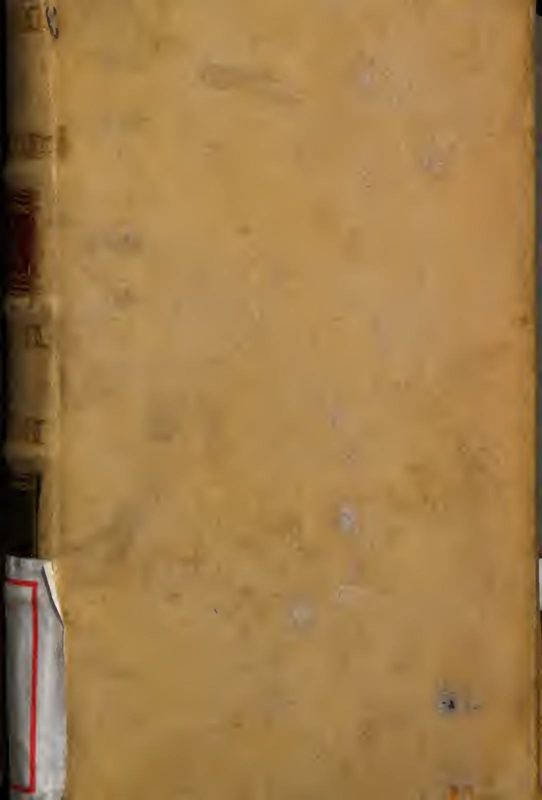




GALERIE
HISTORIQUE
DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES.

GALERIE
HISTORIQUE
DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES

De tous les siécles et de toutes les nations.

Contenant leurs Portraits, gravés au trait, d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leurs vies, et des observations sur leurs caractères ou sur leurs ouvrages; par une Société de gens de lettres.

Publiée par C. P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France, à Rome; seul propriétaire de l'ouvrage.

TOME V.



A PARIS,

Chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille; et à Strasbourg, rue des Serruriers, n.° 3.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DU MUSÉE.

1806.

HIST. D'ANGLETERRE.

ÉLISABETH.

Vander Werf pinx.t *Landon direx.t*

ELIZABETH.

Une femme, à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Elizabeth : VOLT.

L'histoire, dit Hume, offre peu de grands personnages qui ayent été en même temps plus exaltés par l'adulation et plus noircis par la calomnie que la reine Elizabeth; et cependant il n'y en a pas sur le mérite desquels l'opinion soit aujourd'hui plus unanime. La longue durée de son règne, les grands traits de son caractère et les heureux résultats de son administration ont enfin triomphé de toutes les préventions. On convient généralement que sa sagesse, sa fermeté, sa constance, sa magnanimité, sa pénétration et sa vigilance méritent les plus grands éloges; qu'aucun prince ne porta plus loin qu'elle ces précieuses qualités; que pour être parfaite comme reine, il ne lui manqua que de se montrer moins absolue, moins rigoureuse, plus indulgente et plus sincère envers son peuple. Par une singularité remarquable, la force de son caractère sut contenir dans de sages limites les plus nobles penchants de son cœur; son héroïsme fut sans témérité, son économie sans avarice, son amitié sans partialité, son activité sans turbulence, sans vaine ambition; et elle ne put se défendre des

faiblesses les plus ordinaires de son sexe, des petitesses de la vanité, d'une prétention ridicule à la beauté, d'un desir immodéré de l'admiration, des transports de la jalousie et de la colère.... Toujours maîtresse d'elle-même dans l'administration des affaires publiques, elle prit bientôt un empire absolu sur ses sujets; et en méritant leur estime par des vertus réelles, elle parvint jusqu'à s'assurer de leur affection par celles dont elle faisait parade. Peu de souverains anglais sont montés sur le trône dans des circonstances plus épineuses, et aucun n'a gouverné avec un bonheur plus soutenu. Quoiqu'elle ignorât que la tolérance est le seul moyen d'éteindre les factions religieuses, elle réussit par sa prudence, à garantir l'Angleterre des discordes qui troublaient alors toutes les nations voisines; et quoiqu'elle eût pour adversaires les princes les plus puissans, les plus entreprenans et les moins scrupuleux de son temps, elle sut maintenir, accroître et faire respecter ses forces, tandis qu'elle portait des atteintes profondes à celles de ses ennemis. Sans doute les habiles ministres et les guerriers audacieux qui fleurirent sous son règne, partagent la gloire de ses succès; mais loin de diminuer celle qui lui est propre, ils y ajoutent encore. Ce fut son juste discernement qui les appela près d'elle, et c'est à la constance de son attachement pour eux que l'état dut la continuité de leurs services. Cependant leurs talens et

leur gloire ne leur donnèrent jamais sur elle un ascendant qui eût compromis son autorité : dans son intérieur, dans sa cour, dans son royaume, elle fut toujours maîtresse...... Après ce beau portrait tracé par un des meilleurs historiens, et que nous regrettons d'avoir été forcés d'abréger, jetons un coup d'œil rapide sur la vie d'une reine dont l'Angleterre célèbre encore la mémoire avec l'expression du respect et de la reconnaissance.

Fille de Henri VIII et de l'infortunée Anne de Boulen, Elizabeth naquit le 8 septembre 1533. Trois ans après, sa mère périt sur un échafaud. D'abord destinée au trône, puis successivement dépouillée de son rang et rétablie dans ses droits, selon le caprice de son père, Elizabeth lui dut au moins l'avantage d'une excellente éducation. Ses talens se développèrent rapidement ; et l'adversité, qui sera toujours la meilleure école pour les princes, acheva de les mûrir. Comme héritière de la couronne et comme attachée à la religion protestante, elle fut environnée de dangers continuels pendant le règne de sa sœur, la jalouse et cruelle Marie. Accusée de conspiration, emprisonnée, reconnue innocente, mise en liberté mais toujours suspecte, elle vécut dans la retraite, cultiva son esprit par l'étude et par la méditation, et sut avec beaucoup d'adresse ménager sa sœur et conserver ses amis, ne pas offenser les catholiques et ne pas perdre l'estime des protestans. En 1558, après la mort de

Marie, elle fut proclamée reine par les deux chambres du parlement, et sacrée par l'évêque de Carlisle. Elle fit notifier son avénement au pape Paul IV. Ce pontife crut que l'on était encore au temps où Grégoire VII disposait des couronnes comme de fiefs du Saint-Siége, et refusa de reconnaître la légitimité de la fille d'Anne de Boulen. Il perdit tout par son inflexible hauteur, et la Reine gagna beaucoup. Sa croyance la disposait déja, son intérêt dut la déterminer à rendre dominante une religion qui sanctionnait ses droits au trône. Quoique les cruautés exercées par les catholiques sous le règne de Marie, n'eussent servi qu'à affermir et à étendre la réforme, Elizabeth mesura ses démarches avec prudence ; elle prépara la révolution et laissa au parlement le soin de la consommer. Celui-ci établit en 1561 la religion anglicane telle qu'elle est aujourd'hui, et donna au souverain la suprématie, les décimes et les annates. Ainsi depuis Henri VIII, et dans l'espace de 26 ans, l'Angleterre changea quatre fois de religion. On remarque que sur 9400 bénéficiers, il n'y en eut que 150 qui n'acceptèrent pas la réforme.

Ce que le règne d'Elizabeth offre de vraiment admirable, c'est le but qu'elle se proposa dans sa politique extérieure, c'est la sagesse du plan qu'elle conçut, c'est son habileté et sa persévérance à le suivre. Entourée, dès ses premiers pas, d'ennemis secrets ou déclarés, forcée pour pourvoir à

sa sûreté, et pour maintenir la tranquillité de son peuple, de prendre part aux affaires générales de l'Europe, elle ne s'en occupe que pour détourner loin d'elle les dangers qui la menacent. Les démêlés du Continent, les progrès même de la réforme, l'établissement d'une balance de pouvoirs, les combinaisons fédérales, l'esprit de conquête et les illusions d'une gloire personnelle ne peuvent distraire un moment son attention : aussi pendant 45 ans de règne, dit Bolingbroke, fait-elle moins de traités qu'on n'en a fait depuis en quatre ans. Le véritable intérêt de l'Angleterre, son repos, le développement de sa force intérieure, sa richesse et son bonheur, voilà les seuls objets qui l'occupent. Ni la faiblesse ni l'ambition, ni la crainte ni l'espérance ne l'écartent de la ligne qu'elle s'est tracée ; et pendant sa longue administration, il n'y a pas un sou de dépensé, pas une goutte de sang de versé qui n'ait pour but de préserver la nation d'un danger réel et visible, ou de lui procurer un avantage évident et incontestable. L'Ecosse est l'endroit par où ses ennemis peuvent l'attaquer avec le plus d'avantage : c'est là que se porte d'abord toute son attention. Elle y envoie une armée, oblige les troupes françaises de se retirer, se fait reconnaître par leur souverain Henri II, et force Marie Stuart à quitter le titre de reine d'Angleterre. Bientôt elle excite le parlement d'Ecosse à adopter la réforme, et par là se fait des alliés de

ceux mêmes qu'elle pouvait craindre le plus. Après avoir ménagé la France jusqu'à ce qu'elle fût tranquille du côté de l'Ecosse, elle repousse ses intrigues et prévient ses attaques, d'abord en encourageant secrètement le parti protestant, puis en le soutenant ouvertement contre Médicis, enfin en défendant Henri III et Henri IV contre les armes réunies des princes de Lorraine et de Philippe II. Celui-ci était pour elle l'ennemi le plus redoutable par sa puissance et par ses richesses, par sa jalouse ambition et par son artificieuse politique. Il avait ménagé Elizabeth tant qu'il avait espéré partager son trône en obtenant sa main, ou tant qu'il avait craint que les prétentions de Marie Stuart ne parvinssent à réunir les couronnes de France et d'Angleterre: elle le ménage à son tour jusqu'à ce que la France soit hors d'état de seconder ses projets. Mais en évitant avec lui une rupture ouverte, elle s'attache sans relâche à pénétrer ses desseins, à déconcerter ses entreprises, à l'occuper loin d'elle et à lui rendre avec usure le mal qu'il tente de lui faire. Il encourage sous le nom du Pape les insurrections d'Irlande; elle les réprime, et excite à son tour les Turcs à attaquer Naples et la Sicile, tandis que *Drake*, qu'elle n'autorise pas mais qu'elle ne désavoue pas, va la venger dans la mer du Sud, en enlevant des richesses immenses aux Espagnols. Il soutient la ligue en France; elle défend les

Bourbons. Il veut opprimer les Pays-Bas; elle réclame pour le rétablissement de leurs priviléges, ranime leur courage, refuse deux fois la souveraineté des provinces révoltées, mais se ligue avec elles et leur fournit des secours pour la défense de leur liberté. C'est ainsi que se maintenant, pendant les deux premiers tiers de son règne, dans une situation qui a pour elle tous les avantages de la paix et pour ses ennemis tous les inconvéniens de la guerre, elle les trompe, les divise et les affaiblit, tandis qu'elle unit, anime et enrichit le peuple anglais. Philippe veut punir enfin *ce démon infernal* qui s'attache à tous ses pas: en 1588, il fait d'immenses préparatifs pour envahir l'Angleterre. Alors la magnanimité d'Elizabeth se montre dans tout son jour. Loin de céder à la crainte et à des conseils timides, elle ose tenir tête à l'orage. 30 années de calme et de prospérité, en attachant les Anglais à leur reine, ont développé leur patriotisme et leur énergie. Les villes maritimes arment à l'envi pour la défense commune. Une flotte de 100 voiles, moins forte, mais plus intrépide et mieux conduite que la célèbre *Armada*, marche à sa rencontre. Elizabeth, âgée de 55 ans, paraît à cheval au camp de Tilbury: *Je n'ai que le bras d'une femme*, dit-elle à ses troupes, *mais j'ai le cœur d'un roi, et qui plus est d'un roi d'Angleterre.* On sait assez quelle fut l'issue de l'entreprise de Phi-

lippe II. Non contente d'avoir fait échouer ses desseins, la Reine attaque et presse à son tour son formidable adversaire. Henri IV, à la paix de Vervins, abandonne les Hollandais : mais Elizabeth refuse de traiter à une pareille condition ; elle reste fidèle à ses alliés, insulte les Espagnols jusques dans leurs ports, brûle leurs vaisseaux, trouble leur commerce, intercepte leurs galions, attaque leurs possessions dans les Indes occidentales, leur enlève l'empire des mers, et ébranle dans ses fondemens ce pouvoir illimité qui menaçait la paix et la liberté de l'Europe. Telle fut, au dehors, la conduite de cette femme vraiment supérieure, que Sixte V, son ennemi comme Pape et son admirateur comme Roi, qui l'avait excommuniée et qui traitait secrètement avec elle, appelait avec raison *un gran cervello di principessa*.

Elizabeth, entourée de dangers, n'avait cherché d'appui que dans l'affection de son peuple : elle trouva toutes ses ressources dans les résultats d'une excellente administration. Également éloignée de l'avarice de son grand-père, et de la prodigalité de son père, elle sut en établissant partout une sage économie, pourvoir à toutes les dépenses publiques, entreprendre et exécuter de grandes choses, avec un revenu qui ne passait pas 60,0000 livres sterl. (environ 15 millions). Elle paya les dettes publiques, rétablit le titre de la monnaye qui avait

été altéré sous les règnes précédens, fonda un crédit national et le substitua à la ressource ruineuse des emprunts étrangers, pourvut à la défense de l'état, approvisionna ses chantiers et ses arsenaux, renouvella ou plutôt créa sa marine, construisit et équipa chez elle des vaisseaux qu'il fallait auparavant louer aux villes Anséatiques, humilia l'orgueil de celles-ci et transporta à sa nation une partie de leur commerce. Jalouse de conserver dans toute son étendue la prérogative royale, elle fut toujours très-réservée dans les demandes de subsides, les refusa quelquefois, et même les remit lorsqu'ils excédaient ses besoins. Sous son règne, les capitaux que n'engloutissent plus les profusions de la cour, vont alimenter tous les canaux de la richesse publique. L'agriculture est encouragée par l'exportation des grains. Les Flamands persécutés par Philippe II, et accueillis en Angleterre, y portent leur laborieuse industrie. Excités, dirigés par le gouvernement, les Anglais s'aperçoivent enfin de tous les avantages de leur position. L'esprit de commerce, d'entreprise et de découverte se manifeste dans toutes les classes. *Drake* et *Cavendish* font les premiers le tour du globe, en attaquant partout les Espagnols dont la puissance s'étendait jusqu'aux deux bouts du monde. *Raleigh* jette les fondemens des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale. *Davis* et *Frobisher* cherchent trois fois un passage à la

Chine par le nord-ouest. Des compagnies de commerce, sans autre appui qu'elles-mêmes, s'ouvrent des routes en Moscovie, sur le Volga, à travers la Caspienne ; visitent la côte d'Afrique, trafiquent avec la Turquie et la Perse, suivent les traces des Vénitiens aux Indes, et bientôt celles des Portugais par le cap de Bonne-Espérance. Ces expéditions, en formant à l'Angleterre une marine excellente, préparent sa grandeur future. L'esprit public, cet heureux résultat de la longue jouissance des avantages sociaux, commence à se manifester, à concourir aux vues du gouvernement et à suppléer à ses moyens ; un simple marchand, *Gresham*, bâtit à ses frais la bourse de Londres et fonde un collége qui porte son nom. Ainsi le peuple anglais qui n'avait été sous les Edouard III et les Henri V que l'instrument grossier de la grandeur passagère de ces princes, devient sous Elizabeth un peuple puissant, policé, laborieux, industrieux et entreprenant.

Malgré tant de succès, Elizabeth n'est pas sans doute exempte de reproches dans le cours entier de son administration. Mais ceux qu'on lui fait sont-ils tous bien fondés? Le premier porte ordinairement sur la rigueur des mesures qu'elle prit pour éteindre le catholicisme en Angleterre, et pour empêcher en même temps les progrès des sectes nouvelles : et cependant, même en n'approuvant pas sa conduite, est-il juste de

la blâmer, elle que la loi déclarait chef et protectrice de l'église anglicane, de n'avoir pas su ce dont personne ne se doutait alors en Europe, que la liberté de conscience est un droit des peuples, et que la tolérance est toujours pour les gouvernemens la meilleure politique? Il est d'ailleurs certain qu'Elizabeth, placée entre les vieilles superstitions de Rome et l'enthousiasme naissant des Puritains, fut longtemps indulgente pour tout le monde, et ne se montra jamais sévère qu'envers ceux qui voulurent troubler l'état par principe de conscience. Ce fut l'insolence et l'éclat des bulles d'excommunications, l'acharnement et les conspirations des Jésuites, l'esprit de révolte qu'ils entretenaient par leurs missionnaires, la doctrine du tyrannicide qu'ils prêchaient publiquement dans leurs séminaires, qui lassèrent à la fin sa patience et provoquèrent son indignation. Si elle punit quelquefois avec trop de rigueur, elle parvint du moins à maintenir la tranquillité dans ses états, quoiqu'il ne se passât peut-être pas un seul jour sous son règne sans quelque complot contre sa personne, ou quelque intrigue contre la paix publique. Le second reproche porte sur cette multitude de droits onéreux, de dons gratuits, de priviléges, de monopoles, créés ou conservés par elle, pour suppléer aux taxes régulières que le parlement pouvait seul établir. Celui-ci est mérité: Elizabeth sentit elle-

même qu'un pareil usage de la prérogative, quoique consacré par l'exemple de ses prédécesseurs, compromettait ses plus chers intérêts, en entravant, en décourageant le commerce et l'industrie; et elle finit par renoncer à la plupart de ces odieuses ressources de la fiscalité. Enfin on lui reproche assez généralement sa conduite hautaine et despotique envers le parlement, l'étendue illimitée qu'elle donna aux droits de la couronne, l'autorité absolue et quelquefois tyrannique qu'elle s'attribua. Sous ce rapport, le règne d'Elizabeth mériterait sans doute une vive censure, si l'on ne se rappelait qu'avant elle, et depuis l'avénement des *Tudors*, les principes de la monarchie absolue avaient jeté de profondes racines en Angleterre, qu'elle les trouva établis dans le conseil, admis par les représentans de la nation et par la nation même. Ce serait en effet se tromper étrangement que de considérer la constitution anglaise comme formant un plan régulier de liberté, avant la révolution de 1688. Alors seulement, les droits du peuple et les limites de l'autorité royale furent exactement déterminés. Un historien a dit que tel acte du règne d'Elizabeth que l'on cite avec éloge, pourrait aujourd'hui coûter la couronne à un roi d'Angleterre : cette observation est juste et fait pleinement sentir la différence des temps. Certes, Elizabeth était autorisée à se croire investie d'un pouvoir illimité, à une époque où la

chambre des communes elle-même retentissait de ces étranges maximes constitutionnelles : « Que « l'étendue de la prérogative du monarque ne « pouvait être ni contestée ni examinée ; que Dieu « avait donné aux princes la puissance qu'il s'at- « tribue à lui-même ; que la Reine avait autant de « droit aux biens de ses sujets qu'aux revenus « de la couronne, etc. » Enfin une preuve incontestable qu'Elizabeth ne fit le plus souvent qu'user des droits que l'opinion attribuait alors à la couronne, c'est que son administration fut généralement regardée comme *populaire*, c'est qu'elle obtint réellement l'affection de ses sujets. On l'a traitée de *grande comédienne* ; on n'a voulu voir que de l'affectation et de l'artifice dans ses manières affables et insinuantes envers le public, dans sa continuelle application à ménager les esprits et à gagner les cœurs, même dans ces belles paroles : *Je ne croirai jamais des Anglais ce que des mères ne voudraient pas croire de leurs enfans.* Mais si on lui refuse d'avoir sincèrement aimé le peuple, il faut convenir du moins qu'elle parut persuadée que sa sûreté et sa gloire dépendaient de le traiter comme si elle l'eût aimé : et c'est encore un assez bel éloge. Nous oserons donc le dire, Elizabeth, comme reine, ne nous paraît sans excuse que dans sa conduite envers sa rivale, la reine d'Ecosse. L'injuste détention et l'assassinat juridique de Marie Stuart ont seuls terni l'éclat d'un règne vrai-

ment glorieux: mais, pour le châtiment d'Elizabeth, son nom est condamné à rappeler toujours celui de sa malheureuse victime.

En avouant que l'histoire n'a le droit de demander aux princes un compte sévère que des actions ou des penchans qui ont directement influé sur le sort de leurs sujets, on doit ne pas dissimuler cependant que si Elizabeth montra, dans sa vie publique, presque toutes les vertus d'un grand roi, elle eut, dans sa vie privée, tous les défauts d'une femme, et ne racheta ceux-ci par aucune des qualités aimables qui les font pardonner. Tandis que l'Europe l'admirait et que son peuple la bénissait, sa cour, ses ministres, ses favoris même et ses plus dévoués serviteurs ne virent trop souvent en elle qu'une maîtresse impérieuse, vaine, emportée, jalouse et capricieuse. Comme tant d'autres monarques, on dut l'aimer et l'estimer d'autant moins qu'on l'approchait davantage. On ne peut la blâmer sans doute d'avoir rejeté les vœux intéressés de cette foule de princes qui, depuis Philippe II jusqu'au duc d'Alençon, aspirèrent successivement à sa main: aucun d'eux n'en était digne. Mais en même temps que l'intérêt de sa gloire et surtout le goût de la domination la détournaient de prendre un époux, son amour propre la portait à flatter toutes les espérances pour grossir sans cesse le nombre des prétendans. Jamais peut-être on ne porta plus loin les prétentions à la beauté, jamais

on ne se montra plus jalouse d'obtenir les hommages qui lui sont adressés. Régner sur les cœurs par le pouvoir de ses charmes fut l'étude de toute sa vie. L'éclat des fêtes, le luxe de la représentation, les artifices de la toilette, la recherche des modes, les raffinemens de la coquetterie, elle employa tout, jusques dans sa vieillesse, pour établir ou pour conserver ce chimérique empire. Comme l'éloge de sa figure, de ses grâces, de son esprit et de ses talens était un moyen sûr d'obtenir sa faveur, la flatterie fut poussée par les courtisans jusqu'à l'adoration, et devint tellement une habitude qu'on prodiguait encore à Elizabeth plus que sexagénaire les noms de *Nymphe aux blonds cheveux*, de *Diane*, de *Vénus*, en même temps que ceux *d'Alexandre* et *d'Orphée.* Quelques historiens ont attribué uniquement à la politique l'attachement qu'elle montra pour quelques favoris; d'autres se sont portés pour garants que ses sentimens les plus vifs ne passèrent jamais les bornes d'un amour platonique, et qu'elle fut toujours fidèle à la résolution qu'elle avait si fastueusement annoncée, *de vivre et de mourir vierge.* Ce qui est plus certain, c'est qu'elle n'enrichit aux dépends du public aucun de ses nombreux adorateurs; c'est que la jalousie qu'elle entretint parmi tant de rivaux puissans, ne servit presque toujours qu'à les rendre plus dévoués et plus fidèles; c'est que le goût des plaisirs et le ton de la galanterie qu'elle introduisit à la cour, adoucirent les mœurs de la haute

noblesse, tandis que les habitudes d'un luxe plus raffiné rendait les grandes fortunes tributaires de l'industrie et du commerce ; c'est enfin que sa partialité pour ceux qu'elle parut aimer le plus, comme *Leicester* et le fameux *Essex*, ne l'emporta jamais sur la juste confiance qu'elle devait à des ministres tels que *Bacon* dont le mérite a été depuis éclipsé par la célébrité de son fils, *Walsingham* qui la servit 30 ans et ne laissa pas de quoi se faire enterrer, *Cecil* créé lord *Burleigh*, qui fut 40 ans son principal ministre, et qui, par une rare fortune, mourut regretté du peuple autant que sa souveraine. — Elizabeth termina sa carrière le 24 mars 1603, à l'âge de 70 ans. On a remarqué que quoiqu'elle unit à des connaissances étendues de grandes prétentions à l'esprit, elle ne fit rien pour les lettres. Celles-ci participèrent cependant au mouvement général qui semblait donner à la nation entière une nouvelle existence, et le règne d'Elizabeth forme aussi pour elles une époque glorieuse. La langue anglaise sortit tout-à-coup de la barbarie. La cour contribua beaucoup à lui ôter sa grossièreté et sa rudesse: des écrivains distingués tels que *Parker*, *Sidney*, *Raleigh*, *Spencer*, achevèrent de lui donner une forme régulière, de la dignité, de l'élégance, de la précision et de l'énergie. Enfin *Shakespear* rendit la scène anglaise justement célèbre, tandis que *François Bacon* méditait les immortels ouvrages qui assignèrent bientôt à son pays le premier rang dans la philosophie. F.



BRUEGHEL.

A. Van-dyck pinx.t *Landon direx.t*

JEAN BRUEGHEL.

Il y a eu trois peintres de ce nom: Brueghel *le Vieux;* Pierre son fils, dit Brueghel d'*Enfer;* enfin Jean, son autre fils, surnommé Brueghel *de velours,* parce qu'il était toujours richement vêtu.

Les écrivains ne sont pas d'accord sur l'époque de la naissance du vieux Brueghel. On ignore également l'année de sa mort et même le véritable nom de ce peintre; il avait pris celui de Brueghel, village près de Breda, où il vit le jour. Après avoir étudié à Anvers sous Pierre Coek, il voyagea en France et en Italie, revint à Anvers où il passa quelque temps, s'établit ensuite à Bruxelles, y épousa la fille de son maître, et mourut dans cette dernière ville. Il avait été employé par l'Empereur et par le Grand-Duc. La plupart de ses tableaux représentent des sujets d'histoire; ils sont remarquables par l'expression et la correction des figures, et par la richesse du paysage.

Pierre Brueghel le fils, étant fort jeune lorsque son père mourut, fut élève de Coningsloo. Il passa en Italie, s'attacha à peindre des siéges de villes, des incendies, des scènes de Diables, et revint en Flandre avec une certaine réputation; mais ses ouvrages sont moins estimés que ceux du vieux Brueghel.

Jean, fils de ce dernier, et le plus célèbre des

trois, fut d'abord élève de son père, après la mort duquel il entra dans l'école de Pierre Goekindt qu'il quitta pour se rendre à Cologne. Là, uniquement occupé à peindre des fleurs, des fruits, et du paysage, il acquit une habileté extraordinaire. Jaloux de revoir Rome où le bruit de ses talens l'avait précédé, il y produisit des ouvrages fort recherchés, et ne pouvait suffire à ceux qui lui étaient demandés. Il obtint les mêmes succès à Milan, et retourna en Flandre où les premiers artistes se firent un honneur d'associer leurs talens avec les siens. Tantôt ils peignaient des figures dans les tableaux de Brueghel, tantôt il introduisait des scènes historiques dans leurs paysages. On cite entre autres le fameux tableau d'Adam et Eve dans le Paradis terrestre dont Rubens a peint les figures et Brueghel tous les accessoires, paysage, quadrupèdes, oiseaux, poissons, fleurs, plantes, etc. Les deux artistes ne négligèrent rien pour perfectionner ce tableau que l'on regarde comme le chef-d'œuvre de Brueghel et l'un des plus précieux de l'école flamande. Il fait maintenant partie du Musée Napoléon qui en possède plusieurs autres de ce maître. Ses tableaux sont tous de petite proportion : ils sont admirables par l'abondance de la composition, par la fraîcheur et la vivacité du coloris, et par la pureté de la touche. Le seul défaut que l'on y trouve généralement, c'est la teinte trop bleue et uniforme des lointains.

L.



JEAN DE CASTRO.

W. Faithorne del.t *Landon direx.t*

JEAN DE CASTRO.

Jean de Castro appartenait à une famille féconde en grands hommes et en femmes renommées pour leur beauté. Il naquit à Lisbonne le 7 février 1500, et fut élevé avec l'Infant Louis qui, toute sa vie, lui conserva l'amitié la plus tendre.

Castro servit à Tanger, suivit Charles-Quint à l'expédition de Tunis, et refusa le partage du butin qu'y firent les Espagnols : « Je sers le roi de Portu-« gal, leur dit-il, il récompensera mes services, « si mes services le méritent. »

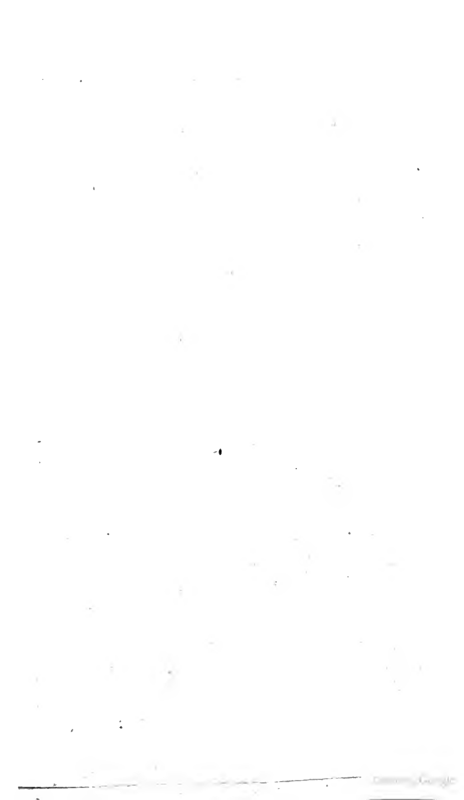
Fameux par ses exploits, non moins considéré du souverain que de tous ceux qui l'approchaient, il fut nommé vice-roi des Indes en 1546, remporta plusieurs victoires sur les ennemis du Portugal dans cette partie du monde ; et, vainqueur de Mamoud, souverain de Cambaye, il détruisit, sur les côtes de Lima, les monastères des Bracmanes, ainsi que ceux des Banianes. Il soumit ensuite un très-grand nombre de places, dont plusieurs furent emportées de vive force ; mais, moins occupé de ses conquêtes que de ses soldats, Castro ne songea qu'aux moyens de les récompenser du zèle avec lequel ils l'avaient servi. L'argent lui manquait, il en emprunta aux habitans de Goa auxquels il envoya pour gage, une de ses moustaches qu'ils acceptèrent : le vice-roi la retira au temps qu'il

avait indiqué. L'histoire a conservé trop peu de ces traits qui rappellent la bonne foi de l'antique chevalerie.

Quelque temps après, Castro parcourut les rivages de Dor et de Mangalor ; brûla 1200 vaisseaux ennemis dans les ports de Patane et de Paté ; mais enfin il fut arrêté dans sa marche par l'insubordination et le peu de courage des Portugais à qui, de jour en jour, les richesses devenaient plus chères que la gloire. Cependant, il parvint à leur inspirer des sentimens plus nobles, à rassurer leurs alliés, à réprimer les factions, et à retenir les princes voisins dans les bornes de leurs états.

La bravoure de Castro n'avait rien de farouche ; ses manières étaient prévenantes, et ses discours remplis de politesse. Il poussait la sobriété et le désintéressement aussi loin qu'un chevalier pouvait le faire, et il se consola de ne laisser que peu de fortune à ses deux fils qu'il aimait tendrement, en disant, qu'ils seraient assez riches s'ils étaient vertueux et toujours fidèles à leur prince. Il mourut à Ormus, le 6 juin 1548, âgé de 48 ans et quelques mois, entre les bras de S. François Xavier. Son corps fut transporté à Lisbonne, et déposé dans le tombeau de ses ancêtres.

Z.





INIGO JONES.

A. Van-dyck pinx.t *Landon direx.t*

INIGO-JONES.

Inigo-Jones, architecte, né à Londres en 1572, est aussi célèbre en Angleterre que Palladio l'est en Italie; son genre de talent ayant beaucoup de ressemblance avec celui de l'architecte italien qu'il a pris pour modèle a dû nécessairement les faire comparer l'un à l'autre : aussi a-t-on appelé cet artiste le *Palladio d'Angleterre*, et cet éloge n'est point exagéré.

L'architecture d'Inigo-Jones est plus ferme, plus riche et plus caractérisée dans ses détails que celle de Palladio; bien loin d'en être une froide copie, c'est plutôt le souvenir d'un homme de génie qui a su donner à ses imitations toute la chaleur et l'originalité de ses modèles.

Inigo-Jones a traité son architecture en peintre-décorateur; on pourrait dire qu'au moyen de ses bossages et d'autres ornemens de ce genre rustiqués, sablés et vermiculés, il a su donner de la couleur à ses façades, ce qui est d'autant plus nécessaire à Londres et aux environs, que le ciel y est presque toujours chargé de vapeurs, et que l'architecture de Palladio, si pure et si simple, pourrait y paraître froide n'ayant plus les rayons du soleil d'Italie pour faire valoir ses moindres détails.

Inigo-Jones, aidé par la générosité du comte

de Pembroke, après avoir voyagé en France, en Flandre, en Allemagne et en Italie, comme peintre et comme amateur, acquit une telle réputation que Christiern IV, roi de Danemarck, voulut l'avoir pour son architecte, et l'emmena avec lui en Angleterre. L'amour de la patrie y fixa Inigo-Jones qui devint bientôt architecte de Jacques I. Il fit un second voyage en Italie, et en rapporta ce bon goût de décoration modelé sur les productions de Palladio, et eut l'avantage d'exécuter des projets d'une plus vaste étendue que tous ces cazins dont l'architecte italien enrichit les bords de la Brenta et tout le pays vicentin.

Le désintéressement d'Inigo-Jones fut si grand qu'il refusa les honoraires de sa place d'architecte du roi, pour contribuer ainsi pour sa part à l'extinction des dettes publiques, et que ce noble exemple, donné par un artiste de distinction, ayant été bientôt suivi par le plus grand nombre des courtisans, l'ordre fut bientôt rétabli dans les finances. Inigo-Jones partagea la disgrace et les malheurs de Charles I, son maître. Le chagrin altéra sa santé, et, quoiqu'il fût ensuite rétabli dans toutes ses charges par Charles II, il ne trouva plus dans son génie ces ressources qui l'avaient illustré à tant de titres.

Le palais de White-Hall, nommé *Banqueting House*, n'est qu'une partie du plan immense que Inigo-Jones composa, et que l'on voit gravé dans

son ouvrage; cette seule conception suffirait pour le placer au premier rang parmi les architectes.

Il bâtit, en 1629, un palais pour la reine-mère du côté de Greenwich. La grande galerie du palais de Sommerset est exécutée sur ses dessins. Le palais de Gumerbury, près de Brenford, est aussi attribué à Inigo-Jones, quoique exécuté par Webb, son élève et son gendre. Le palais de Lindsée à Londres est également une production d'Inigo-Jones; mais la plus magnifique est sans contredit l'hôpital de Greenwich, projeté d'abord par cet architecte pour faire le palais de Charles II; le même Webb le fit exécuter, et ce monument fut destiné par Guillaume III à servir de retraite aux matelots invalides. Il est situé sur les bords de la Tamise, et présente aujourd'hui, avec les augmentations qui y ont été faites, l'aspect le plus imposant.

La célèbre église de S. Paul, à Covent Garden, est encore d'Inigo-Jones; et on lui attribue aussi la bourse de Londres, quoique bâtie après l'incendie de cette ville en 1666, et qu'Inigo fût mort en 1652; mais il se pourrait qu'il en eût fait depuis longtemps les projets. Enfin, on met au nombre de ses ouvrages la porte et l'escalier d'Yorck, à Londres; le palais du lord Pembroke, à Wilton, dans le comté de Wiltz; et le palais d'Auchersbury pour milord Carleton, exécuté sur ses dessins par Webb.

Cet architecte savant mit en vogue l'étude du dessin trop négligé en Angleterre, fit connaître aux habitans de Londres les décorations et machines de théâtre, et contribua à se former des successeurs dans l'architecture par les observations et les notes savantes dont il enrichit l'édition de Palladio, publiée en anglais par Jacques Léoni.

Inigo-Jones composa aussi une Dissertation pour prouver que les monumens celtiques nommés *pierres pendantes*, qu'on voit en France, en Angleterre, en Allemagne, etc., sont des temples et non des tombeaux, comme on le croyait. Cette opinion est aujourd'hui généralement adoptée.

L. G.



A. Vander Werf pinx.^t *Landon direx.^t*

MARLBOROUGH.

Marlborough fut à la fois grand homme de guerre et grand homme d'état. Il est douloureux d'avouer que chacun de ses succès fut un revers pour la France ; mais nous n'en devons pas moins rendre justice à ses talens extraordinaires.

Jean Churchill naquit à Ash, dans le Dévonshire, le 24 juin 1650, de Winston Churchill et d'Elizabeth Drako.

Il commença par servir en France sous Turenne, et puisa, à l'école de ce grand maître, les premières leçons d'un art qu'il devait nous rendre si fatal. Comme il était un des plus beaux hommes de son temps, on ne l'appelait dans l'armée que *le bel Anglais*. Mais, dit Voltaire, Turenne avait jugé que *le bel Anglais* serait un jour un grand homme.

Churchill retourna en Angleterre. Sa sœur Miss Arabella était alors maîtresse du duc d'Yorck, frère du roi, dont elle eut deux enfans : l'un d'eux fut le célèbre maréchal de Berwick. Ainsi le même sang d'où était sorti l'un des plus terribles ennemis de la France, lui fournit aussi l'un de ses plus utiles défenseurs. La duchesse de Cleveland, maîtresse un peu délaissée de Charles II, vit le jeune Churchill, et conçut de

l'amour pour lui. Charles, par une bizarrerie de caractère assez commune, fut jaloux de ce qu'un autre avait acquis des droits sur un cœur auquel il ne prétendait plus, et Churchill eut ordre de se retirer de la cour. Il n'en obtint pas moins le titre de lord, et bientôt après celui de baron d'Angleterre.

Charles mourut, et le duc d'Yorck lui succéda sous le nom de Jacques II. Churchill, protégé par sa sœur, devint membre du conseil et major-général de l'armée. Moins reconnaissant de ces bienfaits qu'alarmé des progrès du Papisme, il fut un de ceux qui appelèrent en Angleterre Guillaume, prince d'Orange, et l'aidèrent à détrôner son beau-père. Pour prix de ses services, il fut élevé à la dignité de comte de Marlborough, nom qu'il a rendu si fameux, et sous lequel on le désignera dans la suite de cet article. Un différend qu'il eut avec Guillaume, et dont le sujet a toujours été un mystère, lui fit perdre la faveur de ce prince, qui ne la lui rendit que vers la fin de son règne et de sa vie.

A l'avénement de la reine Anne, Marlborough fut fait duc, chevalier de la Jarretière, et capitaine-général de toutes les forces de l'Angleterre. Sa femme, Sara Jennings, était favorite de la reine, qui lui avait abandonné toutes ses volontés. Tandis que la duchesse de Marlborough

régnait despotiquement sur l'esprit de la princesse, son mari était le maître absolu du royaume. Tout lui était soumis, le parlement où il s'était fait de nombreux partisans; l'armée qu'il commandait, et dont tous les emplois étaient à sa disposition; les finances que dirigeait Godolphin, père d'un de ses gendres; et enfin le cabinet, dont le comte de Sunderland, secrétaire d'état et mari d'une de ses filles, concertait avec lui toutes les opérations. Ce fut contre la France qu'il tourna tant de puissance et de moyens. Il fut l'auteur de la fameuse alliance entre l'Angleterre, l'Empire et la Hollande, alliance dont les succès nous causèrent tant de maux et d'humiliations. Non content d'avoir créé cette ligue formidable, il voulut encore en être l'ame, le chef et le bras.

Dans la campagne de 1702, il prit Venloo, Ruremonde, Liège, et repoussa les Français par delà leurs lignes. « Le roi, dit M. de Berwick, fit revenir de l'armée le duc de Bourgogne, afin qu'il n'eût pas le déshonneur d'être uniquement spectateur des conquêtes de M. de Marlborough. »

En 1703, il prit Bonn, Hui, Limbourg, et s'empara de tout le pays entre Meuse et Rhin.

Il quitta les Pays-Bas, marcha vers l'Autriche qui était menacée, se réunit au prince Eugène, fut vainqueur au combat de Donawert, mit la

Bavière à contribution, et gagna, le 13 août 1704, la fameuse bataille d'Hochstet. L'empereur le fit prince de l'Empire; et sa patrie, non moins reconnaissante, lui fit construire un palais immense auquel on donna le nom de Bleinhem, que la bataille d'Hochstet a toujours porté en Angleterre.

En 1706, il remporta la victoire de Ramillies, encore plus funeste à la France que celle d'Hochstet, et se rendit maître ensuite de Bruxelles, d'Ostende, de Menin, en un mot de toute la Flandre espagnole.

Le temps qu'il ne passait point à vaincre, il l'employait à faire des ennemis à Louis XIV; il allait, chaque hiver, lui en susciter dans toutes les cours de l'Allemagne; et, pour obtenir quelques milliers d'hommes de plus, il ne rougissait point de flatter la vanité de l'électeur de Brandebourg, en lui présentant la serviette à table. Il sembla cependant se relâcher un instaut de son animosité contre la France: en 1708, pendant le siége de Lille, il écrivit à son neveu le maréchal de Berwick, pour qu'il engageât de sa part Louis XIV à entrer en négociation. On crut à la cour que cette démarche était un effet de la crainte, et l'on dicta à Berwick une réponse si extraordinaire qu'il l'envoya en français, afin que son oncle pût juger qu'elle ne venait pas de lui. De ce moment, Marlborough parut n'a-

voir plus qu'une pensée, celle de combattre tout projet d'accommodement avec la France ; il fut puissamment secondé dans cette résolution par le prince Eugène et Heinsius, grand pensionnaire de Hollande. Louis XIV, accablé, abattu sous le poids des revers, demanda plusieurs fois la paix : ils lui imposèrent toujours des conditions si dures qu'elles semblaient dérisoires et impossibles. Marlborough fut insensible à tout, et malgré son amour extrême pour l'argent, il repoussa l'offre de quatre millions que le plénipotentiaire français avait été chargé de lui faire. Dans un moment où il craignait que les propositions de Louis XIV ne fussent accueillies trop favorablement à Londres, on le vit passer en Angleterre précipitamment et non sans risque pour sa personne, dans l'unique dessein de les faire rejeter ; il ne se bornait point à combattre nos négociateurs, il continuait encore de vaincre nos armées. A la fin de 1708, il avait pris Lille avec le prince Eugène ; en 1709, ils gagnèrent ensemble la bataille de Malplaquet où ils n'eurent guère que l'avantage de rester maîtres du terrein ; en 1711, Marlborough força les lignes de Villars, prit Bouchain, et marcha sur Paris.

Le ciel sembla prendre enfin pitié de la France : Louis XIV obtint des succès en Espagne, et fit écouter ses propositions à Londres. Les Anglais furent rappelés ; et Marlborough, à son retour, fut

dépouillé de tous ses emplois, et accusé de péculat. Sa femme était cause de cette étonnante révolution. Elle avait abusé de son ascendant sur la reine; l'avait traitée avec dureté et insolence, et avait outragé Miladi Masham, dame d'atour, dont cette reine commençait à faire sa favorite. Les ennemis de Marlborough avaient aigri les mécontentemens de la reine, et l'avaient décidée à une rupture complète. Godolphin et Sunderland avaient été dépossédés; Marlborough partagea leur sort. Marlborough écarté, il n'y avait plus d'obstacle à la paix: elle se fit en 1713 à Utrecht; le vainqueur de Bleinheim et de Ramillies se retira à Anvers où il resta jusqu'à la mort de la reine Anne. Georges I le rappela dans sa patrie et le rétablit dans toutes ses charges. Peu d'années avant sa mort, il renonça aux affaires publiques, survécut quelque temps à sa raison, et mourut à Windsorlodge, le 16 juin 1722, âgé de 72 ans, moins huit jours.

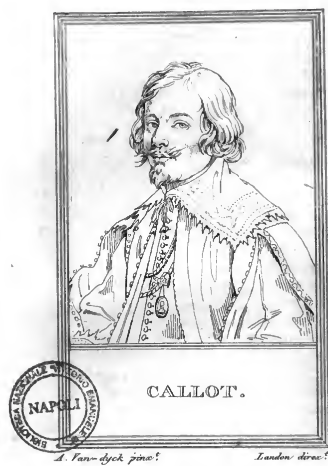
Marlborough avait toutes les qualités propres au commandement des armées: il était actif, vigilant, infatigable, fertile en ressources, possédait un coup d'œil rapide et sûr, et conservait au milieu des plus grands dangers un sang froid imperturbable. Ce qui contribua encore pour beaucoup à ses succès, ce fut de n'avoir à prendre les ordres de personne pour ses opérations, de ne consulter que son génie et les circonstances. Le prince Eugène

et lui, faisant de concert leurs dispositions, et combattant souvent ensemble, donnèrent un exemple presque unique, celui de deux grands hommes qui étaient rivaux de gloire sans être jaloux l'un de l'autre, et qui mettaient en commun leurs talens, sans songer à se disputer l'honneur d'avoir réussi. Eugène s'étant rendu à Londres après la disgrace de Marlborough, ne changea rien à sa conduite envers lui. Le comte d'Oxford, donnant à dîner au Prince, lui dit qu'il se félicitait d'avoir à sa table le premier capitaine de l'Europe. *Si je le suis*, répondit Eugène, *c'est à vous que je le dois*. Marlborough avait une qualité qui manquait au prince Eugène; il traitait ses prisonniers avec beaucoup d'égards et d'humanité. Les Français ne pouvaient lui refuser leur admiration et leur estime: après la bataille d'Hochstet; ayant reconnu, parmi les prisonniers blessés, un soldat qu'il avait remarqué dans l'action, il lui dit: *Si ton maître avait beaucoup de soldats comme toi, il serait invincible. Ce ne sont pas*, répondit le prisonnier, *les soldats comme moi qui lui manquent, ce sont les généraux comme vous.*

La conduite de Marlborough n'a pas été tout-à-fait exempte de reproche. On l'a blâmé avec raison de ce qu'il avait consenti à devoir sa première fortune à la faiblesse déshonorante de sa sœur, et de ce qu'il avait trahi Jacques II, après

en avoir été comblé de faveurs. Son noble caractère a été également souillé par un grand vice : il était cupide et avare à l'excès. On raconte de lui un trait de lésine assez singulier. Les états-généraux de Hollande, voulant lui faire un présent, s'avisèrent de faire substituer, pendant une cérémonie, au chapeau qu'il portait alors, un autre chapeau dont le bouton était un diamant du plus grand prix. Marlborough, qui s'aperçut de l'échange, s'approcha d'un de ses gens, et lui dit : *Songe à r'avoir mon vieux chapeau.* Un pauvre aborda un jour milord Péterborough, et lui demanda l'aumône en l'appelant *milord Marlborough.* Péterborough, homme singulier et ennemi du Général, dit au mendiant : *Tu te trompes, je ne suis pas milord Marlborough, et en voici la preuve.* En disant cela, il lui mit une guinée dans la main.

A.



CALLOT.

A. Van-dyck pinx.t *Landon direx.t*

CALLOT.

Jacques Callot, dessinateur, graveur et peintre, naquit à Nancy en 1593. Sa passion pour les arts lui ayant fait quitter la maison de son père qui le destinait à une autre profession, il partit furtivement pour l'Italie; et, dépourvu de secours, se vit obligé, pour subsister en route, de s'attacher à une troupe de Bohémiens. Arrivé à Florence, il fut accueilli par un officier du Grand-Duc qui le plaça chez Canta Gallina où il copia les ouvrages des peintres célèbres. Reconnu par des marchands de Nancy, dans un voyage qu'il fit à Rome, il fut reconduit chez son père. Echappé une seconde fois, et ramené par son frère, il obtint enfin l'agrément de sa famille pour retourner en Italie; après avoir étudié quelque temps le dessin chez Jules Parigi, il se livra à la pratique du burin, sous la conduite de Philippe Thomassin. Passant par Florence, il fut présenté au grand-duc Côme II, protecteur des arts, qui le fixa près de sa personne; et, après la mort de ce prince, il retourna dans sa patrie où Henri, duc de Lorraine, se l'attacha par ses bienfaits. Sa grande réputation, déja répandue dans toute l'Europe, le fit appeler en France, en 1628, pour dessiner et graver la vue du siége de la Rochelle et de celui de l'île de Rhé. Il avait précédemment

dessiné et gravé, à Bruxelles, pour le gouvernement des Pays-Bas, le siége et la prise de Breda par le marquis de Spinola; mais, après la prise de Nancy, en 1631, Callot ayant été mandé à Paris, pour éterniser par son burin le souvenir de cette conquête, il résista aux offres séduisantes du roi et aux menaces des courtisans. « Je me « couperais plutôt la main, répondit-il coura- « geusement, que de faire jamais quelque chose « de contraire à l'honneur de mon prince et de « ma patrie » Louis XIII admira la grandeur d'ame de l'artiste, et reçut avec bonté son excuse: il lui offrit même une pension de 3 000 liv., s'il voulait s'attacher à son service. Callot préféra sa liberté. Epuisé par le travail, il mourut en 1635, âgé de 42 ans.

L'œuvre de ce maître contient près de 1600 pièces; les plus remarquables sont: les Supplices et les Malheurs de la Guerre, la Tentation de S. Antoine, le Carrousel, le Parterre de Nancy, et la grande et petite Foire de Florence. Quoique Callot ait gravé plusieurs portraits au burin, il doit toute sa célébrité à ses sujets à l'eau forte. Cet artiste était doué d'un génie si fécond, qu'il était obligé de faire ses figures extrêmement petites, afin de placer dans ses sujets tous les épisodes et les conceptions pittoresques que lui fournissait son imagination.

N. P.

BETHENCOURT.

B Moncornet fecit *Landon direx.t*

BÉTHENCOURT.

Messire Jean de Béthencourt était seigneur de Grainville-la-Teinturière, village situé dans le pays de Caux, en Normandie. L'histoire ne fixe point l'époque de sa naissance; mais, selon Bergeron, il est « le premier que l'on sache qui, « nouvel Argonaute français, d'un courage pieux « et magnanime, ait tenté le grand Océan, non « pour y chercher des trésors, comme la plu-« part des autres, mais pour planter la foi chré-« tienne dans les îles Fortunées ou Canaries « que l'on n'avait alors attaquées que pour bu-« tiner. »

Ce fut le premier jour de mai 1402 que Béthencourt partit pour s'y rendre, accompagné de Gadifer de La Salle, de Bertin de Berneval, et de quelques nobles des environs de Grainville. Un vent heureux seconda leur entreprise; et, sans avoir éprouvé le moindre accident, ils abordèrent l'île de Lancelote ou Lancerote: elle était gouvernée par un prince idolâtre qui les reçut en amis; et, résolu d'y fixer sa demeure, Béthencourt y fit bâtir un château qu'il nomma *Rubicon*.

Cependant l'exécution de son projet exigeait des moyens qui n'étaient pas en son pouvoir; et, dans l'espérance de se les procurer, il vint

en Espagne dont le roi Henri III lui accorda des hommes, de l'argent, et la souveraineté, à titre d'hommage, tant des terres qu'il avait découvertes, que de celles qu'il découvrirait.

Pendant l'absence de leur chef, Gadifer et Bertin excitèrent des troubles parmi les Canariens; mais Béthencourt parvint à les calmer. Il s'empara des îles de Fer et de Palme, et les rois de Fort-Aventure le reconnurent pour le maître du pays, et lui demandèrent le baptême que Béthencourt leur fit administrer avec beaucoup de pompe. Quelque temps avant, il avait été le parrain du roi de Lencerote.

Béthencourt fit un voyage à Grainville, et réunit une troupe de gentilshommes, de soldats, d'artisans avec leurs femmes, les emmena et les établit dans son royaume. L'année suivante, il désigna pour son successeur Mariot de Béthencourt, son neveu, rassembla ses sujets; les exhorta, les larmes aux yeux, à vivre en bons chrétiens, et s'embarqua, non moins regretté des siens, que des naturels du pays.

Après avoir passé quelque temps à Madrid, il alla à Rome où il obtint du pape Innocent VII la nomination d'un évêque aux Canaries, et, revenu à Grainville, il y mourut en 1425.

F. D.

WOLSEY.

E. del.t *Landon direx.t*



WOLSEY.

Thomas Wolsey, qui offrit longtemps à l'Angleterre, et au reste de l'Europe le spectacle singulier d'un ministre absolu sous un despote, était fils d'un boucher. Il naquit à Ipswich, en 1473. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il commença par enseigner la grammaire dans l'université d'Oxford (où dans la suite il fonda une chaire de grec, qui subsiste encore). Des talens réels, et surtout la connaissance des faiblesses des hommes, unie à la plus grande adresse pour en tirer parti, le firent connaître de Henri VIII, qui le nomma son chapelain; il fut ensuite membre du conseil, promu successivement à plusieurs évêchés, enfin archevêque d'Yorck, cardinal et grand chancelier. Charles-Quint et François I se disputaient alors le premier rang parmi les puissances européennes; chacun d'eux, pour s'assurer l'alliance du roi d'Angleterre, employa près de Wolsey les moyens de séduction auxquels il était le plus sensible: les égards et les présens. Ils allèrent même jusqu'à l'appeler leur *père*, leur *cousin*, et le flattèrent de l'espoir du trône pontifical. Mais lorsque Charles eut triomphé de son rival à Pavie, il ne ménagea plus autant Wolsey, dont l'amitié lui devenait moins utile; il favorisa même ouvertement les prétentions de plusieurs autres cardinaux à

la papauté. Wolsey, frustré dans ses vues ambitieuses, se vengea de l'Empereur en secondant de tous ses soins le projet de divorce de Henri VIII, avec Catherine d'Arragon, sa première épouse, et tante de Charles. Wolsey était au plus haut degré de puissance; rien ne semblait pouvoir combattre sa fortune, lorsqu'il fut tout à coup précipité dans une disgrâce complète. Ce fut Anne de Boulen qui la causa, en usant contre Wolsey du pouvoir passager mais sans bornes qu'elle eut sur le cœur de Henri, qui venait de l'associer à son trône. Sur les plaintes de la Reine, Wolsey fut dépouillé de ses biens immenses, privé de toutes ses charges, et exilé dans son archevêché d'Yorck. Le peuple et les grands qu'il avait aliénés par son orgueil, son faste et ses débauches se réjouirent de sa chute. Mais l'implacable Boulen ne fut pas encore satisfaite: Wolsey, accusé du crime de lèse-majesté, fut arrêté et traité en coupable. On le conduisait à la Tour de Londres, où il allait être mis en jugement, lorsqu'une dyssenterie dont il était attaqué depuis quelque temps, et surtout le chagrin lui ôtèrent la vie à Lincester, l'an 1533, à l'âge de 60 ans. Il parut regretter, avant de mourir « de n'avoir pas servi « Dieu avec autant de zèle que le Monarque in« grat qui le persécutait dans sa vieillesse. »

Il connaissait parfaitement le maître redoutable auquel il s'était attaché, car peu d'instans avant

de mourir, il dit à plusieurs de ceux qui l'entouraient : « Prenez garde aux conseils que vous « lui donnerez : je suis quelquefois resté trois « heures entières à ses genoux, pour lui faire « révoquer une résolution injuste, et je n'ai ja- « mais pu y parvenir. Il perdrait la moitié de son « royaume plutôt que de renoncer à son opi- « nion. » Henri s'était plus d'une fois plu à faire passer Wolsey par les alternatives de la faveur et de la disgrace. Quels que fussent les torts de ce ministre, ce n'était pas sans doute à Henri de les punir, puisqu'ils avaient eu pour premier motif l'extension de sa propre puissance. Cependant il n'est pas douteux que ce prince, qui ordonna tant de sanglantes exécutions, ne fût déterminé à faire périr Wolsey sur un échafaud, car les accusations portées contre ce ministre étaient ridicules. L'histoire en a conservé une qui, par sa singularité, mérite d'être rapportée. On reprochait à Wolsey « d'avoir compromis la santé du « Roi, en s'approchant de lui pour lui parler à « l'oreille, tandis que le Cardinal était attaqué « d'un mal, fruit de ses débauches. » Il est des inculpations plus graves auxquelles la mémoire de Wolsey demeurera toujours exposée. Tandis qu'il se livrait publiquement à tous les excès de la débauche, il eut l'hypocrite audace d'établir une espèce de tribunal où les ecclésiastiques et même les laïques étaient obligés de prouver la

pureté de leurs mœurs. Wolsey commit un grand crime, lorsqu'il fit condamner à mort et décapiter le duc de Buckingham, sous prétexte qu'il aspirait à la royauté. Le procès ne présenta nulles preuves de cette accusation : comme on savait que le véritable délit du Duc était de ne pas aimer le Cardinal, on regarda Buckingham comme une victime, et l'on dit « qu'il n'était pas surprenant « que le fils d'un boucher aimât le sang. »

Lorsque Wolsey ne fut plus, Henri VIII parla de lui avec éloge, et affecta de vanter ses talens pour l'administration. Il est certain que Wolsey sut unir de grandes qualités aux vices les plus honteux.

D. D.

HIST. D'ESPAGNE.



G. Pessari del.t *Landon direx.t*

CORTEZ.

Fernand Cortez naquit d'une famille distinguée, à Medellin, ville d'Espagne, vers le temps de la découverte du Nouveau-Monde. Le bruit que firent les expéditions d'Amérique éveilla bientôt son génie audacieux. Il s'embarqua et courut chercher de la gloire et des richesses. Arrivé à Cuba, il devint lieutenant de Vélasquez, gouverneur de cette île qui, voyant déja en lui un rival dangereux, ne lui confia qu'à regret le commandement de la flotte qu'il envoyait au Mexique. Cortez, n'ayant avec lui que six cents hommes tant soldats que matelots, quelques canons, une trentaine de mousquets et seize chevaux, partit le 16 février 1519 pour aller soumettre le plus vaste empire de l'Amérique: l'entreprise paraît téméraire, mais Cortez n'en est que plus grand. Après avoir augmenté ses provisions dans l'île de Tabasco, il aborda au Mexique, gouverné alors par Montezuma. Ce prince lui envoya des ambassadeurs qui, pour l'effrayer, lui vantèrent les forces et les trésors de leur pays: *Voilà ce que nous cherchons*, s'écria le Castillan, *des périls et de l'or!* et il prépare aussitôt l'exécution de ses projets. La république de Tlascala se trouvait sur son passage; il la force de s'unir à lui, et se porte sur Mexico avec un renfort de 6000 alliés. Il ne rencontra pas de

résistance : son artillerie et ses coursiers épouvantèrent les peuples ; les superstitions augmentèrent cet effroi ; et Cortez, regardé comme un dieu, fit son entrée dans la capitale de l'empire où l'introduisit Montezuma lui-même. L'insolence des Espagnols révolta bientôt les sujets et le prince ; celui-ci voulut employer la ruse contre ses ennemis ; Cortez devina ses desseins, et, pour se tirer de péril, osa se rendre au palais de Montezuma dont il fit brûler vifs plusieurs généraux, après l'avoir déclaré son prisonnier à la vue d'un peuple immense à qui tant d'audace imposa le respect.

Vélasquez, en apprenant les exploits de Cortez, songea à en recueillir le fruit : il envoye mille Espagnols pour s'emparer du Héros qui, menacé de toutes parts, marche contre eux à la tête de 250 hommes seulement, n'en pouvant laisser que 150 pour garder Mexico et son empereur. Il montra, dans cette occasion, que la supériorité de ses armes n'était pas la seule cause des succès qu'il avait obtenus ; les soldats envoyés par Vélasquez furent défaits, malgré leur nombre ; et leur chef ayant péri dans le combat, ils passèrent sous les drapeaux du vainqueur qui, avec cet accroissement de forces, se hâta de retourner à Mexico. Son absence y avait tout changé : ses soldats, par leurs cruautés et leurs désordres, avaient soulevé les Mexicains qui les tenaient assiégés dans leur quartier : Cortez fit des prodiges de valeur ; la

rage fut égale des deux côtés, et Montezuma, toujours au pouvoir des Espagnols, périt dans une mêlée. Se voyant sur le point d'être affamé dans son camp, Cortez fit une retraite glorieuse et difficile chez les Tlascaliens ses alliés. Il y mûrit de nouveaux desseins, rassembla les forces que Charles-Quint, instruit de ce qu'il venait de faire, avait ordonné qu'on mît à sa disposition, et partit pour reconquérir Mexico. Gatimozin, successeur de Montezuma, rendait par son courage la confiance à ses sujets: Cortez connut à quel ennemi il allait avoir affaire, et ne négligea aucun des moyens qui pouvaient l'en faire triompher. Mais lui-même faillit périr victime de ses soldats las d'exécuter ses vastes projets; la conspiration lui fut découverte, et il n'en punit que le chef, feignant prudemment d'ignorer le nom des complices. Enfin, Mexico est assiégé; et, malgré la défense la plus opiniâtre, la place tombe au pouvoir des Espagnols; Gatimozin, digne d'un autre sort, est fait prisonnier, et périt par le dernier supplice, après avoir vu la ruine entière de son pays.

La gloire des vainqueurs fut souillée par les plus grandes cruautés; si Cortez ne permit pas tous les crimes, il n'en réprima aucun. Le peu de forces qu'il avait pour conserver ses conquêtes devait le rendre sévère; mais il devint barbare. Les mœurs de son temps ne sont pas une excuse

suffisante; et Raynal a exagéré lorsqu'il a dit que César, né dans le quinzième siécle et général au Mexique, eût été plus méchant que Cortez. Ce qui est vrai, c'est que César, avec des ressources aussi faibles, n'eût pas fait de plus grandes choses que n'en fit le général espagnol. Il soumit près de 400 lieues carrées, fonda plusieurs villes, rebâtit Mexico, et fit de nombreux et d'utiles établissemens. De si grands services furent payés comme l'avaient été ceux de Colomb; et la cour de Madrid se repentit de lui avoir confié le gouvernement des pays conquis, et diminua son autorité jusqu'à ne lui en laisser que l'apparence. Ses biens furent même saisis: il repassa en Espagne, et se vit réduit à solliciter des ministres; enfin on se débarrassa de lui par des faveurs qui ne lui rendirent pas le pouvoir qu'il avait perdu, et la considération qu'il semblait mériter. Un jour, obligé pour parler à l'Empereur de fendre la foule, il monte à la portière de sa voiture: *Quel est cet homme?* dit Charles-Quint: — *C'est celui qui vous a donné plus de provinces que vos pères ne vous ont laissé de villes*, répondit Cortez. La fierté de cette réplique ne fut point punie, mais il n'en devint pas plus puissant, et ses ennemis ne cessèrent, en Amérique et en Espagne, d'opposer des obstacles aux desseins qu'il formait pour l'intérêt de son pays. Il mourut, en 1654, presque oublié, à l'âge de 63 ans.

B.



JACQUES II.

Vander Werf pinx.t *Landon direx.t*

JACQUES II.

La catastrophe de Charles I paraissait avoir banni pour toujours les Stuarts du trône d'Angleterre; et cependant Charles II, son fils, y fut replacé. Lorsque ce prince laissa la couronne à Jacques II, son frère, le temps des révolutions semblait entièrement passé; et, en moins de quatre années, Jacques se vit proscrit, fugitif, et déchu de tout espoir de recouvrer un jour ce qu'il avait si facilement perdu.

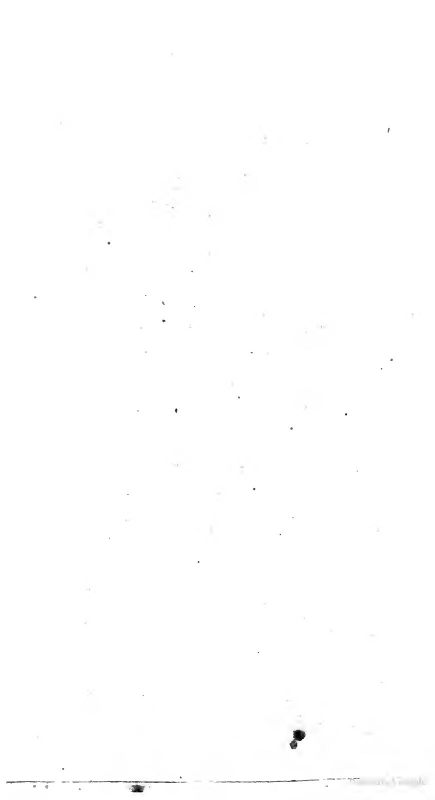
Jacques, second fils de Charles I et de Henriette de France, naquit à Londres, le 14 octobre 1633, et reçut le titre de duc d'Yorck. Jeune encore, il éprouva les atteintes de la mauvaise fortune qui poursuivait son père. Obligé, à 15 ans, de fuir déguisé en fille, sur le Continent; il passa d'abord en Hollande: puis il servit successivement sous Turenne et Condé qui, alors mécontens de la cour, servaient la cause de l'Espagne. Jacques mérita l'estime de ses compagnons d'armes par un courage et une fermeté qu'il n'eut pas, lorsque ces vertus lui devinrent le plus nécessaires. Rentré en Angleterre avec Charles II, qui le nomma *grand amiral*, il battit, l'an 1665, l'amiral hollandais Opdam. Moins heureux contre le célèbre Ruyter, Jacques ayant, en 1672, le commandement des flottes combinées d'Angleterre et de France,

rité, à Saint-Germain-en-Laye. Les bienfaits de Louis XIV, et ceux de Marie, fille de Jacques, dont ce prince eut la faiblesse de recevoir une pension, le mirent en état de tenir une espèce de cour, où la dévotion occupait tous ses instans. Il mourut le 16 septembre 1701, à 68 ans.

Le fameux *Charles Edouard*, si connu par son courage et par ses malheurs, sous le nom du *Prétendant*, était son petit-fils.

Le cardinal d'Yorck, doyen du sacré Collége, et fixé à Rome depuis son enfance, est maintenant (1806) le dernier rejeton de la famille des Stuarts.

D. D.





Ferdinand pinx.t *Landon direx.t*

M.me DACIER.

Anne Le Fèvre naquit, en 1651, à Saumur où son père, Tanneguy Le Fèvre, enseignait les belles-lettres. Tous les soirs il instruisait son fils à qui Anne, sa sœur cadette, soufflait tout bas ce qu'il fallait répondre quand sa mémoire ne le servait pas. Le Fèvre s'en aperçut, interrogea sa fille qui n'avait que 11 ans, jugea qu'elle était née pour les sciences, et le jour même il lui fit quitter l'aiguille pour étudier, presqu'à la fois, le latin et le grec; l'italien lui servit de délassement, et bientôt l'écolière devint le conseil du professeur. Il mourut en 1672, et l'année suivante, mademoiselle Le Fèvre vint à Paris où le duc de Montansier la chargea de traduire quelques auteurs latins à l'usage du Dauphin. Deux ans après, elle donna *Florus* dont elle envoya un exemplaire à la reine Christine de Suède qui, dans sa lettre de remercîment, la pressa de se faire catholique.

En 1683, elle épousa Dacier qui, comme elle, abjura le calvinisme; et sitôt que Louis XIV le sut, il leur accorda deux mille francs de pension.

Avantageusement connue par l'ouvrage dont on vient de parler, par une édition de *Callimaque*, ainsi que par des Commentaires sur plusieurs écrivains, madame Dacier fit connaître successivement les meilleures pièces de *Plaute*

et d'*Aristophane*. Le *Térence* qu'elle publia quelque temps après, l'emporta sur celui de Messieurs de Port-Royal, et sa Traduction d'*Anacréon* et de *Sapho* fut suivie de celles de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, qui fit naître une dispute littéraire entre Lamotte Houdar qui ne sentait pas le mérite d'Homère, et madame Dacier qui en défendant ce grand poète ne tira pas toujours parti de la bonté de sa cause.

Mère tendre, bonne amie, épouse vertueuse, madame Dacier fut un modèle de douceur et de raison, de prudence et de modestie, de franchise et de piété. Jamais elle ne parlait de ses écrits, et jamais, dans la conversation, elle ne se permettait de faire paraître l'avantage qu'elle pouvait avoir sur les personnes avec qui elle se trouvait: sa réserve était la même, quand il s'agissait de religion; elle prétendait que d'aussi grandes affaires étaient au dessus des femmes qui, selon elle, devaient se borner à prier Dieu et à faire du bien; et plus d'une fois son mari la pressa de mettre des bornes à sa bienfaisance qui excédait leur fortune.

Sur la fin de sa vie, madame Dacier fut tourmentée par des douleurs qu'elle souffrit avec la plus grande résignation; et les lettres la perdirent le 17 août 1720, à l'âge de 69 ans.

F. D.



BIRON.

Porbus pinx.t *Landon direx.t*

BIRON.

La jeunesse de Charles Gontault de Biron fut négligée. Il dut aux malheurs de ces temps-là, une éducation qui ne put que servir les vices de son caractère naturellement vain, impétueux, opiniâtre et incapable de supporter aucun frein. L'amour du jeu qu'il puisa dans la dissipation, fut peut-être la cause principale de sa fin malheureuse. Plusieurs fois, désespéré de ses pertes, il dit ces paroles remarquables : *Je ne sais point si je dois périr sur l'échafaud, mais je ne mourrai point à l'hôpital.* Sa valeur fut tellement précoce que son père ayant été blessé dans une campagne, tous les officiers choisirent Biron pour les commander, quoiqu'il n'eût alors que 15 ans. Il dirigeait la réserve à la journée d'Ivry ; il se signala aux siéges de Rouen, de Paris, d'Amiens et dans beaucoup d'autres occasions. Au combat de Fontaine-Française, il allait perdre la vie sous les coups des Espagnols, lorsque Henri IV le dégagea lui-même de leurs mains ; Biron ne devait point l'oublier. Pendant la paix, il fut chargé de plusieurs négociations importantes ; et Biron, duc et pair, amiral et maréchal de France, dissipant les bienfaits de son prince, ne se crut point assez payé des services qu'il lui avait rendus. Il ne le ménageait point dans ses discours, et enfin, sur

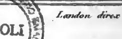
un léger refus qu'il en essuya, Biron, d'accord avec le comte d'Auvergne et le duc de Bouillon, servit les intérêts de l'Espagne et de la Savoie dont son bras avait si souvent repoussé les armées. Bientôt pourtant, troublé par le remords, il fit quelques aveux au Roi qui lui accorda son pardon, en lui disant qu'à l'avenir il lui ferait tant de bien, qu'il ne pourrait jamais penser à le trahir. Malgré cela, Biron aussitôt après reprit ses menées perfides et fut lui-même trahi par un nommé Laffin qui fournit toutes les pièces nécessaires pour le convaincre d'infidélité. Henri l'entretint plusieurs fois familièrement avant de le faire arrêter, desirant tirer de lui un aveu inutile à la procédure, mais qui pût motiver la grâce que lui voulait accorder ce prince. Biron reconnut mal cet acte de bonté, et se livra à de vaines déclamations. Il fut donc arrêté et mis en jugement. Après de nombreuses dénégations, des aveux imprudens, des injures, des prières, et enfin après toutes les alternatives de la rage et du désespoir, il subit sa peine dans une des cours de la Bastille, le 31 juillet 1602, dans sa quarantième année, et donna, dans ce dernier moment, les marques de la plus grande faiblesse.

Ainsi l'homme intrépide et fidèle sur le champ de bataille, trahit son prince dans l'oisiveté des cours, et périt lâchement dans le silence d'une prison.

B.

POMBAL.

J. C. François del.t *Landon direx.t*



POMBAL.

Sébastien Joseph Carvalho, marquis de Pombal, naquit à Soure, bourg de Portugal, dans le territoire de Coimbre. Il y fit un cours de droit, s'en dégoûta ; prit le parti des armes, les quitta pour se marier, et, quelques années après, il fut envoyé à Londres. Sa mission était secrète, la politique lui imposait la loi de voir peu de monde ; et, renfermé dans son cabinet, Carvalho y partagea son temps entre la négociation dont il était chargé, et l'étude des ouvrages dans lesquels il pouvait puiser les meilleures leçons sur l'administration. Les Mémoires de Richelieu et de Colbert, de Sully et de Louvois furent ses lectures favorites.

De retour à Lisbonne, il y supporta en silence et le chagrin que lui causait la perte de sa femme, et les tracasseries que ses envieux ne cessaient de lui susciter. Lorsque Rome eut un démêlé avec la maison d'Autriche, au sujet de l'extinction du Patriarchat d'Aquilée, Benoit XIV desira que la cour de Portugal arrangeât cette affaire, et le roi jeta les yeux sur Carvalho qui se rendit à Vienne : il eut l'adresse de concilier les deux partis. Remarquable par sa figure, et par une taille au dessus de l'ordinaire, Carvalho, avant de revenir dans sa patrie, obtint la main de la jeune comtesse de Daun. A son avénement au trône de Portugal, Joseph I

le nomma secrétaire des affaires étrangères; et bientôt investi de toute la confiance du monarque, le ministre forma le projet d'enlever aux Anglais le commerce exclusif qu'ils prétendaient faire dans le Portugal, d'établir des comptoirs dans les Indes, enfin de réunir à la couronne les fiefs qui en avaient été démembrés dans le Nouveau Monde: pour y parvenir, il fallait une marine aux Portugais qui avaient de superbes ports et point de vaisseaux, Carvalho en fit construire, fixa le numéraire, et n'oublia rien de ce qui pouvait être utile à son pays.

Animé par le succès de ses différentes entreprises, Carvalho en méditait de nouvelles, lorsqu'en 1755, Lisbonne fut bouleversée par un tremblement de terre. De ce moment, Carvalho n'est plus l'homme d'état qui, du fond de son cabinet, s'occupe de l'administration du royaume, c'est un pilote qui soutenu sur les flots par quelques débris du navire que la tempête vient de briser, cherche, avec inquiétude, les compagnons de son infortune, et tâche de recueillir ceux que la mer n'a pas encore engloutis.

Carvalho parcourt les ruines, visite les décombres, rassemble les effets précieux qui s'y trouvent ensevelis, en fait retirer les malheureux auxquels il reste encore un souffle de vie, réunit les femmes, les vieillards et les enfans répandus dans les campagnes, assiste tous les indigens, employe tous les

ouvriers, bâtit des maisons, répare celles qui sont endommagées, punit les malfaiteurs, et rend aux loix l'activité que le désordre avait détruite.

A cette époque, devenu premier ministre, nommé successivement comte d'Oeyras et marquis de Pombal, il réprima les pirateries des Algériens, et conclut la paix avec le roi de Maroc. Dans le même temps encore, il fit des règlemens militaires, assujettit à la censure la librairie et l'imprimerie, borna le pouvoir de l'inquisition, éteignit les sectes, et supprima dans les cérémonies religieuses toutes celles qui tenaient à la superstition. Mécontent des jésuites, il leur ôta le droit qu'ils croyaient avoir d'être seuls les confesseurs de la cour.

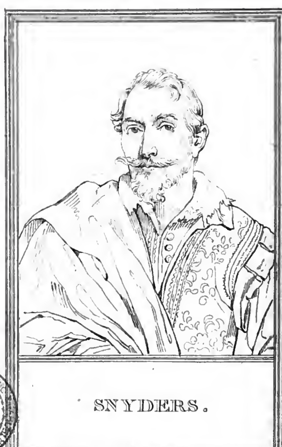
Tel est le côté brillant sous lequel il est juste d'offrir Pombal; mais, autant son génie lui avait fait de partisans, autant aussi son orgueil, son despotisme et son avarice avaient exaspéré ses ennemis. On lui reprochait de vendre des priviléges exclusifs, d'avoir des manufactures à lui, de faire arracher les vignes des particuliers pour augmenter le prix des siennes, et enfin de s'approprier les richesses du Brésil.

D'accord avec le duc d'Aveiro, le marquis et la marquise de Tavora, les Jésuites, résolus de se venger, conspirèrent à la fois contre sa personne et contre celle du roi; le projet échoua: et, le 13 janvier 1759, le duc d'Aveiro et le marquis de

Tavora furent rompus vifs, la marquise eut la tête tranchée, les Jésuites furent chassés du Portugal; et Pombal, toujours menacé par la haine, ne sortit plus qu'escorté de cavaliers l'épée nue à la main.

Cependant Joseph mourut en 1777, et la reine, gagnée par les Jésuites, ordonna que l'on ouvrît les prisons dans lesquelles on retenait encore une foule de conjurés: on les justifia par un décret solennel; on fit le procès de Pombal, on le dépouilla de tout, ses juges le condamnèrent à mort, et la peine fut commuée en un exil perpétuel; Carvalho y termina ses jours le 5 mai 1782, âgé de plus de 80 ans. Quelque temps après, la reine rendit au fils les biens, le rang et les honneurs dont elle avait privé le père. On ne peut décider si elle regarda cette restitution comme un acte de justice, ou si elle ne fit que céder aux instances de la famille de Carvalho.

F. D.



SNYDERS.

A. Van-dyck pinx^t. *Landon direx^t.*



SNYDERS.

L'artiste qui fait briller le feu du génie dans des compositions d'un genre inférieur ; qui sait créer un sublime dans ce genre et le porter à un degré de perfection jusqu'alors inconnu, mérite sans contredit une place au premier rang : aussi la réputation de Snyders n'est-elle point usurpée ; nul autre ne l'a égalé dans l'art de peindre les fruits, les chasses et les combats d'animaux.

Ce peintre naquit à Anvers, en 1579 ; la nature l'avait doué d'une si rare facilité que quoique Van Balen son maître ne peignît pas le paysage, Snyders s'attacha à l'imitation des plantes et des fruits, et obtint un si grand succès qu'il renonça à faire d'autres études. Cependant il visita l'Italie, et la vue des ouvrages de Benedetto Castiglione, lui ayant inspiré le desir de peindre les animaux, il ne tarda pas à surpasser le maître italien qui excellait dans cette partie. De retour à Anvers, il trouva dans Rubens un ami zélé qui occupa ses talens et ne négligea rien pour les faire connaître : Snyders peignait souvent les accessoires dans les tableaux de Rubens, et celui-ci plaçait des figures dans ceux de Snyders pour leur donner une plus grande valeur ; Jordaens en faisait autant. Mais Snyders ne devait être redevable qu'à lui-même de la grande fortune qu'il fit dans la suite. Longtemps ignoré,

son mérite fut exalté tout-à-coup, et il dut cet heureux changement à un tableau de chasse au cerf que le roi Philippe III vit par hasard; ce monarque en apprécia si bien les beautés qu'il voulut en avoir plusieurs de la même main: un pareil suffrage entraîna celui des amateurs, et, dès ce moment, les richesses et les honneurs concoururent à la félicité de Snyders; mais loin d'en être ébloui il quitta aussitôt qu'il le put la cour de l'archiduc Albert, et se retira dans sa patrie où il mourut en 1657, âgé de 78 ans.

Soit qu'il représente des fruits, soit que dans une cuisine il montre des tables couvertes de poissons et de gibier, soit enfin qu'il peigne des animaux vivans, tout dans ses tableaux offre l'imitation parfaite de la nature, ou, pour mieux dire, semble être l'œuvre de la nature elle-même. Mais c'est surtout dans les chasses qu'il déploye tout son talent: non-seulement il s'y montre grand coloriste, mais encore grand dessinateur; ses compositions ont de l'intérêt et un mouvement extraordinaire; il y met le feu et la verve que Rubens a mis dans ses tableaux d'histoire.

Snyders a gravé, d'après lui, plusieurs morceaux très-estimés; ses dessins sont fort recherchés.

Le Musée Napoléon possède plusieurs tableaux importans de ce maître.

L.

LE PRINCE NOIR.

*Th. Cecill del*t. *Landon direx*t.

LE PRINCE NOIR.

Edouard, fils d'Edouard III roi d'Angleterre, naquit à Woodstok, en 1330. Il développa de bonne heure ses talens militaires, se distingua dans plusieurs batailles, et particulièrement à celle de Poitiers qu'il gagna sur Jean, roi de France. Ce monarque y fut fait prisonnier, et l'on sait avec quelle générosité le Prince Noir chercha à le consoler de sa défaite, le traitant comme son suzerain, et poussant le respect jusqu'à le servir à table. En 1362, Edouard reçut de son père l'investiture du comté de Poitou, les principautés d'Aquitaine et de Gascogne, et épousa sa cousine Jeanne, fille d'Edouard Plantagenet, comte de Kent. Peu de temps après, il donna dans sa cour un asile à Pierre le Cruel, chassé de la Castille par Henri de Transtamare. Edouard aimait l'argent; Pierre ne tarda pas à s'en apercevoir, et lui offrit la cession de plusieurs domaines considérables : peut-être plus occupé de son intérêt que de sa gloire, Edouard lui promit de le replacer sur le trône; et, impatient de commencer cette expédition, il obtint de son père cent mille écus en or, emprunta sur son apanage, fit fondre sa vaisselle, et, traversant les Pyrénées vers la fin de février, battit Henri à

Navarette, et rétablit Pierre qui ne le paya que d'ingratitude.

De retour dans la Guienne, Edouard trouva la guerre allumée entre la France et l'Angleterre; malgré la fièvre qui le consumait, il se fit porter en litière au siége de Limoges qui refusait de se rendre, la ville fut prise, et le vainqueur fit massacrer la garnison française, et passer au fil de l'épée, environ trois mille habitans. Accablé de fatigue, il voulut passer en Angleterre, et tomba dans une maladie de langueur dont il mourut au palais de Westminster, en 1376, âgé de 46 ans.

Froissart vante la clémence, la libéralité, la douceur et la piété d'Edouard; cependant, d'après sa conduite en différentes occasions, on peut croire qu'il dut inspirer moins d'amour que d'admiration.

Ce qu'il faut remarquer à sa gloire, c'est que depuis sa mort les Anglais perdirent la plus grande partie des domaines qu'ils possédaient en France, et que la sage politique de Charles V et la valeur de Duguesclin ne trouvèrent plus que de faibles obstacles à l'exécution de leurs projets.

On ne sait pas positivement si c'est l'effroi qu'il inspirait à ses ennemis ou la couleur de son armure qui lui fit donner le surnom de Prince Noir.

Z.

M. TROMP.

C. Passaeo del.t *Landon direx.t*

MARTIN TROMP.

Martin Tromp naquit à la Brille, en 1597, Il était fils du capitaine Harpertz Martin Tromp, et le suivit, à l'âge de 9 ans, au fameux combat qui fut donné près de Gibraltar, sous la conduite de l'amiral Humskeik. Une fortune moins heureuse attendait le jeune Marin sur les côtes de la Guinée; il y perdit son père, et tomba dans les mains d'un armateur anglais auquel il n'échappa qu'au bout de dix ans. Rendu à sa patrie, mais sans aucune protection, il ne dut qu'à lui-même de devenir pilote; il vogua vers le détroit; pris par les Turcs, il ne fut relâché qu'à la sollicitation du Bassa d'Alger.

En 1622, nommé lieutenant par le prince Maurice, de nouveaux exploits lui valurent le grade de capitaine; mais il éprouva une injustice, et quitta la mer; son mérite avait frappé Frédéric Henri, et, en 1639, ce prince le tira de sa retraite, et lui donna le commandement de la flotte hollandaise, avec le titre de lieutenant-amiral, pour une année seulement; ce titre lui fut confirmé en récompense de ses services; mais la fortune l'ayant trahi, les Hollandais disposèrent de sa place en faveur de Wit dont les défaites et la cruauté firent sentir tout ce que valait Tromp qui fut rappelé sur son bord où son courage ra-

mena la victoire. Il signala son retour par la défaite de Black qui commandait les forces anglaises; et, malgré les tracasseries que lui suscita la jalousie de ses officiers, malgré les contrariétés qu'il éprouva de la part des Etats qui souvent lui refusèrent les vaisseaux dont il avait besoin; partout l'amiral soutint l'honneur de son pavillon, avec le même zèle et la même intrépidité.

Il conserva, au milieu des plus grands dangers, le calme qu'on lui voyait dans l'intérieur de sa famille. Il avait la modération d'un sage, et vainement on lui offrit des titres d'honneur, il n'accepta que celui de *grand père des matelots*, et ne voulut prendre, parmi ses compatriotes, d'autre qualité que celle de simple bourgeois.

Le 10 août 1653, attaqué par les Anglais, trahi par quelques-uns des siens, il allait sauter à l'abordage lorsqu'une balle vint lui frapper la tête, et, quelques minutes après, il expira dans la cinquante-sixième année de son âge, en disant à ses matelots: *J'ai fini ma carrière, achevez la vôtre, et consacrez-la toute entière à la patrie.*

Son corps fut transporté à Delft, et inhumé dans la vieille église. La république lui fit ériger un tombeau chargé d'épitaphes qui attestent sa valeur et la reconnaissance de ses concitoyens.

F. D.





CORN.LE TROMP.

Gole pinx.t *Landon direx.t*

CORNEILLE TROMP.

Corneille Tromp, fils de l'amiral Martin Tromp, naquit à Roterdam le 9 septembre 1629. A peine fut-il en état de commander, qu'il obtint le grade de capitaine ; et, digne de ce titre, il se distingua dans la guerre que son pays se vit obligé de déclarer aux Barbaresques qui insultaient sans cesse les vaisseaux hollandais. A cette époque, l'Angleterre érigée en république, signifia aux Hollandais qu'elle entendait que son pavillon fût seul respecté sur toutes les mers. Chargé de disputer l'empire de l'Océan, Corneille Tromp vogua en 1652 vers la plage de Monte-Christo où il attaqna les Anglais, et fit des prodiges de valeur; c'est là que sur le poiut de tomber au pouvoir de l'ennemi, il se jeta dans les flots, d'où quelques instans après il fut retiré par une chaloupe hollandaise qui courut à son secours.

Jaloux d'égaler son père, de jour en jour il donna de nouvelles preuves de sa vaillance, devint contre-amiral, parcourut la Méditerranée, marcha contre les Algériens, les battit et délivra un très-grand nombre d'esclaves chrétiens. Voulant tout voir et tout conduire, dans un combat, il passait sans cesse d'un vaisseau à un autre; et les Anglais, étonnés de le trouver partout, se demandaient s'il

y avait une douzaine de Tromp dans l'armée hollandaise.

Un jour il se battit avec tant de courage, et fit des dispositions si savantes, que pendant six heures entières, l'ennemi ne put atteindre un seul des 500 hommes qui composaient son équipage: le peuple cria au miracle; et, lors de la paix avec la Hollande, Tromp fut fait baron par le roi d'Angleterre qui avait desiré qu'on le lui présentât.

A cette époque, la guerre s'alluma entre le roi de Suède et le roi de Danemarck; celui-ci eut recours à Tromp, et, pour prix de ses grands services, il le nomma chevalier de l'ordre de *l'Eléphant*. La place d'amiral-général était la seule à laquelle notre héros pût aspirer, il l'obtint à la mort de Ruyter: celui-ci l'avait accusé, en 1666, de l'avoir abandonné dans une occasion importante; on ne peut décider si l'accusation était fondée; mais Tromp perdit la commission de lieutenant-général de l'amirauté d'Amsterdam; ce ne fut qu'en 1673 que le Stathouder lui rendit ce grade éminent. Tromp se retira du service en 1691, et termina ses jours à Amsterdam, le 29 mai de la même année, âgé de 62 ans. Il avait les talens, et non la modestie de son père: ils furent réunis dans le même tombeau.

Z.




MARIE STUART.
Vander Werf pinx.t
Landon direx.t

MARIE STUART.

L'exemple de *Jeanne de Naples* prouve qu'une jeune reine, entraînée dans le crime par la fougue des passions et par l'ascendant des mauvais conseils, peut dans la suite mériter l'estime publique par ses vertus, comme la pitié par ses malheurs. Est-ce un jugement semblable que l'impartiale postérité doit à la mémoire de Marie Stuart? Plus malheureuse encore que la reine de Naples, la reine d'Ecosse fut-elle aussi coupable? *Hume* et *Robertson*, historiens aussi judicieux que véridiques, ne permettent guère d'en douter. D'autres écrivains ont, il est vrai, embrassé avec chaleur la défense de Marie: mais en niant la réalité du crime, ils n'en ont point dissimulé et ils n'ont pu en affoiblir les apparences.

MARIE STUART, fille de Jacques V roi d'Ecosse et de Marie de Lorraine, et petite nièce de Henri VIII roi d'Angleterre, naquit en 1542. Elle fut reine dès le berceau. La France et l'Angleterre se disputèrent une princesse qui devait apporter un royaume en dot à son époux. Henri II l'emporta. Marie, destinée à être la femme de son fils, vint à Paris à l'âge de 6 ans, y fut élevée, et épousa en 1558 le Dauphin *François* qui devint roi l'année suivante sous le nom de François II. Quelle destinée semblait alors devoir être plus

heureuse que celle de Marie Stuart, comblée des faveurs de la nature et de celles de la fortune, portant à 17 ans la double couronne de France et d'Ecosse, et pouvant disputer à Elizabeth celle d'Angleterre et d'Irlande; unissant aux charmes d'une beauté parfaite ceux d'un esprit cultivé, d'une ame noble et généreuse; adorée de son époux, admirée des Français, et l'objet des hommages d'une cour qui conservait encore avec le goût des lettres, la politesse des mœurs et le ton de la galanterie que François I y avait introduits. L'illustre l'Hôpital, Ronsard, Du Bellay et tous les poètes du temps célébrèrent à l'envi les grâces enchanteresses, les douces vertus, l'esprit et les talens de la jeune reine, et ne virent pour elle dans l'avenir qu'un long enchaînement de prospérités. Ces séduisantes illusions s'évanouirent au bout de dix-huit mois. François II termina sa carrière; Charles IX lui succéda, et Catherine de Médicis reprit toute l'autorité. Marie Stuart s'aperçut bientôt qu'elle n'était plus reine qu'en Ecosse, et fut forcée d'y retourner. Elle avait exhalé sa douleur dans une élégie touchante sur la mort de son époux; en partant, elle exprima ses regrets et ses tristes pressentimens dans ces vers si connus:

Adieu plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie, *etc.*

Le spectacle que présentait alors l'Ecosse n'était guère propre à détruire les préventions qu'y ap-

portait, après 13 ans d'absence, la veuve de François II. La réforme, encouragée et même ouvertement protégée par Elizabeth, y avait fait des progrès rapides, et le calvinisme le plus rigide venait d'y être établi sous le nom de *Presbytériat*. En exaltant des esprits ignorans et grossiers, le fanatisme les avait rendus inquiets, farouches, turbulens et féroces. La jeune reine se vit obsédée, insultée même par de fougueux prédicants, qui traitaient son culte d'idolâtrie, lui donnaient dans la chaire le nom de *Jezabel*, et répétaient partout *qu'une seule messe était plus redoutable que 100,000 soldats*. Marie était trop attachée à la religion romaine, pour soumettre sa croyance à l'intérêt de son autorité ou à la volonté de son peuple; mais elle était douce, affable, franche et généreuse: elle écouta avec bonté les plaintes et les avis, pardonna les injures, évita de heurter les préjugés, et pour obtenir la confiance publique, admit dans la sienne les chefs du parti protestant, et notamment *Murray*, son frère naturel, qui malgré ses bienfaits fut toujours son mortel ennemi. Desirant affermir la tranquillité, elle voulut encore se réconcilier avec Elizabeth. Tout était sujet de rivalité entre ces deux femmes: nation, couronne, religion, esprit, talens, beauté. La reine d'Ecosse moins puissante, moins maîtresse chez elle, moins ferme et moins politique, n'avait de supériorité sur Elizabeth que celle des attraits et des qualités aimables. Tandis que l'une encourageait la foi catholique en Angle-

terre, l'autre excitait avec plus de succès la faction protestante en Ecosse. Marie avait quitté depuis longtemps les armes et le titre de reine d'Angleterre ; elle offrit d'abandonner toutes ses prétentions, si Elizabeth voulait la reconnaître pour son héritière. Celle-ci déclina la proposition, mais parut oublier ses ressentimens; et la bonne intelligence s'établit au moins extérieurement entre les deux reines. Depuis le veuvage de Marie Stuart, les Guises, ses oncles, avaient formé pour elle plusieurs projets de mariage. Don Carlos, l'archiduc Charles, le duc d'Anjou s'étaient mis au nombre des prétendans. Elizabeth s'appliqua à traverser des alliances qu'elle redoutait, et présenta à son tour le comte de Leicester, son favori, qui fut refusé. Après deux ans d'hésitation, Marie ne prenant plus conseil que de son cœur, épousa en 1565 son cousin Henri Stuart, lord Darnley, qui était catholique comme elle. Une révolte éclata : la reine d'Angleterre en était l'ame, Murray qui craignait de perdre son crédit en fut le chef. Marie marcha contre les rebelles et déconcerta leurs mesures par sa vigueur et par sa fermeté : ils s'enfuirent en Angleterre, où Elizabeth les désavoua et cependant leur accorda un asile.

Jusque là tout était favorable à la reine d'Ecosse, et sa rivale restait confondue : ses faiblesses ou ses imprudences commencèrent tous ses malheurs. Elle avait été séduite par les agrémens extérieurs de Darnley; elle s'aperçut promptement qu'ils ca-

chaient une ame ingrate et vaine, un caractère léger, hautain et violent, des penchans vils et grossiers. L'amour fit place au dégoût et bientôt au mépris. Elle ôta sa confiance à un époux qui n'en était pas digne, mais ce fut pour la donner à un musicien piémontais, nommé David Rizzio. Ce favori sans mérite excita la haine des grands par son insolence, tandis qu'il compromettait l'honneur de sa souveraine par une familiarité suspecte. Darnley n'avait plus que le titre de roi : dédaigné de sa femme, aigri et peut-être jaloux, il entre un jour chez elle, suivi de quelques hommes armés, surprend Rizzio assis à sa table, le fait saisir et poignarder sous ses yeux. Marie était alors grosse de cinq mois; elle avait inutilement employé les prières et les larmes pour fléchir son barbare époux : *Je ne pleurerai plus*, dit-elle après cette horrible scène, *je ne songerai qu'à la vengeance.* C'était la première fois peut-être que ce mot était dans sa bouche et ce sentiment dans son cœur. Le comte de Bothwel, aussi méprisable par ses vices que distingué par sa naissance, succéda à la faveur de Rizzio, et ne se servit de son crédit que pour aigrir les ressentimens de la reine. Après la naissance de Jacques VI, qui fut depuis roi d'Angleterre et d'Ecosse, les divisions augmentèrent entre les deux époux. Darnley, accablé de mépris, et traînant loin de la cour une vie obscure, manifesta l'intention de quitter le royaume. Tout-à-coup Marie

paraît vouloir se réconcilier avec lui : elle va le chercher malade à Glascow, le ramène à Edimbourg, le loge loin de son palais dans une maison isolée, lui prodigue ses soins; et dans la nuit du 9 février 1567 la maison saute avec une violente explosion. Le corps de Darnley est retrouvé le lendemain à quelque distance de là. Le père du roi, les chefs de la noblesse, le peuple entier accusent Bothwel d'être l'auteur de sa mort: celui-ci répond par des défis, que l'on accepte, et qu'il ne soutient pas. Un jugement précipité le déclare innocent. La reine le comble de nouvelles faveurs; elle fait plus encore, elle se laisse enlever par lui, reste volontairement sa prisonnière, lui accorde le pardon non-seulement de cette violence, mais *de tout autre crime*, le crée duc des Orcades et l'épouse trois mois après la mort du malheureux Darnley. Ce qui porte l'étonnement au comble, c'est que l'homme auquel Marie sacrifiait ainsi sa gloire et son honneur, la dignité du trône et jusqu'aux bienséances, était âgé de plus de 60 ans, c'est qu'il était fort laid, à ce qu'assure *Brantôme*, et d'ailleurs marié depuis six mois: il ne put obtenir le divorce qu'en se reconnaissant publiquement coupable d'adultère. Une union si scandaleuse révolta les Ecossais : ils ne virent plus dans leur reine que la complice du forfait qu'ils imputaient à Bothwel. Les chefs de la noblesse prirent les armes, se rendirent maîtres de la personne de Marie, la conduisirent à Edimboug au milieu des outrages de la populace,

et la contraignirent à signer l'acte de son abdication et à désigner Murray pour régent pendant la minorité d'Edouard. Elle parvint cependant à s'échapper de leurs mains, leva quelques troupes qui furent battues, et se vit forcée, en 1568, de chercher un asile en Angleterre.

Elizabeth triomphait à son tour. Elle voyait en un instant toutes ses inquiétudes dissipées, son influence rétablie en Ecosse, et sa rivale, désormais hors d'état de lui nuire, réduite à implorer son appui. La politique autant que l'humanité lui prescrivait sans doute de se montrer généreuse. Mais Elizabeth haïssait Marie plus encore comme femme que comme reine. Ses fautes l'avaient humiliée; elle voulut l'avilir, et lui demanda de se justifier de l'assassinat de Darnley devant des commissaires qu'elle envoya. Murray, devenu l'accusateur de sa bienfaitrice, produisit alors des lettres écrites à Bothwel, dont l'authenticité quoique contestée paraît certaine, et qui prouvaient au moins que du vivant du roi il existait une liaison criminelle entre la reine et ce scélérat. Soit impossibilité de récuser de pareils témoins, soit sentiment de sa dignité et orgueil de son rang, Marie répondit qu'elle acceptait Elizabeth pour arbitre entre elle et son peuple, mais qu'elle ne pouvait la reconnaître pour son juge. On rompit les conférences, et Marie fut transférée de *Bolton* au château de *Tutbury*. Les deux reines continuèrent cependant de négocier ensemble, mais l'une du haut du

trône et l'autre du fond d'une prison. On proposa à Marie de tout ensevelir dans l'oubli si elle voulait renoncer à la couronne : *mes dernières paroles*, répondit-elle fièrement, *seront d'une reine d'Ecosse.* Bientôt arriva ce qu'il eût été facile de prévoir et sage de prévenir. Marie Stuart, prisonnière en Angleterre, fut plus redoutable pour Elizabeth que lorsqu'elle régnait en Ecosse. Les malheurs des grands, lors même qu'ils sont mérités, ne tardent pas à exciter l'intérêt. La jeunesse de la reine d'Ecosse pouvait jusqu'à un certain point servir d'excuse à ses fautes ; la rigueur de sa captivité, sa conduite sage et modeste, sa dignité et son courage, ses charmes et son amabilité les firent oublier. Le fanatisme religieux la présenta comme une victime de la foi, et comme la dernière espérance du parti catholique. Le partage d'une et peut-être de deux couronnes devait payer sa délivrance : ce prix tenta les ambitieux. Le duc de Norfolk, l'un des plus grands seigneurs de l'Angleterre, conspira deux fois pour briser ses fers, et mourut sur un échafaud. D'autres l'imitèrent. La cause de la reine d'Ecosse réunissant toutes les haines et tous les intérêts, excitait au dehors comme au dedans le zèle de tous les mécontens. Le pape prétendait la servir par ses anathèmes, les Jésuites par leurs complots, les Ecossais par leurs révoltes, la France et surtout l'Espagne par leurs intrigues. Une jalousie aveugle avait rendu Elizabeth injuste ; le soin de sa conservation et peut-être plus encore

le desir de la vengeance la rendirent cruelle : telle est chez les princes la gradation trop ordinaire des fautes. En 1586, au moment où Philippe menaçait l'Angleterre d'une invasion prochaine, Walsingham découvrit que Marie Stuart avait encouragé la conspiration de Babington, et demanda qu'on lui fît son procès. Leicester proposait de l'empoisonner : Elizabeth adopta le premier parti. 40 juges se transportèrent au château de *Fotheringay* où la reine d'Ecosse avait été transférée. Elle refusa d'abord de comparaître, et finit par consentir à se défendre. Tous les historiens conviennent que si jamais jugement ne fut plus incompétent, jamais aussi procédure ne fut plus irrégulière ; et certes, quand même on aurait observé toutes les formalités que l'équité exige pour le moindre des hommes ; quand on aurait prouvé que *Marie* cherchait partout des secours et des vengeurs, on ne pouvait la déclarer criminelle. Elizabeth n'avait d'autre jurisdiction sur elle que celle du puissant sur le faible et sur le malheureux. Elle fut condamnée à mort. Le parlement confirma la sentence et en sollicita l'exécution. Elizabeth parut résister; mais tandis qu'elle affectait une générosité hypocrite, sa duplicité s'enveloppait de nouveaux artifices. Elle fit adroitement répandre des bruits d'invasion, de révolte, d'assassinat ; et en signant l'ordre fatal, elle eut l'air de céder à l'intérêt et au vœu public. Les comtes de Kent et de Shrewsbury,

qui furent chargés de l'exécution de cet ordre, s'en acquittèrent avec une barbarie digne de leur ministère. Marie Stuart reçut son arrêt avec tranquillité et presque avec joie. 19 années de captivité, de longs chagrins, des infirmités précoces lui faisaient regarder la mort comme le terme de ses souffrance; sa piété la lui présentait comme un glorieux martyre. Inhumainement privée de tous les secours religieux, obligée d'écouter les exhortations insultantes d'un fanatique qui la menaçait de la damnation éternelle si elle n'abjurait la foi romaine, elle opposa aux outrages la dignité et la douceur, et conserva jusqu'au dernier moment une héroïque fermeté. Elle avait demandé que ses domestiques fussent témoins de son supplice; poussée à bout par un refus opiniâtre, *songez*, dit-elle à Kent, *que je suis cousine de vôtre reine; que je suis du sang royal de Henri VII; que j'ai été reine de France par mariage; que j'ai été sacrée reine d'Ecosse.* Elle fut décapitée dans une salle du château de Fotheringay le 7 février 1588, à l'âge de 45 ans. En apprenant sa mort, Elizabeth s'efforça de montrer autant de surprise que d'indignation et de douleur. Elle avait commis une action très-condamnable; elle la rendit encore plus odieuse, en voulant tromper le monde qu'elle ne trompa point, en affectant de plaindre celle qu'elle avait fait mourir, en faisant mettre en prison le secrétaire d'état qui avait fait exécuter un ordre signé par elle-même. L'Europe eut en horreur sa cruauté et son hypocrisie. F.



ARIUS.

N. pinx.t *Landon direx.t*

ARIUS.

On connaît peu les détails de la vie de ce célèbre hérésiarque. On croit qu'il naquit à Alexandrie : on sait qu'il y fut ordonné prêtre dans un âge avancé, et qu'il y prétendit sans succès au siége épiscopal. Ses plus ardens ennemis conviennent de l'étendue de ses connaissances et de la pureté de ses mœurs. Ce fut vers l'an 316 que mécontent de la manière dont l'évêque Alexandre expliquait le mystère de la Trinité, Arius soutint publiquement que le fils de Dieu était une créature tirée du néant, produite il est vrai avant tous les siècles, mais très-inférieure à son père. Depuis plus de 100 ans on disputait sur ces matières dans les écoles d'Alexandrie, où s'était fait l'amalgame de la philosophie platonicienne et de la théologie judaïque. Arius, plus éloquent ou plus subtil que ses prédécesseurs, eut de nombreux partisans. Alexandre anathématisa sa doctrine ; des évêques la défendirent en la modifiant. Le concile général de Nicée, assemblé en 325 pour la juger, la condamna, décida que le fils était *consubstantiel* (semblable en toutes choses) au père, et établit le symbole de foi que l'église catholique répète encore aujourd'hui dans sa liturgie. L'empereur Constantin qui avait présidé le concile de Nicée, quoiqu'il ne fût pas chrétien, se chargea d'en faire exécuter les décrets. Il exila Arius, défendit la lecture de ses livres et dépouilla ses adhérens de leurs places.

Le triomphe des orthodoxes fut de courte durée. Au bout de trois ans, des intrigues de cour firent rappeler Arius de son exil. Son parti devenu plus nombreux et plus puissant donna à son tour la loi dans des conciles et fit exiler les évêques attachés à la foi de Nicée, notamment le célèbre S. Athanase évêque d'Alexandrie. Arius mourut dans cette ville en 336. On a accusé, mais sans preuve, les Catholiques de l'avoir empoisonné. Sa doctrine, tantôt persécutée et tantôt triomphante, se répandit dans presque toutes les parties du monde chrétien. Clovis contribua à la détruire dans les Gaules : elle s'éteignit en Espagne vers l'an 660. Après neuf siécles l'Arianisme reparut au milieu du seizième, à la faveur des disputes religieuses qui partageaient alors l'Europe, mais armé d'une force nouvelle et d'une plus grande incrédulité. On osa attaquer ouvertement le dogme de la Trinité, et nier l'existence du *Verbe* et par conséquent la divinité de J. C. Ockin, Bucer, Gentilis, l'infortuné Servet brûlé à Genève, et surtout *Socin* furent les auteurs de cette doctrine qui prit le nom de *Socinianisme*. Eux et leurs disciples la répandirent en Pologne, en Transilvanie, dans toutes les parties de l'Allemagne, en Hollande et en Angleterre. Locke, Newton et surtout Clarke, sont soupçonnés d'avoir été jusqu'à un certain point favorables au nouvel Arianisme qui, assure-t-on, compte aujourd'hui de nombreux partisans dans toutes les sectes protestantes. F.

LUTHER.

C. Koning del.t *Landon direx.t*

LUTHER.

Une corruption générale s'était introduite parmi le clergé : le luxe et l'ignorance caractérisaient les prélats ; l'ambition les dominait. Les papes qui originairement relevaient des empereurs, s'étaient arrogés le droit de leur donner les investitures, et celui de les déposer. Leur suprématie était tellement établie, que dans le douzième siécle, un légat du pape, sur ce que l'empereur Barberousse voulait se soustraire au joug tyrannique du Saint-Siége, répondit naïvement : *et si l'Empereur ne tient pas sa couronne du Pape, de qui la tient-il donc?* Le siécle d'après, Boniface VIII écrivait à Philippe-le-Bel : *Sachez que vous nous êtes soumis dans le temporel, comme dans le spirituel.* Dans le quatorzième siécle, Jean XXII déclare *que l'empereur Louis V est un hérétique, qu'il le dépouille de tous ses biens, meubles et immeubles, de tout droit à l'empire, etc.* L'on cherchait vainement alors la trace des vertus et des talens qui avaient distingué le siécle des Augustins, des Jérômes, et des Ambroises. Enfin les princes, lassés de l'ambition des papes ; les peuples, fatigués du scandale et de la cupidité des prélats, demandaient depuis longtemps la réformation du clergé. Tel était l'état des choses, lorsqu'un simple moine, à peine

sorti de la poussière des écoles, entreprit lui seul d'opérer un si grand changement.

Ce moine était Martin Luther : né à Islèbe en Saxe, en 1483, d'un simple forgeron ; son père, malgré la modicité de sa fortune, lui donna une bonne éducation dont il sut profiter. Témoin d'un événement funeste arrivé à l'un de ses compagnons, qui fut frappé de la foudre à ses côtés, Luther prend cet accident pour un avertissement du ciel, se détermine, malgré le vœu de sa famille, à embrasser l'état monastique, et entre chez les hermites de S. Augustin d'Erford. Là, se livrant, avec une ardeur peu commune, à l'étude des langues anciennes, ainsi qu'à celle de la théologie scolastique, études alors fort en usage, il se mit bientôt en état d'aller professer dans l'université de Wurtimberg, où il donna successivement des leçons de philosophie et de théologie avec un égal succès. Luther, sentant sa supériorité, devint peu à peu plus hardi et plus entreprenant. Courageux et désintéressé ; agité d'ailleurs par une vive passion pour la célébrité et par le goût de l'innovation, il sut mettre à profit l'occasion que lui offrait la conduite des missionnaires envoyés en Allemagne par Léon X, pour vendre des indulgences, et il tonna dans ses écrits contre la cour de Rome. S'apercevant que l'instant de l'attaquer avec succès était arrivé, Luther, après avoir vivement déclamé contre l'abus des

indulgences, attaqua les indulgences elles-mêmes. Ses sermons, et les thèses qu'il publia à cette époque, produisirent une telle sensation dans toute l'Allemagne, que non-seulement Frédéric, électeur de Saxe, se déclara secrètement pour lui, mais encore l'électeur Palatin, ainsi que plusieurs évêques. Les choses mêmes furent poussées si loin, qu'un missionnaire nommé Telzel faillit être assommé à Friberg par les ouvriers des mines. Cependant Luther, appelé à comparaître devant le Légat du Saint-Siége, se rendit courageusement à cette invitation, malgré l'exemple du sort cruel qu'avait éprouvé Jean Hus. Il se défendit avec fermeté : d'abord, loin de braver Rome, il avait écrit au Pape, avec soumission ; mais ensuite, abreuvé d'outrages, son caractère naturellement altier, violent et irascible, le porta à user de représailles. Toute l'Allemagne, l'attention fixée sur Luther, admirait l'intrépidité d'un simple moine qui seul osait censurer aussi vigoureusement les abus du Pontificat, et qui, traitant d'égal à égal avec le Pape, faisait brûler ses bulles en revanche de ce qu'il avait fait brûler ses écrits. Enhardi par ses succès, ne craignant plus d'attaquer l'infaillibilité du Pape, et ensuite entraîné par la passion, il porta bientôt atteinte à plusieurs articles du dogme.

L'empereur Charles-Quint ayant convoqué une diète à Worms en 1521, pour y entendre Luther,

ce réformateur s'y rendit avec un sauf-conduit; mais il refusa d'y rétracter ses propositions hardies. A son retour, l'électeur de Saxe, son protecteur, le retint enfermé dans un château, pour le soustraire aux entreprises de ses ennemis. Ce fut à peu près à cette époque que la Faculté de théologie de Paris l'anathématisa, et que Henri VIII, roi d'Angleterre, publia plusieurs écrits contre lui. Luther, lassé d'être renfermé dans l'enceinte d'une forteresse, reparut bientôt en Allemagne, où son éloquence et ses écrits augmentèrent encore le nombre de ses sectateurs. Ce qu'il publia sur l'abolition des évêchés, des abbayes et de tous les bénéfices, fut adopté avidement par les princes: grâce à ce nouvel évangile, la plupart s'approprièrent les richesses des églises et celles des monastères, ce qui leur donna moyen de réparer le déficit que leur ambition ou leur inconduite avaient causé dans leurs finances. Quelques-uns plus sages, entre autres l'électeur de Saxe, employèrent ces biens à doter des hospices, ou des maisons d'éducation, et firent ainsi tourner au profit de l'indigence, et aux progrès des lumières, les richesses, qui, en partie, avaient servi longtemps à propager l'oisiveté. Luther, par sa nouvelle doctrine, ayant détruit le célibat des prêtres, et s'étant marié lui-même, une foule d'ecclésiastiques et de religieuses s'empressèrent de l'imiter. Dès-lors la réformation ne trouva plus

d'obstacles, surtout en Allemagne, où toutes les provinces septentrionales l'adoptèrent. La hauteur et la maladresse des papes augmentant encore ses succès, l'on vit bientôt l'Angleterre, la Hollande, la Suède, le Danemarck, une partie de la France et de la Suisse secouer le joug de Rome.

L'Empereur ayant convoqué une nouvelle diète à Ausbourg en 1530, afin d'aviser aux moyens de faire cesser le schisme, et d'accorder enfin les deux communions; les décrets qui s'y rendirent ne furent point admis par les réformés, qui protestèrent contre. Ce fut alors que les princes de cette religion, déja puissante, firent a Smalcade un traité de ligue offensive et défensive, afin de conjurer l'orage qui les menaçait: mais Charles-Quint, embarrassé dans une guerre contre les Turcs, accorda provisoirement aux réformés la liberté de conscience, par un rescrit donné a Nuremberg, en 1532. Alors Luther se sentant solidement appuyé, publia successivement une multitude d'écrits contre le Saint-Siége, dans lesquels il ne garda pas toujours la mesure, ni la décence convenables. Comptant beaucoup de puissans princes parmi ses sectateurs, l'orgueil dont il fut enivré, ne contribua pas peu à donner à ses écrits ce ton dur et grossier qui y domine, et qui, d'ailleurs, faisait la base de son caractère. Luther mourut en 1546; il eut, en mourant, la satisfaction de voir sa secte solidement établie. Il a laissé un

nombre considérable d'ouvrages qui ont été recueillis à Wurtimberg, en 7 volumes in-folio. Après sa mort, ses sectateurs se divisèrent en plusieurs branches : la secte de Calvin est celle qui s'est le plus étendue.

La réformation de Luther a changé entièrement le système politique de l'Europe ; elle a servi à arrêter l'ambition de la maison d'Autriche. Par elle, l'autorité temporelle des papes a été détruite : stimulés par la rivalité des ministres protestans, les ministres du culte catholique ont eu des mœurs plus pures ; ils ont acquis plus de lumières, et par suite nous avons vu, les Bossuet et les Fénélon, honorer également, par leurs chef-d'œuvres, et l'église et la nation. Enfin le nord de l'Allemagne, l'Angleterre et la Hollande, se sont enrichis des talens et de l'industrie des réfugiés français, fuyant la persécution des stupides directeurs de la caducité de Louis XIV.

N. P.

VOUET.

A. Van-dyck pinx.t *Landon direx.t*



VOUET.

Les artistes que la magnificence de François I avait attirés en France formèrent quelques élèves dignes de partager leurs travaux ; parmi ces derniers, Dubreuil, Bunel, Fréminet et surtout Jean Cousin, mort en 1590, méritent d'être cités. Les progrès de la peinture furent ensuite arrêtés par les Dupérac, les Baullery et autres qui mirent en vogue une manière lâche et fade qui eût amené la perte de l'art. Il était réservé à Simon Vouët d'ouvrir la carrière glorieuse que la peinture a parcourue dans le siècle de Louis XIV. Il naquit en 1582, douze ans avant le Poussin. Son père était un peintre médiocre, mais il aimait sa profession ; de bonne heure, il en inspira le goût à son fils. Celui-ci, jeune encore, eut occasion de voyager à la suite de plusieurs personnes de qualité, en Angleterre et en Turquie. De retour de Constantinople, où il avait peint de mémoire le portrait du Grand Seigneur, il parcourut l'Italie ; et, après avoir visité Gènes, Venise et Florence, vint se fixer à Rome. Parmi les modèles qu'il avait sous les yeux, il n'eut pas la sagesse de choisir les meilleurs ; négligeant ceux qui se font admirer par la correction du dessin et la sévérité du goût, il s'attacha de préférence à ceux qui séduisent par la hardiesse et la facilité du pinceau.

Un mariage heureux et les bienfaits d'Urbain VIII semblaient empêcher le retour de Vouët en France : un ordre de Louis XIII l'y ramena en 1627. Nommé premier peintre du roi, et logé au Louvre, il était souvent avec ce prince à qui il donnait des leçons de dessin. Cette intimité le mit en crédit, et lui fournit mille occasions de signaler ses talens; les ministres et les grands, tour-à-tour, s'empressèrent d'avoir de ses ouvrages. Ceux que Vouët a produits sont presque innombrables : ce sont pour la plupart des galeries entières et de grands tableaux d'église. Mais quelle que soit la gloire qu'il en ait retirée, il doit plus particulièrement sa célébrité à l'école qu'il forma. Il suffit de nommer Le Brun, Le Sueur, Mignard, Dufresnoy, et le Valentin.

Epuisé de fatigues, Vouët mourut en 1641, âgé de 59 ans. Quoiqu'il soit un des restaurateurs de la peinture en France, cependant sa manière vague tient moins à l'origine de l'art qu'à son dépérissement. Il abusa de son génie facile, et négligea d'étudier la nature, ou plutôt il la soumit au système particulier qu'il s'était formé. Il couvrit la plupart de ses défauts par la vivacité de son coloris, qui cependant varia à différentes époques, par la franchise des lumières, une exécution libre, et par une certaine grâce qui n'est pas toujours dépourvue de naïveté.

L.

PHIL. D'ORLÉANS.

L. del.t *Landon direx.t*

PHILIPPE D'ORLÉANS.

Philippe duc d'Orléans, régent de France, peut être cité comme un exemple mémorable de ce que peut la bonne ou la mauvaise éducation sur le caractère des hommes. Il était né, en 1674, de Philippe duc d'Orléans, frère unique de Louis XIV, et d'Elizabeth de Bavière. Doué de toutes les qualités qui pouvaient en faire le meilleur des princes; bon, généreux, sensible, plein de grâces, d'esprit et de talens, il fut malheureusement confié aux soins du plus vil et du plus abominable de tous les hommes; c'était l'abbé, depuis cardinal, Dubois : celui-ci trouvant dans son élève une grande mollesse et une grande flexibilité de caractère, s'attacha à le corrompre pour n'en être pas trop méprisé, et servit bassement toutes ses passions, pour se rendre nécessaire.

Le jeune prince se distingua bientôt à Nerwinde par une valeur brillante, et il développa, soit en Italie, soit en Espagne, les connaissances et les talens qui font le grand capitaine. Il fut accusé, auprès de Louis XIV, d'avoir aspiré à la couronne de Philippe V; et le Monarque, à qui ses dissolutions le rendaient odieux, fut facilement entraîné à restreindre beaucoup dans son testament l'exercice de la régence qu'il ne pouvait lui enlever, et à partager l'autorité entre lui

et les princes légitimés qu'il appela à la succession de la couronne. Dans une cour où régnait alors l'hypocrisie, le duc d'Orléans faisait gloire de ses vices, et affectait d'opposer à la dévotion de Louis XIV l'audace de l'impiété la plus outrée et du libertinage le plus effréné. Le roi l'appelait *fanfaron de vices.* Cette conduite autorisait les soupçons qu'on se plut à faire planer sur lui, lorsque dans un mois on vit périr la Dauphine, son mari, et leur fils aîné. Mais Philippe n'était pas plus capable d'un forfait aussi atroce, que de ceux qu'on voulut lui imputer encore au sujet du duc de Berry son beau-frère, de sa femme, et du jeune roi. On prit toujours en lui le vice pour la preuve du crime, et ce fut là son châtiment. Au reste, rien de plus horrible et de plus dégoûtant que les détails de ce qui se passait dans ces soupers du Palais-Royal où tous les soirs il rassemblait ses compagnons de débauche qu'il appelait ses aimables *roués.* C'est à ce sujet, qu'un jour madame de Sabran lui disait: « que Dieu, après avoir créé l'homme, avait pris « un reste de boue dont il avait formé les princes « et les laquais. »

Insensible aux jugemens des hommes qu'il méprisait, il ne songea jamais à tirer vengeance de ce qu'on pouvait dire ou écrire contre lui. Etant régent, on lui rapportait qu'un curé de Paris avait fait, dans un prône, un tableau dont l'ap-

plication était frappante contre lui; il répondit: « de « quoi se mêle-t-il, je ne suis pas de sa paroisse. » L'indolence plutôt que la faiblesse formait le fond de son caractère; et lorsque l'importance des affaires éveillait son attention, il savait montrer de la résolution et de la fermeté. Louis XIV venait d'expirer, et déja le duc d'Orléans était au parlement où, accompagné et soutenu des princes et des pairs, il faisait casser toutes les dispositions d'un testament qui lui enlevait ses droits; se faisait nommer, au préjudice du duc du Maine, Régent de France sans restriction; exposait et faisait admettre en même temps le plan du gouvernement qu'il voulait établir, et établissait les conseils qui devaient se partager l'administration. On applaudit en général au choix des membres qui les composèrent; mais la plupart étaient dévoués au Régent. Il signala le premier exercice de son autorité par des actes de justice, de bonté, et par des réformes utiles.

Le délabrement des finances attira toute son attention. Les mesures que l'on prit, ayant été insuffisantes, il ne voulut point qu'on parlât de banqueroute: trop séduit par l'attrait de la nouveauté, il s'attacha au fameux système de Law. On sait de quels revers funestes fut suivi l'enchantement général que les premiers résultats avaient produit. Heureux les Français, si leurs fortunes seules y avaient péri! mais les mœurs

furent corrompues, le caractère national fut altéré, et cette plaie n'a pu être fermée que par les préliminaires terribles d'une régénération entière.

L'Eglise était divisée en deux partis irréconciliables: le Régent se moqua de ces controverses théologiques; et aidé de l'esprit souple et délié de Dubois, il fit cesser une calamité qui avait empoisonné les derniers jours de Louis XIV. La fameuse bulle fut enregistrée, le cardinal de Noailles rétracta son appel, et la paix fut presque entièrement rétablie.

Jamais la fermentation des cours n'avait été plus grande que pendant la régence; cependant, quoiqu'une fausse politique eût entraîné le duc d'Orléans dans une alliance avec l'ennemi naturel de la France, contre Philippe V, prince de son sang, il parvint à assurer la tranquillité de l'état au dehors. Il ne desirait pas avec moins d'ardeur celle du dedans. Mais, avec tout l'esprit possible, avec les talens les plus distingués, il fut toujours incapable de bien gouverner. Trop attaché à ses plaisirs, il ne mit point dans les affaires cette suite qui seule en assure le succès. Pouvant être l'idole des Français, il excita le mécontentement général, par son mépris pour toute bienséance, par sa facilité coupable à laisser le trésor public au pillage, et surtout par la faiblesse avec laquelle il se laissa dominer par le cardinal Dubois

qu'il méprisait, mais dont la bassesse, l'activité et la souplesse lui étaient devenues de plus en plus nécessaires. Non content de l'avoir fait passer par toutes les dignités du ministère et de l'église, il mit le comble à sa honte en le faisant déclarer premier ministre. Heureusement la France fut bientôt délivrée de cet opprobre. Dubois mourut. Le roi venait d'entrer dans sa majorité. Le Régent reprit la place de premier ministre, mais il ne lui fut pas aussi facile de reprendre l'habitude du travail. La continuité des excès dans sa vie privée, l'avait blasé même sur les délassemens qu'il trouvait dans ses honteuses jouissances; il avait tout usé jusqu'à la débauche; les ressorts de son ame s'étaient affaissés. Il ne comportait plus une application forte et continue; il abandonna les affaires au secrétaire d'état, ne cessa de se livrer à ses vieilles habitudes, méprisa les avis des médecins, et fut enlevé subitement par une attaque d'apoplexie, le 25 décembre 1723, dans la cinquantième année de son âge.

Ainsi périt cet homme qui, *né pour tous les emplois, avait tous les talens*, dit Voltaire :

Ceux d'un chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un maître,

HENRIADE.

et qui pourtant ne tint les rênes de l'état, que pour le malheur de la France. Il n'emporta les

regrets de personne, parce que ses vices insultant à l'honnêteté publique, soulevèrent contre lui tous les gens de bien, et excitèrent le mépris même de ceux qui ne le sont pas; parce que jamais il ne parut animé d'un véritable amour du bien public, parce qu'enfin il n'appartient qu'à la vertu de laisser dans le cœur des hommes ces souvenirs que rien ne peut effacer.

L. G. T.

HIST. D'ESPAGNE.

GONSALVE.

*N. pinx.*t — *Landon direx.*t

GONSALVE DE CORDOUE.

Gonsalve de Cordoue naquit, l'an 1443, à Venouse dont il possédait la principauté. Il fit ses premières armes en Portugal, et dans le royaume de Grenade, à la conquête duquel il contribua puissamment. Ferdinand V, roi d'Arragon, lui confia une armée et l'envoya dans le royaume de Naples où il se rendit maître de Tarente; ses soldats manquant de tout se mutinèrent, et l'un d'eux eut l'audace de lui présenter la pointe de sa hallebarde. « Camarade, lui dit Gonsalve, en dé« tournant tranquillement le bras du rebelle, « prends garde de me blesser en badinant avec « cette arme. » Sa fermeté intimida les séditieux: il en fit pendre un la nuit suivante, et le laissa exposé aux yeux de l'armée que cet exemple de sévérité fit rentrer dans le devoir. Il la conduisit aussitôt au siége de Cérignoles; cette manœuvre savante engagea les Français à lui livrer bataille, et la victoire complète qu'il remporta dans cette occasion lui livra Naples dont il força le château l'épée à la main. Cependant, les Français reviennent contre lui avec des forces supérieures aux siennes; ses officiers le pressent de se retirer, mais Gonsalve aime mieux être tué à l'heure même, en gagnant un pied de terre sur l'ennemi, que de prolonger sa vie de cent ans,

en reculant d'un seul pas, ce sont ses expressions; et, malgré les représentations que l'on s'empresse de lui faire, il dispose son armée, prend l'avantage du terrein et triomphe encore des Français. C'est ainsi qu'il conserva le royaume de Naples à Ferdinand, qui l'en nomma connétable. Malgré ses grands services, ses ennemis l'accusèrent de vouloir usurper le royaume dont la défense lui était confiée; et, rappelé en Espagne, il obtint la permission de se retirer à Grenade, où il mourut en 1515, âgé de 72 ans, avec la réputation et le surnom de *grand capitaine*.

Gonsalve n'avait pas moins de grandeur d'ame que de bravoure; pour en donner une idée, il ne faut que rappeler l'usage qu'il fit des magnifiques présens que lui adressa la république de Venise. Elle y avait joint un parchemin sur lequel était écrit, en lettres d'or, le décret qui nommait Gonsalve, noble vénitien; il admira les présens, les envoya au roi, et ne garda que le parchemin.

D'après ce trait et beaucoup d'autres qui font autant d'honneur à son humanité qu'à sa franchise, il est permis de douter qu'il ait trahi Alphonse, fils de Frédéric, auquel il avait enlevé Naples; et qu'il se soit montré cruel envers La Palisse tombé mourant entre ses mains.

P.

BUCKINGHAM.

Vander Werf pinx[t] *Landon direx*[t].

BUCKINGHAM.

L'extravagante faveur dont Jacques et Charles I accablèrent Georges Villiers, fut une des principales causes de la chute des Stuarts. La leçon est solennelle et rend ce favori fameux.

L'influence des favoris était alors le vice à la mode dans les principales cours de l'Europe. Louis XIII faisait de *Cadnet* un connétable de France: en Espagne, Philippe III créait duc de Lermes *Sandoval;* tandis que *Robert Carr* et *Georges Villiers*, de simples gentilshommes qu'ils étaient, devenaient tout-à-coup l'un duc de Sommerset et l'autre duc de Buckingham.

Les courtisans de Jacques I s'apercevant que Robert Carr perdait de sa faveur auprès du Prince, aidèrent à l'élévation de Georges Villiers qui, âgé de 21 ans, et doué d'une figure avantageuse, obtint d'abord l'affection de Jacques, et devint en peu de temps l'homme le plus puissant des trois royaumes.

Depuis le commencement de sa fortune jusqu'à sa mort, Buckingham gouverna avec empire la cour et la nation. Arbitre de l'administration, il ne fut jamais qu'un parvenu présomptueux. Sa conduite prouve ce que dit Hume, « qu'il ne « posséda aucune des qualités de l'homme d'état. » En personnage de roman, il partit *incognito* pour

Madrid, avec le prince de Galles (Charles I), afin de connaître l'Infante destinée à ce prince; et là il courtisa l'épouse du premier ministre Olivarès, et irrita cet homme puissant par ses mauvais procédés. De retour à Londres, il fit rompre le mariage du prince de Galles, et déclarer la guerre à l'Espagne; puis il maria Charles I à Henriette de France, union plus funeste qu'une guerre, puisqu'elle contribua plus que toutes les autres circonstances à soulever la nation contre la famille royale, et qu'elle décida la perte de Charles. Dans le voyage que Buckingham fit à Paris, pour ce mariage, il entama encore une intrigue d'amour avec la reine de France, Anne d'Autriche, et s'attira la haine du cardinal de Richelieu qui se vengea sur l'Angleterre, en fomentant les troubles sous lesquels succomba la dynastie des Stuarts. Enfin Buckingham, devenu l'objet de la haine universelle, fut attaqué par la chambre des communes, comme l'auteur de tous les abus, de tous les maux dont gémissait la nation. Charles I soutint son favori, et l'on vit commencer, entre le monarque et le parlement, cette lutte acharnée qui finit par détrôner les Stuarts, après avoir fait tomber la tête de Charles I. Buckingham aurait certainement subi le même sort, si un particulier n'eût prévenu sa destinée, en l'assassinant d'un coup de couteau, en 1628. Il était né en 1592.

J.



TRIVULCE.

Robert del^t *Landon direx^t*



TRIVULCE.

Jean Jacques Trivulce, marquis de Vigevano, naquit à Florence en 1436; et, dans sa jeunesse, il s'attacha tellement aux Guelfes, que sa patrie l'en punit et le chassa. Sans appui, sans ressource, il marcha d'abord sous les drapeaux de Ferdinand V, roi d'Arragon; passa, en 1495, au service de Charles VIII, roi de France, et lui livra Capoue. Ce monarque le décora du cordon de S. Michel, et le nomma lieutenant-général de l'armée française en Lombardie, pour prix de ses belles actions à la journée de Fornoue.

Maître d'Alexandrie de la Paille, Trivulce mit en déroute les troupes de Louis Sforce, et fut fait par Louis XII maréchal de France, et gouverneur de Milan; il servit vaillamment ce prince à la journée d'Aignadel, en 1509. Mais, quatre ans après, furieux de ce qu'on ne l'avait pas consulté sur les dispositions du siége de Novarre, confié à Louis de la Trimouille, il posta si mal sa cavalerie, malgré les ordres qui lui avaient été donnés, que les assiégés reçurent les secours qu'ils attendaient, et que les Français, battus par les Suisses, furent obligés d'abandonner toutes leurs conquêtes en Italie.

Voulant réparer cette faute et rétablir sa réputation, Trivulce, sous le règne de François I, fit

franchir les Alpes à toute l'artillerie française, et se signala par des prodiges de valeur à la célèbre bataille de Marignan, qu'il appelait un combat de géans, lui qui avait vu tant d'autres batailles !

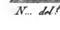
Vain et jaloux, Trivulce était fastueux par amour propre, mais avare par caractère, et lorsqu'on lui demandait ce qu'il fallait pour faire la guerre : « trois choses, répondit-il : premièrement « de l'argent, secondement de l'argent, et troi« sièmement de l'argent. »

De peur que ses richesses ne lui échapassent, il entretint des liaisons secrètes avec les Grisons et les Bernois chez lesquels il s'assura de très-gros revenus ; et, dans l'espoir, non-seulement d'augmenter le nombre de ses partisans, mais de parvenir à se faire craindre, il fit passer un de ses fils naturels au service de l'Empereur, et, par ses intrigues, obtint pour son parent Théodore Trivulce, le commandement des troupes vénitiennes.

Informé que sa conduite était soupçonnée, il se rend à la cour pour se justifier, François I ne daigne pas lui répondre. Trivulce avait alors 82 ans ; le mépris du monarque le frappe d'un coup terrible : *Je suis mort*, dit-il. Effectivement il expira quelques jours après, en recommandant qu'on mît sur son tombeau, « Ici repose celui qui « jamais ne se reposa. »

P.

HOMERE..



N... del.t *Landon direx.t*

HOMERE.

Il y a bien peu de choses neuves à dire sur le génie d'un homme qui a fourni la matière de tant de dissertations, et tant de volumes. Tout ce qui paraît certain, c'est que le plus ancien des poètes en est encore le plus grand et le plus admirable. Le poème épique est la plus difficile de toutes les productions de l'esprit humain, et l'Iliade est le plus beau des poèmes épiques.

On ne sait ni l'époque ni le lieu de la naissance d'Homère, on présume seulement qu'il vécut peu de temps après le siége de Troie, et qu'il put en apprendre les principaux événemens des guerriers qui s'y étaient trouvés; ce qui dut lui donner un avantage que n'ont point ceux qui peignent des faits et des héros dont le souvenir ne s'est maintenu que par une faible tradition. La conception de l'Iliade prouve un esprit étendu, vaste, fécond; la peinture des caractères, leur variété décèlent un observateur plein de génie, et les fictions qui embellissent ce poème sont l'heureux effort d'une imagination aussi riche que brillante. Des critiques sans jugement lui reprochent la grossièreté des mœurs qu'il peint, l'emportement, la rudesse sauvage de ses héros. Voudraient-ils qu'il eût donné aux compagnons d'A-

gamemnon et d'Ulysse le langage des courtisans de Louis XIV?

Homère est-il réellement le premier des poëtes dans l'ordre des temps comme dans l'ordre du génie? A-t-il tout tiré de son propre fonds, ou a-t-il fait quelques heureux emprunts à ceux qui l'ont précédé? Fut-il le créateur de sa Mythologie, ou ne fit-il que l'agrandir, que l'embellir? Ce sont des questions auxquelles les savantes recherches d'hommes qui n'étaient qu'érudits, et les ingénieuses conjectures de critiques philosophes n'ont point satisfait. Tout ce que l'on peut croire, c'est que si Homère avait dû beaucoup à ses prédécesseurs, les ennemis de sa gloire n'eussent pas manqué d'indiquer les sources où il aurait puisé.

L'Odyssée n'a ni le feu ni la majesté de l'Iliade, elle annonce le déclin du poëte; mais c'est encore la vieillesse vigoureuse d'Homère; c'est, comme le dit Longin, le soleil couchant qui n'a point la force de son midi, mais qui a toujours la même grandeur. On ne trouve point, dans ce dernier ouvrage, cette forme dramatique qui donne à l'Iliade tant de mouvement, tant d'intérêt; le Poëte, dans l'Odyssée, s'abandonne au plaisir de raconter. Mais son génie se retrouve encore dans plusieurs épisodes attachans, dans la description des mœurs, dans des discours d'une éloquence douce et insinuante.

Aucun poète n'acquit une réputation aussi étendue et aussi solide. Eschyle disait que ses tragédies n'étaient que des reliefs du magnifique banquet d'Homère; Platon, en décriant les poètes, s'efforçait de l'imiter dans sa prose harmonieuse; Aristote trouva les règles de sa Poétique d'après l'Iliade; et Virgile lui dut ses plus sublimes beautés.

Nous ne savons point comment les poèmes d'Homère ont été conservés. On prétend que des Rhapsodes les chantaient par parties détachées dans les villes et dans les bourgs, comme les Calédoniens chantaient les poèmes d'Ossian; que Pisistrate, tyran d'Athènes, fut le premier qui leur donna l'ordre dans lequel ils nous sont parvenus. On pense cependant que Lycurgue les avait déja recueillis. Il est honorable pour le Poète d'avoir trouvé grâce auprès d'un législateur aussi sévère. Homère eut pour admirateurs enthousiastes tous les hommes de goût, pour détracteurs quelques esprits faux ou amis de la contradiction et du paradoxe. On sait quel fut le sort de Zoïle. Son existence fut misérable et méprisée, et sa mort vengea d'une manière cruelle sans doute la gloire d'Homère qu'il avait osé outrager, soit qu'il ait été, comme le dit Vitruve, crucifié en Egypte ou brûlé vif à Smirne. Les ouvrages de ce grand poète eurent de violens détracteurs dans le dix-septième siécle; mais il

suffit de dire qu'à l'exception de Lamotte et de Fontenelle, ces contempteurs sacriléges du dieu de la poésie étaient des écrivains sans nom, qui n'avaient aucun titre pour être jaloux d'une réputation éclatante ; et Homère avait pour défenseurs Despréaux, Racine et Fénélon. Le meilleur morceau qu'on ait écrit sur l'auteur de l'Epopée est sans contredit le discours préliminaire de la traduction anglaise de l'Iliade, par Pope ; l'érudition, le goût, la philosophie s'y trouvent heureusement combinés. Blatwel, critique savant et profond, mais peu élégant, a écrit un volume sur Homère ; l'on croit en devoir traduire le passage suivant qui semble peindre son génie avec autant de vérité que de justesse :

« Ce n'est point, dit-il, exagérer le mérite « d'Homère que de dire qu'aucun philosophe ne « connut mieux les hommes et les choses, ne « scruta plus profondément les passions humaines. « Il représente les grands objets avec une telle « sublimité, les petits avec une telle grâce, qu'on « admire les uns et qu'on se plaît avec les au- « tres. »

Homère possède toutes les ressources du style figuré, toute l'aisance du style simple. Strabon lui reconnaît l'exactitude d'un habile géographe. On peut comparer son poème à ce bouclier de fabrique divine qu'il a si bien décrit dans l'Iliade. Il vous offre le tableau fidèle de tous les exploits

de la guerre, de tous les travaux de la paix; c'est un univers qu'il place sous vos yeux. Il a toutes les beautés des divers dialectes qu'il employe; ses endroits les plus négligés ne le cèdent point aux plus beaux morceaux des autres poètes, et il les surpasse tous par la force, l'étendue du génie, la richesse de l'imagination, la faculté inventive. Ses ouvrages lui assurent une telle suprématie que les anciens l'admiraient et le vénéraient comme le grand prêtre de la nature qu'elle avait admis dans son sanctuaire le plus secret, et fait participer à ses plus augustes mystères.

On ne sait rien de certain sur sa vie; on prétend qu'il vécut pauvre et aveugle; que, méconnu et dédaigné de son vivant, il fut réduit à mendier son pain dans les sept villes qui, après sa mort, se disputèrent l'honneur d'avoir été son berceau, et élevèrent des temples à sa mémoire. Cette rivalité a beaucoup nui sans doute aux recherches des érudits qui ont entrepris, à diverses époques, de constater sa patrie. Le plus singulier monument que l'on ait en ce genre, est une Vie d'Homère attribuée à Hérodote, qui ne paraît être que le résultat des fables répandues dans le temps où vivait cet historien. Les articles où il est question de ce grand homme, dans les Dictionnaires biographiques, ne sont que de courtes analyses du Roman d'Hérodote.

On doit ajouter qu'on attribue à Homère

un poème burlesque intitulé la *Batrachonyomachie*.

Homère eut un nombre prodigieux de commentateurs, et Aristarque publia neuf livres d'observations sur l'Iliade et l'Odyssée. On croit que ce critique célèbre qui corrigea ces deux poèmes, est le premier qui les ait divisés par chants.

Des traductions françaises, la plus estimée est celle de M. Bitaubé, et la plus ridicule est celle de Lamotte.

L....e


TINTORET.
Tintoret pinx.t
Landon direx.t

TINTORET.

Jacques Robusti dit le Tintoret, très-jeune encore, inspira de la jalousie au Titien, son maître, qui l'éloigna de son école : l'élève n'en conserva pas moins la plus grande estime pour celui-ci, et traça ces mots sur les murs du réduit où il s'était retiré pour étudier : *le dessin de Michel-Ange, le coloris du Titien.* Son application extraordinaire l'éleva bientôt au premier rang des peintres vénitiens; et le Titien lui-même fut contraint de lui rendre justice. *Le furieux Tintoret!* c'est ainsi que le nommaient ses contemporains surpris du feu de ses compositions, de la hardiesse de son pinceau et de la prestesse singulière qui lui faisait achever un tableau en aussi peu de temps que les autres peintres en mettaient à faire une esquisse. L'amour de son art lui donnait un tel désintéressement que, pour avoir occasion de peindre, il aidait gratuitement le Schiavone, et entreprenait des ouvrages pour le prix des couleurs et de la toile. Lorsque le Sénat de Venise l'employa de préférence au Titien et à Salviati, on vit tout ce que pouvait un talent si fier, soutenu par une imagination fougueuse et inépuisable; mais ses productions sont trop nombreuses pour être toutes parfaites; aussi disait-on que le Tintoret avait trois pinceaux, un d'or, un d'argent et un de fer. S'il faut conve-

nir avec ses détracteurs qu'il a outré les défauts de l'école vénitienne, il faut avouer aussi que sa touche mâle et savante, ses compositions animées, ses expressions énergiques, son dessin vigoureux, la force de son coloris et enfin la lumière largement répandue dans ses tableaux, doivent faire excuser la bizarrerie, le mauvais goût, et les inconvenances qui déparent quelquefois ses plus belles productions.

Le Tintoret a fait beaucoup d'excellens portraits. Un jour qu'il allait commencer celui de l'Arétin qui avait mal parlé de lui, il prit un pistolet qu'il dirigea pendant plusieurs minutes sur son modèle; puis déposant son arme, il se contenta de lui dire: « je prenais votre mesure. » Cette leçon rendit l'Arétin plus circonspect. Le trait suivant fait plus d'honneur au Tintoret: Henri III, roi de France, passant à Venise, voulut lui conférer l'ordre de S. Michel; ce grand peintre s'étant aperçu que Henri prodiguait cette distinction, la refusa comme indigne de lui.

Jacques Robusti était né à Venise d'un teinturier, ce qui lui fit donner le surnom qu'il a illustré; il mourut sans fortune en 1694, âgé de 82 ans, à la suite d'un travail excessif. Sa fille et son fils exercèrent la peinture: la première se fit même une grande réputation; mais la mort l'enleva à la fleur de son âge, et son père ne put jamais se consoler de sa perte.

L.

CHARLES VII.

Grignon del.t *Landon direx.t*

CHARLES VII.

Ce Roi, qui fut surnommé *le Victorieux*, n'eut cependant point les qualités guerrières. Ami des plaisirs, il n'aurait pas sans doute été célèbre, s'il eût régné à une époque plus paisible; mais il fut obligé de disputer son trône à des ennemis puissans; et les événemens de sa vie forment une partie très-intéressante de notre histoire. Comme Henri IV, Charles vit ses droits méconnus, ses jours même en danger; et, s'il n'est point d'ailleurs comparable à l'immortel Béarnais, il eut du moins comme lui le bonheur de commander à des capitaines braves et dévoués, et le talent de savoir les employer à propos.

Charles VII, fils du malheureux Charles VI, naquit à Paris, le 22 février 1403. Isabelle de Bavière, mère aussi dénaturée que coupable épouse, ne rougit pas de faire proclamer roi de France, à l'exclusion de son fils, et contre toutes les lois, Henri VI, roi d'Angleterre, encore enfant. Charles, qui s'était fait nommer régent par ses partisans, en 1418, fut sacré à Poitiers, en 1422; mais il lui fallut soutenir ses droits par la force, et combattre les Anglais, maîtres de la plus grande partie du royaume. Les commencemens de la guerre lui furent très-défavorables, il fut battu à Crevant près d'Auxerre, en 1423; et à Verneuil,

l'année suivante. Les grands vassaux de la couronne n'étaient alors pour Charles que des ennemis plus ou moins déguisés, qui favorisaient l'étranger, pour se rendre indépendans à la faveur des troubles. Le roi lui-même, livré à son amour pour Agnès Sorel, paraissait comme insensible à sa situation; Dunois, La Hire, La Trimouille, et quelques autres preux chevaliers semblaient faire d'inutiles efforts pour arrêter la chute de la monarchie.

Enfin, le sort devint plus favorable à Charles: le duc de Bourgogne, mécontent des Anglais, les abandonna. Dans ce même temps, les chefs de l'armée française, sentant le besoin de relever le courage du soldat, par quelque moyen extraordinaire, firent paraître à la cour de Charles une jeune fille nommée *Jeanne d'Arc*. Elle se dit, et se crut peut-être inspirée du ciel, et destinée à faire sacrer le roi à Reims. Dunois, enfermé dans Orléans, défendait cette place, dernière ressource de Charles, et, malgré des prodiges de valeur, il se voyait sur le point de se rendre, lorsque Jeanne se jette dans la ville, y fait entrer des provisions, et la délivre après un siége de sept mois. Auxerre, Troyes, Soissons et Reims sont soumis avec rapidité; et le 7 juillet 1429, le roi est sacré dans cette dernière ville, comme la *Pucelle d'Orléans* le lui avait prédit. Ce fut le terme des succès de l'héroïne.

Cette même année, Henri quitta Londres, et vint se faire couronner à Paris. Cependant la guerre se continuait sur plusieurs points de la France avec des succès partagés. La reddition de Paris, qui eut lieu en 1437, commença à faire pencher la balance en faveur de Charles. Parfaitement servi par les braves dont on a parlé, par le connétable de Richemond, par le duc de Bourgogne lui-même, devenu l'un des plus redoutables ennemis des Anglais, le roi reconquit la plus grande partie de ses états. La bataille de Fourmigny, qu'il gagna en 1450, assura encore à ses armes une supériorité qu'elles ne devaient plus perdre.

Au milieu de ses triomphes, il eut un cruel sujet de chagrin, par la révolte du Dauphin son fils, depuis si connu sous le nom de Louis XI. Charles se rendit maître de la personne du rebelle, et par un acte de générosité qui ne toucha point l'ame dure de Louis, il lui pardonna et lui rendit toute sa confiance.

Ces malheurs domestiques n'empêchaient point les généraux de Charles d'affermir et d'étendre sa domination. Ils soumirent la Guyenne et la Normandie, provinces opulentes et belliqueuses, dont les forces avaient souvent été fatales à la France, tant que les Anglais en avaient disposé. Le plus fameux des généraux ennemis Talbot qui défendait la Guyenne, fut vaincu et tué à la bataille de Castillon. Enfin de tout ce que les rois d'Angleterre

avaient possédé en France, il ne leur resta plus que la ville de Calais.

A cette époque où Charles paraissait devoir goûter les douceurs de la paix, son fils qui déguisait sous des plaintes peu fondées l'impatience de régner, se révolta de nouveau contre lui, et se retira près du duc de Bourgogne. Charles ne put résister à ce nouveau trait d'ingratitude. Il se défiait de tous ceux qui l'approchaient : il craignait qu'ils ne fussent gagnés par son fils pour terminer ses jours par le poison. Ces inquiétudes perpétuelles détruisirent sa santé, et, après avoir langui quelque temps, il mourut à Mehun-sur-Yèvre, en Berry, le 22 juillet 1461. Plusieurs écrivains ont même rapporté qu'il se laissa mourir de faim, soit que ses malheurs lui eussent rendu la vie insupportable, soit que la crainte d'être empoisonné eût aliéné sa raison.

Charles, d'un caractère doux et bienfaisant, fut d'autant plus regretté de son peuple que le règne de son successeur ne s'annonçait pas sous des auspices bien favorables.

C'est à Charles que se rapporte l'établissement de la *taille perpétuelle*. Considérant cet impôt comme le seul remède d'un mal souvent intolérable, il l'établit pour assurer la paye des troupes qui, pendant les désastres du royaume, ne s'étaient que trop accoutumées à vivre de rapines.

D. D.

NANTEUIL.

Nanteuil del.t *Landon direx.t*

NANTEUIL.

Robert Nanteuil, peintre et graveur, naquit à Reims en 1630. Son père, quoique peu favorisé de la fortune, lui donna une excellente éducation. Né avec la passion des beaux-arts, Nanteuil leur sacrifiait tous les instans qu'il pouvait dérober à l'étude. Il y fit des progrès si rapides qu'il grava lui-même le sujet qui orno sa thèse de philosophie. Ses humanités achevées, il se livra tout entier à l'étude des arts. Ses succès dans sa province l'engagèrent à déployer ses talens sur un plus grand théâtre : arrivé à Paris, il y acquit bientôt la réputation la plus brillante et la plus méritée, tant par ses peintures aux pastels que par ses gravures. Après avoir peint et gravé les portraits des premières personnes de l'état, Nanteuil fut désigné pour faire celui de Louis XIV, qu'il exécuta de grandeur naturelle. Ce prince qui aimait véritablement les arts, autant par goût, que pour l'intérêt de sa gloire, voulant récompenser les talens de cet artiste, lui donna une gratification, une pension et créa en sa faveur une place de dessinateur et de graveur de son cabinet. Nanteuil qui avait autant d'élévation d'ame que de talent, profita de son crédit, pour affranchir son art et ses confrères, des entraves que le fisc est toujours pret à imposer au génie. Il obtint, en 1660, ce célèbre édit, daté de S.-Jean de-

Luz, qui assure à la gravure une liberté et des prérogatives qui la distingue des arts mécaniques. Entre toutes les productions de Nanteuil, on remarque surtout le portrait de La Mothe-le-Vayer, ceux de Pomponne, de Louis XIV, du cardinal Mazarin, de Colbert, de Loret et de Turenne. Cet artiste, doué d'un caractère doux et agréable, d'un esprit fin et délicat, faisait d'assez jolis vers, et était recherché dans toutes les sociétés par ses qualités aimables. Il mourut à Paris en 1678; le goût du plaisir lui ayant fait dépenser une partie de ce qu'il avait acquis par ses talens, il laissa peu de fortune.

Nanteuil est sans contredit le premier graveur de portraits: ses têtes grandes comme nature font illusion, elles respirent; il a eu l'art de rendre avec du noir et du blanc les tons de la chair, le velouté de la peau. Son travail fort simple, est facile et pittoresque; l'arrangement de ses points, leur heureux mélange avec les tailles, expriment la couleur et produisent un effet suave et moelleux. L'œuvre de ce maître est de près de 250 portraits dont beaucoup sont d'une grande dimension. L'on ne conçoit pas qu'étant mort à 48 ans, il ait pu produire un aussi grand nombre de chef-d'œuvres.

N. P.



PIZARRE.

M. pinx.t *Landon direx.t*

PIZARRE.

François Pizarre était fils naturel d'un gentilhomme d'Estramadure ; il ne reçut aucune éducation, et ses premières années furent employées à garder les troupeaux ; mais bientôt son caractère entreprenant et hardi, lui fit embrasser la carrière des armes, et la découverte récente du Nouveau Monde ouvrit un champ vaste à son ambition. Plusieurs courses dans la mer du Sud, lui ayant fait amasser quelques richesses, il se réunit à Diégo Almagro d'abord soldat comme lui, pour entreprendre la conquête du Pérou, et, à la tête de 112 hommes, ils commencèrent leur première expédition en 1524 ; mais elle fut sans succès, ils ne purent aborder qu'avec les plus grandes difficultés ; et, repoussés partout, ils furent contraints de revenir à Panama en 1527. Ce premier essai ne découragea point Pizarre ; il vint en Europe, et obtint du gouvernement espagnol une levée d'hommes suffisante pour recommencer son entreprise. Il ne rassembla cependant que 140 fantassins et 36 cavaliers, et, avec cette petite troupe, il s'embarqua en 1531. Profitant des troubles qui divisaient les Péruviens, il s'avança presque sans obstacle jusqu'à Caxamalca. Huascar et Atabaliba, son frère, s'étaient disputés le trône du Pérou. Le dernier venait enfin d'être vainqueur, et avait chargé de chaînes son rival.

Sans défiance des étrangers débarqués dans son royaume, mais desirant cependant les éloigner, Atabaliba leur envoye des présens, et demande à voir leur chef. Pizarre dispose en secret sa troupe à un combat, et attend le roi avec l'apparence de l'amitié et de la bonne foi. Le Prince s'approche; Pizarre et ses gens tombent sur lui de tous côtés; les malheureux Indiens, écrasés par les chevaux, foudroyés par les canons, cherchent à fuir en vain. Le Roi est prisonnier, et les Espagnols massacrent sans pitié tout ce qui se présente à eux. Atabaliba, qui avait reconnu l'avidité de ses ennemis, leur offrit pour sa rançon autant d'or qu'en pourrait contenir une des salles de son palais. Pizarre accepta cette proposition; mais quand une partie de ce métal fut rassemblée, les Espagnols se le partagèrent entre eux; et, sur le plus léger prétexte, Pizarre se décida, d'après l'avis d'Almagro, à condamner à mort Atabaliba. On osa lui faire son procès juridiquement, et il fut étranglé et jeté dans les flammes. La division ayant éclaté bientôt après entre Pizarre et Almagro, ce dernier fut défait le 6 avril 1538 dans les plaines de Salines, près de Cusco, et Pizarre le fit décapiter. Trois ans après, le 26 juin 1541, il fut assassiné par le fils d'Almagro. Les Espagnols restèrent depuis cette époque maîtres du pays dont Pizarre avait fait la conquête; ils lui doivent ainsi la source principale de leurs richesses.

M.



ÉDOUARD III.

EDOUARD III.

Le règne de ce prince est un de ceux que les Anglais rappellent avec le plus d'orgueil. Edouard fut longtemps victorieux, et il compta au nombre de ses captifs le roi d'Ecosse, et celui de France lui-même, dont il était le vassal.

Ce fut sous de sinistres auspices qu'il reçut la couronne. Il était né à Windsor, l'an 1312. En 1327, n'ayant encore que 15 ans, il fut proclamé roi à la place d'Edouard II, son père. Isabelle, épouse de ce dernier, le fit déposer solennellement, et renfermer dans une prison, où elle envoya deux assassins qui terminèrent ses jours par un supplice de la cruauté la plus recherchée (ils lui brulèrent les entrailles avec un fer chaud, qu'ils introduisirent dans son corps). Edouard III portait le titre de roi; mais Mortimer, amant et complice de la reine, gouvernait effectivement l'Angleterre. Le jeune monarque ne fut pas d'abord instruit de la manière déplorable dont son père avait péri. Il commença son règne, en attaquant les Ecossais qu'il battit en plusieurs rencontres; épousa ensuite une princesse de Hainaut; puis vint en France, l'an 1329, rendre hommage à Philippe de Valois pour la Guyenne et le Ponthieu. Ce fut au retour de ce voyage que des rapports publics et l'indignation générale ne lui permirent plus de

douter du crime commis par Isabelle et par Mortimer: celui-ci fut par ordre d'Edouard arraché du lit même de la reine, écartelé, et suspendu au gibet de Tiburn. Isabelle fut confinée, avec une pension modique, mais suffisante à ses besoins, dans le château de Rising, où elle éprouva une captivité de 28 années.

Edouard attaqua de nouveau les Ecossais qui, malgré leur résistance, virent leur pays ravagé, et David, leur roi, prisonnier du monarque anglais. Edouard entreprit ensuite une guerre autrement importante: il prétendait faire valoir quelques droits à la couronne de France, et, quoiqu'il ne fût que faiblement secondé par son parlement, les Flamands ses alliés, et surtout ceux des Français qui combattaient sous ses ordres, le mirent en état d'être pour Philippe un concurrent redoutable. Vainqueur, en 1339, au combat naval de l'Ecluse, il conclut avec le roi de France une trève qui dura peu. L'an 1346, il triompha dans la plaine de Créci, ou plutôt, il retira le fruit de la victoire que remporta son fils, le fameux Prince Noir, qui n'avait alors que 15 ans. Tous les historiens s'accordent à dire que l'usage du canon dont l'invention était encore récente décida l'avantage en faveur des Anglais. La France perdit dans cette journée fatale plus de 30,000 hommes, l'élite de son armée. Edouard entreprit ensuite ce fameux siége de Calais, où il fut près de souiller son triomphe du

sang de six des principaux habitans. Philippe de Valois étant mort; Edouard continua la guerre contre le roi Jean, successeur de ce prince. En 1356, le Prince Noir défit complètement et fit prisonnier près de Poitiers le monarque français. Les Anglais, en nombre très-inférieur, mais bien retranchés, voyant que le roi de France ne voulait leur accorder aucunes conditions supportables, montrèrent tout le courage du désespoir. Au reste on sait que les deux tiers de la petite armée du prince de Galles étaient composés de Gascons. Quelques auteurs assurent qu'Edouard exposa son prisonnier aux insultes de la populace de Londres; d'autres, en plus grand nombre, affirment qu'il eut pour lui tous les égard dus au courage malheureux. Quant au Prince Noir, les opinions ne sont point partagées, on reconnaît qu'il traita le roi Jean avec le plus profond respect. Edouard voulant profiter de ses avantages, mit le siége devant Paris; il allait peut-être s'en emparer, lorsque la ville fut délivrée par un événement extraordinaire: un orage affreux éclata sur le camp anglais, et y porta la terreur. Edouard crut voir le ciel armé contre lui; et, partageant la frayeur de ses soldats, il fit vœu de traiter de la paix. Telle fut la cause du traité de Brétigny, qui rendit la liberté au roi de France, après une captivité de quatre années, mais qui, d'ailleurs, fut tout à l'avantage du vainqueur.

La guerre se ralluma, en 1368; mais le temps

des succès était passé pour Edouard : il eut alors pour adversaires, au lieu de princes faibles ou imprudens, le sage et politique Charles V, et ce terrible Bertrand Duguesclin ; ennemi juré des Anglais, et le plus grand capitaine de son temps. Sous les ordres de ce héros, les Français firent perdre à Edouard, en six campagnes, tout ce qu'il avait acquis par vingt années de victoires.

Le monarque anglais déshonora ses dernières années, par la faiblesse de son administration et par un amour ridicule : une maîtresse, nommée Alix Pierce, le captiva entièrement, et dissipa avec ses favoris les trésors de l'état. On ne reconnut plus en Edouard le roi qui avait aimé la justice, encouragé le commerce, assuré les droits de la nation par plusieurs actes importans, et à qui on n'avait guères pu reprocher qu'une sévérité quelquefois excessive, et l'ambition de devenir roi de France. Au milieu du mécontentement et des murmures du peuple, il termina sa carrière en 1377, quelques années trop tard pour sa gloire. Il avait alors 65 ans. Le Prince Noir était mort longtemps auparavant.

C'est Edouard III qui institua, en 1349, l'ordre de la *Jarretière*.

D. D.



GUILLAUME III.

Vander Werf pinx.t *Landon direx.t*

GUILLAUME III.

Soit que l'on considère en Guillaume le guerrier qui, jeune encore, défendit avec succès son pays contre les formidables armées de Louis XIV; soit qu'on le contemple montant sur un trône étranger, dont il exclut le père de son épouse et la dynastie régnante, il sera toujours un des personnages le plus remarquables du dix-septième siècle, si fécond en hommes extraordinaires.

Guillaume de Nassau, prince d'Orange et roi d'Angleterre, naquit à la Haye, le 14 novembre 1650, de Guillaume de Nassau et de Henriette-Marie, fille de Charles I. Il n'avait que 22 ans, lorsque les Hollandais, attaqués par le roi de France, le nommèrent généralissime de toutes leurs forces de terre et de mer. Sa bravoure, son courage opiniâtre, le zèle avec lequel il fut secondé, et les obstacles que la nature du pays opposa aux Français sauvèrent les Provinces-Unies d'une ruine qui paraissait inévitable. A peine assuré du salut de sa patrie, Guillaume arme contre Louis une partie de l'Europe, et devient dès lors, comme l'ame d'une confédération où se trouvaient confondus tant d'intérêts et de haines; malheureux à la guerre, mais toujours prompt à réparer ses pertes; « toujours battu, jamais défait, » comme disaient alors ses partisans; il perdit, en 1674, la bataille de

Senef, contre le grand Condé; et, en 1677, il fut obligé de lever le siége de Charleroi. L'histoire lui reprocha avec justice d'avoir attaqué en 1678 le maréchal de Luxembourg, lorsque la paix venait d'être signée à Nimègue. Ce que dit alors Guillaume « qu'il n'avait pu se refuser cette dernière « leçon de son métier » est bien loin d'être une excuse valable pour le sang inutilement répandu.

L'année 1688 est célèbre dans les fastes de l'Angleterre et de l'Europe; ce fut alors que l'on vit Guillaume, gendre de Jacques II roi d'Angleterre, s'emparer de ses états et même de sa personne; et ne lui faciliter les moyens de fuir en France que parce qu'il n'aurait su comment agir envers un tel captif, dont l'éloignement servait en tous points ses vues ambitieuses.

Le suffrage du parlement et du peuple ne permet pas de confondre Guillaume avec les usurpateurs ordinaires, et ce prince se montra digne du trône, par sa prudence, sa fermeté, les sacrifices politiques qu'il sut faire à propos au vœu national, enfin par ses qualités militaires. On sait qu'à la bataille de la Boyne, en Irlande, l'an 1690, quoique blessé à l'épaule, il rassura ses troupes consternées, et remporta une victoire complète.

Guillaume, paisible possesseur de l'Angleterre, repasse en Flandre, théâtre de ses premières défaites; il y combat avec la même valeur, et ne peut parvenir à changer la fortune. Battu à Steinkerque

et à Norwinde par Luxembourg, il tient toujours la campagne, et mérite l'estime de ses ennemis eux-mêmes, en réduisant à rien leurs plus glorieux avantages. Mais il parvient, en 1695, à en obtenir un signalé, et s'empare de la forte place de Namur, que la belle défense de Boufflers ne peut conserver à Louis XIV.

Enfin, en 1697, la paix de Ryswick mit un terme à ces longues et sanglantes querelles. Guillaume y fut solennellement reconnu roi par Louis XIV; tandis que le roi Jacques se consolait à S. Germain de la perte de sa couronne, en faisant de sa petite cour une espèce de monastère.

Après quelques années de repos, la guerre de la succession d'Espagne vint plonger l'Europe dans de nouveaux malheurs. Guillaume, implacable adversaire de Louis XIV, et qui avait si souvent réussi à lui susciter des ennemis, ne laissa pas échapper l'occasion d'accuser l'ambition du monarque français. Il rassemblait une armée qu'il se proposait de commander en personne, malgré le dépérissement de sa santé, lorsqu'une chute de cheval avança le terme de ses jours. Il mourut le 16 mars 1702, à 52 ans.

Ce prince froid, taciturne et peu accessible aux sentimens tendres, n'avait que son ambition pour guide. Le nom de Nassau, la reconnaissance des services qu'il avait rendus, et la douceur de son administration, le firent aimer des Hollandais;

mais, en Angleterre, l'amour de ses sujets fut de peu de durée; au reste, il obtint toujours d'eux tout ce qu'il voulut, lorsqu'il fut question d'attaquer la puissance de Louis XIV qu'il parvint enfin à affaiblir.

Indifférent pour les arts et les sciences, Guillaume n'eut point pour lui ces voix de la renommée qui portèrent si loin le nom de son fastueux et brillant rival; mais la postérité l'a vengé d'un mépris injuste, et, balançant ses défauts avec ses grandes qualités, elle a dit de lui, comme Duclos de Louis XI, « *C'était un roi* ! »

D. D.



BERWICK.

Jenary pinx.t *Landon direx.t*

BERWICK.

Jacques, duc de Berwick ou Barwick, était fils naturel de Jacques II, roi d'Angleterre, et d'Arabelle de Churchill, sœur du célèbre Marlborough. En revenant des eaux de Bourbon, Arabelle le mit au monde à Moulins, le 21 août 1670. A l'âge de 15 ans, il se trouva au siége de Breda en Hongrie, et fit, en 1687, la campagne dans laquelle le duc de Lorraine battit les Turcs à Mohatz; de là, il se rendit à Vienne où il fut présenté à l'empereur qui le nomma sergent-général de bataille; il était déja colonel du régiment des cuirassiers de Taust. De retour en Angleterre, il eut le gouvernement de Porsmouth, avec celui de la province de Souptampton; après avoir fait tous ses efforts pour arrêter les progrès de la révolution qui, en 1688, enleva le trône à Jacques II, il le suivit en France. La perte de la bataille de la Boyne ayant découragé les troupes du parti de Jacques, Berwick repassa en Irlande et ranima leur valeur. A la suite de cette expédition, il entra au service de Louis XIV, marcha comme volontaire, au siége de Mons en 1691, et se distingua, en 1692, à la bataille de Steinkerque. L'année suivante, il se couvrit de gloire à Nerwinde où il fut pris; et il combattit en Flandre, l'an 1702, sous les ordres du

duc de Bourgogne et du maréchal de Boufflers.

Naturalisé français, de l'aveu même de la cour de Saint-Germain, Berwick, en 1705, prend le commandement des troupes dans le Languedoc, assiége et prend Nice, et reçoit le bâton de maréchal de France; aussitôt il est envoyé en Espagne, chasse les Portugais, leur fait dix mille prisonniers, cerne le reste dans l'Arragon, et s'en empare, ainsi que du territoire de Valence et de Lérida; comblé d'honneurs et de bienfaits par le roi d'Espagne et par Louis XIV, il commanda les troupes en Dauphiné, et ensuite en Allemagne, sous l'électeur de Bavière; mais, peu après, il ne craignit pas de témoigner la répugnance qu'il avait de servir sous le duc de Vendôme qui commandait en Flandre. Celui-ci en conserva un ressentiment que lui fit oublier le mérite de son rival. En 1709, Berwick retourna en Provence, couvrit les frontières du Dauphiné, et conçut un plan de défense tel qu'avec moins de troupes qu'elle n'en avait encore employées, la France pouvait défier l'ennemi d'entamer ses frontières, de quelque côté qu'il voulût y pénétrer.

Après la mort du duc d'Orléans, régent du royaume, rappelé par différentes intrignes qu'il serait trop long de détailler, Berwick passa une partie de son temps à Paris, l'autre à sa maison

de Fitz-James, et le repos auquel il se livra contraste avec la vie active qu'il avait menée jusqu'alors, et dont l'histoire consacre toutes les époques. Il a fait vingt-neuf campagnes, s'est trouvé à six batailles rangées; il n'en a commandé qu'une seule en personne, celle d'Almanza qu'il remporta sur Gallowai, français d'origine. On peut dire que sans cette victoire Philippe V n'eût peut-être pu conserver la couronne d'Espagne.

Avare du sang de ses soldats, Berwick prétendait que l'issue d'un combat étant toujours incertaine, un général devait, autant qu'il lui était possible, se refuser à une action générale dont l'événement pouvait compromettre le sort d'une campagne et souvent le salut de l'état. Comme Fabius, Berwick aimait à temporiser, et son grand talent était de faire une guerre défensive, de prévoir les dangers pour préparer des ressources.

Son projet pour le rétablissement de Jacques III, après la mort de la reine Anne, prouve que Berwick aurait été un habile politique : né pour commander, et toujours soumis à ses maîtres, il n'avait de lui ni bonne opinion, ni méfiance, n'ouvrait sa maison qu'aux ecclésiastiques qui ne se mêlaient que du spirituel, ne disait du mal de personne, et ne louait que ceux qui méritaient de l'être; cette réserve lui donnait un air froid et quelquefois

même un peu sévère; il était loin de l'être avec les pauvres qu'il choisissait surtout parmi les Anglais et les Irlandais; mais plus il faisait de bien, plus il prenait de précautions pour le cacher.

Berwick porta, sans orgueil, les ordres des trois premiers souverains de l'Europe, dont il avait commandé les armées, ceux d'Espagne, d'Angleterre et de France. Celle-ci était glorieuse de le posséder, lorsqu'en 1733 il alla faire la guerre en Allemagne; et, le 12 juillet 1734, il fut emporté par un boulet de canon, devant les murs de Philisbourg, âgé, selon les uns, de 63 ans; et de 64, selon les autres.

Z.

LAW.

Hyac. Rigaud pinx.t — *Landon direx.t*



L A W.

Jean Law naquit, en 1688, dans la ville d'Edimbourg, en Ecosse, où son père exerçait la profession de coutelier. Obligé de s'enfuir de Londres, pour éviter le supplice qu'il avait mérité par le meurtre d'un jeune lord dont il avait séduit la sœur, Law passa en Hollande et de là en Italie. L'esprit remuant, la tête remplie de projets et de calculs chimériques, il avait rédigé le plan d'une banque, avec lequel il prétendait acquitter les dettes d'un état, sans débourser un écu. Comme ce plan était vague, et que, comme un vêtement fait au hasard il pouvait convenir à toutes les tailles; Law, après l'avoir présenté au roi de Sardaigne, qui lui répondit *qu'il n'était pas assez riche pour se ruiner*, vint en France l'offrir, vers 1709, au contrôleur-général Desmarets. L'instant n'était pas favorable, l'état du royaume était chancelant; Louis XIV vivait encore, mais ce n'était plus ce monarque, toujours heureux, toujours triomphant, qui, pendant un demi-siécle, avait fait trembler l'Europe : une guerre longue et désastreuse, en épuisant toutes les ressources, avait anéanti le crédit et la confiance. Peu d'années après, la paix ayant été signée à Rastadt, et Louis étant descendu dans la tombe, Philippe, duc d'Orléans, fut appelé à

la tête des affaires. Ce prince, né avec beaucoup d'esprit et de pénétration, était peu propre cependant à gouverner un grand empire, parce que son goût immodéré pour les plaisirs, lui laissant peu de temps pour les affaires, l'empêchait de les approfondir, et de tout voir par lui-même.

Law, croyant ce moment favorable, s'empressa de présenter ses projets à ce Prince qui, avide de nouveautés, ne tarda pas à les adopter. Law établit d'abord, en 1716, une banque pour son propre compte : bientôt cette banque devint le bureau général des recettes du royaume; mais lorsqu'on lui eut adjoint la compagnie du Missisipi, le peuple, imbu d'idées chimériques sur les trésors imaginaires des contrées que ce fleuve arrose, s'empressa d'y porter son argent à Law; et le numéraire, jusqu'alors resserré dans toutes les bourses par la défiance, circula abondamment. Les actions, déja répandues en grand nombre, ayant considérablement augmenté de valeur, le Régent donna à cet établissement, en 1718, le titre de *banque royale*, lui adjoignit les fermes générales du royaume, le privilége de la Compagnie des Indes, ainsi que celui du commerce du Sénégal. Alors cette banque paraissant établie sur des bases inébranlables, surtout aux hommes peu capables d'apprécier de semblables opérations, l'engouement du public n'eut plus de bornes; on

porta même le délire jusqu'à préférer les billets à l'argent. Mais, quand le Régent eut remboursé les dettes de l'état en billets, l'on s'aperçut jusqu'à quel point le gouvernement avait abusé de la folle confiance du public, puisqu'il existait en papier quatre-vingt fois la valeur nominale du numéraire en circulation dans le royaume. L'ivresse cessa bientôt, et l'on mit autant d'empressement pour échanger ses billets contre de l'argent, qu'on en avait mis, peu de jours avant, pour échanger son argent contre ces mêmes billets; mais il était trop tard! La nomination de Law à la place de contrôleur-général ne rétablit pas la confiance; différens édits, qui défendaient de faire des payemens en argent au dessus de 300 l., d'avoir chez soi plus de 500 l. en numéraire, et les visites inquisitoriales qui en furent la suite, l'anéantirent entièrement.

Si les courtisans, toujours avides, favorisèrent cet agiotage dans l'espoir de s'enrichir, il n'en fut pas de même du parlement de Paris, qui y mit tant d'opposition qu'il se fit exiler. Cependant quand les yeux furent dessillés, Law devint l'objet de l'exécration d'une multitude de citoyens, qu'il avait plongés, par son perfide système, dans la plus affreuse misère. Ce fut alors que cet empirique, qui avait failli devenir victime de l'animadversion générale, se sauva en Allemagne. Après avoir parcouru successivement l'Italie, la Hollande et le

Danemarck, il se fixa à Venise, où, totalement ruiné par la passion du jeu, cet homme qui avait affiché le luxe le plus insolent, qu'on avait vu entrer au Palais-Royal, suivi des évêques, des ducs et pairs, et des maréchaux de France, mourut en 1729, dans un état voisin de l'indigence. Telle fut la fin d'un intrigant, dont les projets erronnés faillirent bouleverser la France, et dont le système amènera la chute de tous les gouvernemens qui le suivront directement ou indirectement.

Law laissa une femme, ou plutot une maîtresse, qui avait obtenu une pension du Régent, supprimée à la mort de ce prince : il en eut un enfant qui survécut à sa mère. Cette femme, restée dans une excessive médiocrité, était si hautaine à l'époque de sa fortune, qu'elle disait insolemment, *qu'elle ne connaissait pas d'animal plus ennuyeux qu'une duchesse.*

N. P.

RODOLPHE

DE HAPSBOURG.

N... fecit — *Landon direx.t*

RODOLPHE DE HAPSBOURG.

Les démêlés sanglans de l'empereur Frédéric II et des souverains Pontifes, livrèrent l'Italie et l'Allemagne aux horreurs de l'anarchie; la mort de ce prince, arrivée en 1251, n'en fut point le terme, et pendant 22 ans on vit tous les ordres divisés, et presque toujours deux prétendans au trône impérial: Conrad, fils de Frédéric, Guillaume de Hollande, Richard, frère du roi d'Angleterre, et Alfonse de Castille, élus par différens partis et à différentes époques, aggravèrent plus ou moins les malheurs de l'empire, selon qu'ils firent valoir les droits que leur donnait leur élection. Les princes allemands profitaient de ces troubles pour étendre leurs usurpations, et il fallut que le pape Grégoire X les forçât de donner enfin un chef à l'empire. Pour ne pas dépendre de celui qu'ils allaient placer au dessus deux, ils convinrent d'élire quelque pauvre gentilhomme; c'était vouloir qu'il fût dépendant. La couronne impériale fut déférée à Rodolphe de Hapsbourg dit *Le Roux* qui avait été maréchal de la cour d'Ottocare, roi de Bohême, et qui, dans les guerres de seigneur à seigneur, s'était rendu célèbre à la tête d'une petite armée d'aventuriers; cette armée et son château de Hapsbourg situé près de Zurich, étaient à peu près toute sa fortune: tel fut d'abord le fondateur de la

maison d'Autriche dont la puissance menaça, sous Charles Quint, d'asservir l'Europe entière.

Ropolphe était dans sa cinquante-sixième année, lorsqu'en 1273 il fut élevé à l'empire ; sa prudence et son courage étaient connus ; sa fermeté parut dès le jour de son couronnement : le sceptre révéré de Charlemagne manquait pour la cérémonie, et quelques seigneurs mécontens s'empressaient d'en tirer un augure défavorable ; Rodolphe saisit un Crucifix, et s'écrie : *voilà mon sceptre !* Ce trait de présence d'esprit imposa le respect à la malveillance.

Les troupes qu'il leva, avec le consentement des grands de l'empire, lui servirent d'abord à ramener l'ordre dans plusieurs parties de l'Allemagne en proie à de faibles usurpateurs ; mais une guerre plus difficile ne tarda pas à s'allumer : le roi de Bohême, qui ne voyait dans Rodolphe qu'un ancien domestique, le traita avec mépris et forma une ligue dans l'empire ; l'empereur, à la tête des troupes que lui-même a disciplinées, le prévient, dissipe ses partisans, et le contraint, par son activité et son courage, à lui céder l'Autriche, la Stirie et la Carniole, et à lui faire hommage pour le royaume de Bohême. C'est alors que la puissance de Rodolphe fut réelle et dut le faire redouter de ceux qui l'avaient élu. Ottocare, qu'une épouse altière poussait à sa perte, lève de nouvelles armées pour reconquérir ses provinces perdues ; mais l'empereur

se hâte de marcher à sa rencontre, et défait ce rebelle qui perd la vie dans le combat. Le vainqueur traita son fils avec bonté et lui laissa le royaume de Bohême, action qui sans doute lui mérita le surnom de *Clément* qui lui est resté. Après cette victoire, il établit sa résidence dans la capitale de l'Autriche, malgré le duc de Bavière qui avait des prétentions sur ce duché, et qui ayant voulu les faire valoir par les armes, fut battu, et fournit ainsi à l'empereur de nouveaux moyens d'agrandissement.

Dans tout le cours de son règne, on voit ce sage politique pratiquer le système des alliances si heureusement suivi par ses successeurs: le jeune roi de Bohême, le petit-fils de Charles de Sicile, le fils du duc de Bavière, le comte de Tirol, et le duc de Saxe, deviennent ses gendres; il fait épouser à son fils Albert, une héritière de la fameuse maison de Souabe; et lui-même, à l'âge de 65 ans, se marie en secondes noces à la fille du comte de Bourgogne.

Tandis qu'en Allemagne il consolidait ainsi la grandeur de sa maison, il négligeait de soutenir les droits de l'empire en Italie; c'est un reproche que lui font les historiens. Cependant lorsqu'on se rappelle que sous ses prédécesseurs, ces droits furent toujours combattus et méconnus par les papes, qu'on réfléchit à toutes les ressources que l'ignorance de ce temps fournissait à ces derniers,

à la haine que les Italiens portaient à la domination allemande, et à tout ce qu'il eût fallu répandre de sang après tout le sang déja répandu, on juge que cet empereur manqua des moyens nécessaires pour s'établir solidement en Italie. Il ne voulut pas l'essayer, et préféra vendre à plusieurs villes de ce pays la liberté qu'il n'aurait pu leur disputer; il céda même au Saint-Siége les domaines qui, sous les autres règnes, avaient été la cause de tant de calamités.

Enfin, après avoir réprimé plusieurs vassaux séditieux, rétabli l'ordre dans l'administration judiciaire; après avoir investi ses fils de riches principautés et donné à ses filles des maris puissans ou qui pouvaient le devenir, Rodolphe mourut près de Spire, en 1291, âgé de 73 ans.

S'il n'eut pas de ces qualités brillantes qui forcent l'admiration, il montra toujours une sagesse qui leur est préférable. On l'accuse d'avoir terni les dernières années de son règne par l'avarice et l'ambition; mais ne serait-ce point là le cri de ceux qu'il réduisit à l'impuissance? Ce qu'il y a de certain, c'est que si la politique lui conseilla quelques injustices envers les grands, le peuple n'eut jamais qu'à se louer de sa douceur et de son équité.

B.

POUSSIN.

N. Poussin pinx.t *Landon direx.t*



LE POUSSIN.

Le Poussin, né en France, forma ses talens en Italie. C'est là qu'il produisit ses nombreux chef-d'œuvres, et termina sa carrière. Rome le place parmi les plus grands peintres de son école; mais une voix puissante le réclame à plus juste titre; celle de la patrie glorieuse de lui avoir donné le jour.

Plus jaloux d'émouvoir l'ame par la grandeur de la pensée et la force de l'expression, que de charmer les yeux par les prestiges de l'art, le Poussin a été nommé avec raison *le peintre des philosophes et des gens d'esprit*. Pénétré des beautés de l'antique, il en fit l'étude de toute sa vie; et, par l'effet de ses méditations, autant que par un sentiment naturel, il sut allier dans tous ses caractères l'énergie, la noblesse, la simplicité. Chez lui, la grâce est toujours compagne de la modestie et d'une gravité douce; et les passions, qu'il a si fortement exprimées, ne le sont jamais aux dépens des convenances et de la dignité.

Nicolas Poussin naquit, en 1594, aux Andelys, petite ville de Normandie. Ses parens, nobles d'origine, mais dont les ancêtres avaient été ruinés durant les guerres civiles, en servant sous

Charles IX, Henri III et Henri IV, jouissaient d'une très-petite fortune. Cependant l'éducation de Nicolas Poussin ne fut pas négligée, et l'étude des lettres ne fit que donner un plus noble essor au penchant invincible qui le portait vers la peinture. A l'âge de 18 ans, sans secours, sans recommandation, il quitta la maison paternelle et se rendit à Paris; il y fit la connaissance d'un jeune homme de qualité qui le prit en affection, et le plaça chez Lallemand, ensuite chez Ferdinand Elle, peintres médiocres : le Poussin n'y resta que quelques mois, et suivit ce jeune homme dans sa famille qui habitait le Poitou. Mais le Poussin ne tarda pas à s'éloigner de cette maison où il était regardé comme un hôte inutile et incommode, et revint à Paris. Obligé de travailler dans la province pour faire les frais de ce voyage long et pénible, il tomba malade, et alla passer une année dans son pays natal, pour y rétablir sa santé. A son retour, il reprit ses travaux avec une nouvelle activité, et s'appliqua surtout à copier des estampes d'après Raphaël et Jules-Romain. Ce fut alors qu'il se sentit animé du desir de voir Rome; mais il ne put aller que jusqu'à Florence, et revint sur ses pas. Quelque temps après, un second voyage éprouva les mêmes obstacles, et la mauvaise fortune du Poussin semblait l'éloigner pour toujours

de la patrie des beaux-arts; cependant, comme il s'était fait connaître avantageusement par l'exécution de six tableaux à fresque qu'il peignit en moins de huit jours pour l'église des Jésuites, le cavalier Marini qui était alors à Paris le vit, et l'engagea à le venir joindre à Rome. Le Poussin y fut accueilli, comme il s'y était attendu, et recommandé par le célèbre poète au cardinal Barberini. Bientôt la mort lui enleva le premier de ces deux protecteurs, et l'autre quitta Rome pour se rendre à ses légations. Le Poussin se trouva tout-à-coup dans une situation pénible. Forcé de donner à vil prix ses meilleurs tableaux, il vécut longtemps dans la détresse; mais, ferme et calme au sein de l'adversité, il ne porta ses regards que vers la perfection de son art; il n'estimait pas assez les richesses pour les acquérir, soit en donnant moins d'attention à terminer ses ouvrages, soit en se conformant au goût qui dominait alors parmi les peintres italiens, étrangement dégénéré de celui des grands maîtres qui les avaient précédés, et dont les principes semblaient être méconnus. Ennemi du luxe et de l'ostentation dont quelques artistes n'ont pas su se défendre, il conserva, par goût, lors même que dans la suite la fortune cessa de lui être contraire, cette réserve et cette austère simplicité de mœurs dont la nécessité lui avait fait une loi

dans ses premières années. Sa vie privée n'offre rien de remarquable. Le Poussin est tout entier dans ses ouvrages. Travaillant dans le silence et la solitude (personne n'était admis à le voir peindre), il connut peu la société des gens du monde. L'Algarde, et François Flamand avec lequel il demeurait, l'un et l'autre excellens sculpteurs, étaient seuls admis dans son intimité. Leurs entretiens ordinaires avaient pour objet les beautés des chef-d'œuvres anciens, et le Poussin dut beaucoup aux observations d'aussi habiles artistes.

Il pensait qu'il est plus utile de méditer sur les tableaux des grands maîtres que d'en faire des copies. Cependant il peignit, dans les premiers temps de son séjour à Rome, plusieurs groupes d'enfans d'après le Titien dont il admirait le coloris. Celui du Poussin, à cette époque, parut avoir acquis de l'éclat et de la finesse; mais, soit qu'il ne sentît pas en soi l'aptitude nécessaire pour exceller dans cette partie de l'art, soit qu'il craignît de ne pouvoir l'acquérir qu'en négligeant les parties les plus essentielles, l'invention, l'ordonnance, l'expression, qu'il possédait déja au plus haut degré, il cessa de s'attacher au coloris, et donna même peu de soins à la pratique du clair-obscur; aussi est-il facile de remarquer que la plupart de ses tableaux, excepté

peut-être quelques paysages, n'ont été peints que d'après des dessins. Ses draperies surtout, généralement d'un grand style, mais quelquefois surchargées de plis, paraissent avoir été peintes de pratique ou d'après de trop petits modèles. Ce genre d'exécution expéditive devait convenir plus que tout autre à un artiste dont l'imagination inépuisable, sans cesse agitée du besoin de produire, était incapable de s'appesantir sur les détails; c'est sans doute pour cette raison qu'il ne peignit presque jamais que des tableaux de chevalet.

Sa réputation s'étant répandue en France où l'on possédait déja plusieurs de ses ouvrages, Louis XIII le manda pour peindre la galerie du Louvre; il lui fit écrire par le ministre Denoyers, et lui écrivit lui-même pour l'engager à venir. Le Poussin eut beaucoup de peine à s'y résoudre. A son arrivée, il reçut une pension, et trouva un appartement aux Tuileries. Ses premiers ouvrages furent deux grands tableaux: l'un, représentant la Cène, était destiné pour la chapelle du château de Saint-Germain-en-Laye, et l'autre pour les Jésuites de Paris: le sujet de ce dernier était un Miracle arrivé aux Indes. Il est à remarquer que ces deux tableaux, celui du Martyre de S. Erasme que le Poussin avait fait à Rome pour l'église de S. Pierre du Vatican, l'Allégorie du Temps et de la Vérité que l'on

voit au Musée Napoléon, et la Sainte Marguerite du Musée de Versailles, sont à peu près les seuls ouvrages qu'il ait exécutés de grandeur naturelle.

Le Poussin avait déja commencé les peintures de la galerie, lorsque ses rivaux, par leur cabale, entre autres Vouët, Fouquières, et l'architecte Le Mercier dont il avait changé les dispositions, décrièrent tous à l'envi ses travaux, et le dégoûtèrent du séjour de Paris; il voulut revoir Rome, jouir de la liberté et de la tranquillité auxquelles il avait renoncé avec tant de peine; et il obtint la permission d'y retourner, sous prétexte d'aller chercher sa femme pour s'établir en France. Peu de temps après son arrivée à Rome, ayant appris la mort du roi et la retraite de M. Denoyers, il ne voulut plus revenir, quelque instance qu'on fit pour l'engager à terminer la galerie. A cette époque, le Poussin avait déja passé vingt années à Rome, et, durant les vingt autres qu'il vécut, il se livra sans interruption aux travaux de son art. Après avoir fait, par son génie, l'admiration des savans et des hommes de goût, et s'être concilié, par la franchise et la candeur de son ame, l'estime et la vénération de tous ceux qui le fréquentaient, il mourut le 19 novembre 1665, âgé de 71 ans et cinq mois. Il fut enterré à l'église de S. Laurent *in luciná*. Son buste a depuis été placé au Panthéon par un amateur français, M. Dagincour.

Malgré l'extrême assiduité du Poussin, on est en droit de s'étonner du grand nombre des productions d'un homme qui ne se fit jamais aider dans l'exécution de ses ouvrages dont la plupart sont très-compliqués. Félibien, à qui l'on doit des détails sur la vie du Poussin, a décrit ses principaux chef-d'œuvres. Il cite, entre autres, le tableau de Germanicus, la Prise de Jérusalem, la Peste des Philistins, Rebecca, la Femme adultère, les Sept Sacremens qu'il peignit deux fois avec des changemens considérables, le Frappement du rocher, l'Adoration du Veau d'or, la Manne, le Ravissement de S. Paul, Moyse sauvé des eaux, nombre de Paysages qu'il enrichit de sujets historiques, enfin les Quatre Saisons. L'Hiver est ce fameux tableau du Déluge qui fut son dernier ouvrage: il se ressent, à la vérité, de la faiblesse de sa main, mais on y trouve toute la vigueur, tout le feu de la jeunesse.

Ces divers tableaux ont exercé le burin des meilleurs graveurs de toutes les écoles. L'œuvre entière est composée de plus de 300 pièces.

Le Poussin n'a formé qu'un seul élève, Guaspre Dughet, son beau-frère, qui s'est rendu célèbre par la beauté de ses paysages, quoiqu'il soit fort inférieur à son maître, pour la majesté, la richesse de la composition et la variété des sites.

En lisant les écrits de Mengs, on a lieu

d'être surpris de son injuste sévérité envers le Poussin. On ne sait si c'est prévention ou vanité de la part de Mengs. Il est plus probable que le jugement et le goût de cet artiste n'ont pu s'élever à la hauteur des productions du grand peintre qu'il paraît vouloir déprimer.

« Ceux qui se contentent de l'idéal ne parviendront jamais qu'à faire des ébauches, parce qu'il « leur manquera nécessairement le mécanisme « pour pouvoir les finir. Pour donner un exemple « de cet inconvénient, je pourrais citer le Pous- « sin.... » Puis, en parlant de quelques peintres qui détournent l'attention de l'objet principal par de belles figures accessoires : « Le Poussin, dit « Mengs, est tombé dans ce défaut, ainsi que le « prouve son tableau de la Femme adultère qui « est si fameux, et qui ne serait guères estimé, si « l'on en ôtait les accessoires, etc.... Il affectait « trop d'érudition, et je crois qu'il a composé « des tableaux exprès pour y mettre ce qu'il avait « vu ou lu de l'antique.... Il est froid et roide « dans le noble, et mesquin dans le gracieux.... « Le Poussin était néanmoins un excellent peintre « pour l'expression de la nature commune et pour « les caractères bas et violens. » On a peine à croire qu'une opinion aussi fausse soit celle d'un artiste célèbre.

L.

TABLE

De la neuvième livraison.

Avis au Relieur.

Ce feuillet doit être supprimé, en faisant brocher ou relier le volume.

1. Elizabeth.
2. J. Brueghel.
3. Jean de Castro.
4. Inigo Jones.
5. Marlborough.
6. Callot.
7. Bethencourt.
8. Wolsey.
9. Cortez.
10. Jacques II.
11. Madame Dacier.
12. Biron.
13. Pombal.
14. Snyders.
15. Le Prince Noir.
16. Martin Tromp.

17. Corneille Tromp.
18. Marie Stuart.
19. Arius.
20. Luther.
21. Vouet.
22. Philippe d'Orléans.
23. Gonsalve de Cordoue.
24. Buckingham.
25. Trivulce.
26. Homère.
27. Tintoret.
28. Charles VII.
29. Nanteuil.
30. Pizarre.
31. Edouard III.
32. Guillaume III.
33. Berwick.
34. Law.
35. Rodolphe de Hapsbourg.
36. Poussin.



AUGUSTE.

AUGUSTE.

Il est des hommes qui doivent toute leur illustration à de grands talens, il en est d'autres dont l'élévation est l'ouvrage d'heureuses circonstances plutôt que l'effort de leur genie ou la récompense de leurs vertus; si Auguste fût né dans les beaux jours de la république, il eût été perdu dans la foule; il n'avait ni une valeur assez brillante, ni une éloquence assez majestueuse, ni une audace assez intrépide pour se faire remarquer: il vint dans un siécle fécond en grands caractères; mais que firent disparaître la guerre civile et les proscriptions. Il n'eut point de peine à régner sur des ames que les orages avaient brisées, sur des Romains que César avaient habitués à la servitude. Les grandes qualités, la politique profonde de cet homme étonnant rendit le rôle de son successeur facile à remplir. Le rival de Pompée, de Caton avait eu besoin d'audace, de vigueur, d'énergie; celui de Lépide et d'Antoine n'eut besoin que d'adresse, de ruse, et de dissimulation.

Auguste naquit à Rome sous le consulat de Cicéron et d'Antoine, le 9 des calendes d'octobre; il eut pour père Caïus Octavius et pour mère une fille de Julie, sœur de César. Sa première

jeunesse n'offre rien de remarquable; il prit part à cinq guerres civiles, sans s'y distinguer par ces traits de courage qui étaient si familiers aux Romains: il combattit contre Brutus et Cassius, contre Marc-Antoine, contre Lucius Antonius le frère du triumvir, contre Sextus Pompée, et contre son fils. La vengeance du meurtre de son père adoptif fut la cause ou le prétexte qui lui mit les armes à la main; il n'était point guerrier par caractère. La mort du dictateur devait décider son sort. Jules-César avait conquis le monde par son audace, par ses talens; ses volontés pouvaient être sans force, lorsqu'il cessait de vivre; Rome pouvait se venger, après sa mort, de l'abaissement auquel son despotisme l'avait condamnée pendant sa vie. La liberté pouvait renaître, et le testament du dictateur pouvait être un titre de proscription pour ses favoris. Mais les circonstances servaient Octave; Brutus, qu'on pouvait regarder par ses vertus austères comme l'appui de la république, était plus fait pour exciter l'admiration des philosophes que pour mériter la confiance des hommes d'état. Sa modération sauva des perfides: le meurtrier de César fut le protecteur d'Antoine; et Cicéron, voyant ses conseils méprisés, se tint à l'écart et parut craindre la fin de sa carrière, quoiqu'une mort courageuse fut le seul moyen d'ajouter à l'éclat de sa réputation.

Octave était dans la ville d'Apolonie, lorsqu'il apprit la mort de son oncle et qu'il connut à quel poste brillant et dangereux il était appelé. Il fut d'abord l'ennemi d'Antoine; il trompa, il perdit cet esclave de César avec la même facilité qu'il accabla les républicains. L'intérêt les divisa, l'intérêt les réunit; Octave parut combattre quelques instans pour la liberté : malgré la connaissance des livres et des hommes, Cicéron fut la dupe d'un enfant qui était déja un monstre de corruption. L'héritier du Dictateur eut pour collégue et cet Antoine qui eût été si redoutable, si le vice n'avait flétri son caractère et dégradé ses talens, et ce Lépide que le mépris a sauvé de l'exécration. Il leur fallait des victimes pour assurer leur autorité. Une petite île près de Bologne devint fameuse par les listes de proscription qu'ils y dressèrent. Leurs fureurs surpassèrent celles de Marius et de Sylla; tout ce qu'il y avait d'hommes distingués dans la république devait périr; ceux qui avaient échappé aux soupçons de l'un des triumvirs étaient immolés par un autre; et Cicéron, qui avait eu le malheur de ménager Octave, fut abandonné par celui-ci à la haine d'Antoine: Octave, en habile politique, sut gré à ce dernier de l'avoir débarrassé du poids de la reconnaissance, et de l'avoir délivré de la présence d'un homme qui

pouvait entraver ou du moins condamner ses criminels desseins.

Lépide était un vil instrument qu'il était facile de briser, il rentra dans la foule après avoir exercé la plus exécrable des tyrannies. Antoine était plus dangereux, il obtint pour prix de ses crimes les plus belles contrées de l'Orient; sa jeunesse avait été aussi infame que celle d'Octave; il fit oublier ses premiers écarts par sa valeur, par ses brillans exploits; né pour le vice, il redevint dissolu dès que la fortune lui sourit. Cléopâtre, dont il fut l'esclave, était bien propre à fortifier ses mauvaises inclinations. Ce fut un beau spectacle que celui qu'offrit ce lieutenant de César, ce collégue d'Octave et de Lépide qui, après avoir disposé de tous les trônes de l'Orient, avili la dignité romaine par ses excès, et s'être baigné dans le sang des plus grands hommes de la république, périt dans l'abandon, dans le mépris, et prolongea tant qu'il put une indigne existence, tandis que les Catons, les Brutus, les Cassius s'étaient donné la mort avec tant de calme et de dignité. Mais si le crime succombait à Alexandrie, il triomphait à Rome.

Lorsque la célèbre victoire d'Actium eut assuré à Octave l'empire de l'univers, sa politique lui dicta une conduite nouvelle. Il cesse d'être cruel lorsqu'il n'a plus d'ennemis à redouter. Il ne

fut plus heureux ; il lui conserva un attachement invariable. Il eut de Scribonia sa fille Julie qui remplit sa maison de scandale et son cœur d'amertume. Livie, la seule épouse qu'il ait véritablement aimée, ne lui laissa point d'enfans.

Il n'accordait pas facilement son amitié ; mais il eut de la constance dans ses affections. Il combla plusieurs de ses affranchis de bienfaits ; le mérite seul n'eut pas toujours part à ses faveurs. Quel est le prince d'ailleurs qui n'ait point quelquefois plus consulté le caprice que la raison dans ses attachemens ? Auguste supporta, avec une patience que les particuliers même ont rarement, les fautes et les écarts de ses amis. Il n'eut fortement à se plaindre néanmoins que de Salviedinus Rufus qu'il avait élevé jusqu'au consulat, et de Cornelius Gallus qu'il avait nommé préfet d'Egypte ; il fit condamner l'un par le Sénat, il dépouilla l'autre de ses emplois. Ce Cornelius Gallus est celui dont Virgile déplore les amours dans sa dernière églogue. Un épisode des Géorgiques lui était consacré ; mais le poète courtisan le fit disparaître lorsque son ami devint malheureux.

Auguste s'était abandonné dans sa jeunesse à des excès honteux. Sextus Pompée lui reprocha ses mœurs dissolues, et Marc-Antoine fit envisager les faveurs de César envers Octave comme

le prix de ses criminelles complaisances. En Espagne, il s'était diffamé par le vol d'une somme considérable; il reçut un jour un affront sanglant en plein théâtre par l'application qu'on lui fit du vers suivant:

Videsne ut Cinædus orbem digito temperat.

Ses adultères furent fréquens. Ses amis, pour les pallier, les attribuaient à sa politique, et prétendaient qu'il ne s'attachait les femmes que pour découvrir les secrets des maris. La licence de ses plaisirs allait jusqu'à l'impiété. Il donnait quelquefois des festins où les convives étaient travestis en Dieux et en Déesses. Le temps où il se livrait à ces orgies contribuait à les rendre plus odieuses encore: Rome était affligée par la famine; l'on disait qu'il ne fallait point s'en étonner, que les Dieux avaient consommé tout le froment. On lui reprochait son goût pour les meubles précieux; il s'était emparé des vases ciselés de Corinthe, au milieu des guerres civiles, ce qui lui valut cette inscription qu'on grava furtivement sous sa statue:

Pater argentarius ego Corintharius.

Cependant il paraît que cette accusation de luxe était mal fondée, ou que l'amour du faste n'avait été chez lui qu'une passion passagère. Sa maison était simple, on n'y voyait ni marbres précieux,

ni tapis magnifiques. Il restait l'hiver à Rome, bien que sa santé exigeât qu'il passât cette saison hors de la ville. Lorsqu'il séjournait à la campagne, c'était dans les maisons de ses affranchis; lorsqu'il était malade, il se retirait chez Mécène. Ses vêtemens n'étaient pas plus somptueux que ceux des officiers de sa maison, et ils étaient faits par la main de sa femme ou de ses filles. Sa table était simple et frugale; et il donnait, ou par goût ou par raison de santé, l'exemple de la tempérance. Après les guerres civiles, il renonça à tous les exercices violens; son esprit était suffisamment cultivé. Il écrivit plusieurs ouvrages en vers et en prose; il s'occupa de matières philosophiques; il fit l'histoire de la guerre contre les Cantabres. Il ne parlait jamais sans préparation, soit au sénat, au peuple ou à l'armée; et, contre la coutume des orateurs, soit défaut de mémoire, soit paresse, il lisait ses harangues, au lieu de les prononcer de vive voix.

Les événemens de son règne nous ont fait connaître sa politique. Auguste fut un prince heureux plutôt qu'un grand prince. Tacite, avec sa précision et la vigueur de son pinceau, nous retrace de quelle manière il s'assura le pouvoir : il s'attacha les soldats par des largesses, le peuple par l'abondance, et toutes les classes par les douceurs du repos. Il se rendit insensiblement maître

du Sénat, arbitre des lois, dispensateur des magistratures, et sans éprouver d'obstacles. Après tant de révolutions sanglantes, ce qui restait de familles patriciennes préférait une domination paisible, un doux esclavage, à une liberté inquiète et périlleuse. Ainsi Auguste recueillit paisiblement et les fruits des victoires de l'ancienne république et le fruit déplorable des dissentions intestines.

Auguste eut plutôt les talens qui caractérisent la faiblesse d'ame, la ruse et la dissimulation, que ceux qui tiennent à l'énergie du caractère. Il fut cruel et atroce, tant qu'il eut des ennemis; il devint doux, pacifique, lorsqu'il ne vit plus d'hommes qui pouvaient lui porter ombrage; il feignit de vouloir abdiquer, sans doute, pour éprouver le Sénat. Simple citoyen, il n'eût pu vivre un jour. Ce n'était point un Sylla qui inspirait encore l'admiration après avoir mérité l'horreur, et qui pouvait impunément vivre sans autorité dans une ville inondée du sang de ses victimes. Le Sénat avait vu dans les proscriptions du rival de Marius l'intention du politique qui voulait lui rendre sa dignité; mais il ne pouvait considérer, dans celles d'Octave, que l'ouvrage de la basse vengeance, de la jalousie, de la cupidité. Auguste eut des hommes habiles, tels que Mécène et Agrippa, qui répandirent du lustre sur son administration; il protégea

cherche point à étendre les bornes de l'empire, il ne porte point la guerre chez des peuples dont il n'a point reçu d'offense; il ferme le temple de Janus, et donne la paix au monde. Son cœur semble s'ouvrir à la pitié. Les fiers Germains ont détruit trois de ses légions sous les ordres de Varus; Auguste, qui a fait couler tant de sang, s'attendrit, il se livre au désespoir, il s'écrie dans sa douleur : *Varus, rends-moi mes légions!* Il s'occupe de l'embellissement de Rome; il bâtit des temples à Mars, à Apollon, à Jupiter; il fonde une bibliothéque où il rassemble tous les trésors de la littérature grecque et de celle des Latins; il prend de sages mesures pour prévenir les incendies et les ravages du Tibre. Il semble renoncer à la corruption, ou du moins vouloir la réprimer dans les autres. Il invite au mariage; il censure le célibat; il fait revivre les loix contre les adultères. Le Sénat avait été rempli de personnages indignes d'y figurer; il en chasse les intrus, et la dignité semble rentrer dans ce corps, si toutefois elle pouvait y exister sans liberté. Quoique son goût ne l'appelle point aux combats, il récompense les vertus guerrières par des distinctions; il soulage les besoins du peuple, mais il réprime sa licence; les trésors amassés par César, ceux qu'il a tirés d'Alexandrie viennent au secours de l'indigence. Il se montre plus populaire que

César : ce dernier avait, pour les esclaves qui l'entouraient, le mépris des grandes ames pour les êtres avilis ; le second n'avait point assez d'élévation dans le caractère pour mépriser tout ce qui était bas. On vit Auguste se rendre le défenseur de ses légionnaires, et remplir devant les tribunaux la fonction de simple avocat. Quoique la nature ne l'eût point fait éloquent, et que son esprit de dissimulation dût étouffer le peu de talent qu'il avait pour la parole, il était bien certain de faire absoudre ses cliens par les juges les plus sévères. Mais un maître du monde, parlant devant des magistrats, employant auprès d'eux le langage du respect et quelquefois celui de la supplication, rendait une espèce d'hommage au génie de l'ancienne république.

Auguste eut la sage politique de refuser certains honneurs qui lui étaient offerts ; de toutes les villes qui briguaient l'avantage de lui élever des temples, il n'accepta que la dédicace de Pergame, encore pour tempérer ce qu'un tel culte pouvait avoir d'injurieux pour le peuple qu'il gouvernait ; il voulut que Rome partageât cet hommage avec lui ; il consacra à Apollon les statues d'or et d'argent qu'on lui avait érigées ; il refusa ou plutôt il méprisa le titre de Dictateur que lui offrait une aveugle multitude : son pouvoir était trop grand pour qu'il eut besoin de l'appuyer sur de

vains noms. Il ne souffrait point qu'on l'appelât Seigneur, et il témoignait une aversion réelle ou hypocrite pour toutes les qualifications qu'inventent l'orgueil et l'esprit de servitude. Un jour un Histrion l'ayant apostrophé en plein théâtre du titre de Seigneur juste et bon; malgré les applaudissemens dont il vit accompagner cet acte de flatterie, il manifesta son mécontentement, et défendit d'employer à l'avenir de semblables dénominations. Il laissait aux sénateurs la liberté d'émettre leur avis; il souffrait sans colère toutes les contradictions; il ne punissait point les libelles, et il respectait les grands écrivains dont l'opinion ne fléchissait point sous son autorité. Il se contenta de traiter Tite-Live, panégyriste des défenseurs de la république de Pompeïen, et l'admit dans son intimité. Asinius Pollion, grand historien et républicain passionné, fut comblé par lui d'honneurs et de richesses. Un des petits-fils d'Auguste tenait un jour entre ses mains un volume de Cicéron; le voyant entrer, il cacha le livre de crainte de lui déplaire; l'Empereur, ayant exigé qu'il lui montrât ce qu'il lisait, dit: *Mon fils, ce Cicéron était un bien grand homme et un sincère ami de la liberté.*

S'il refusait sagement les hommages suggérés par la flatterie, il se montrait sensible à ceux

que le cœur semblait dicter. Les chevaliers romains célébraient le jour de sa naissance par un mouvement spontané. Il mourait peu de citoyens qui ne lui fissent des legs. Ce qui fut d'abord le mouvement de l'affection devint sous les mauvais empereurs l'effet de la crainte et de la terreur. Celui qui voulait conserver à ses enfans une partie de sa succession était obligé d'en sacrifier une portion au Prince. Des particuliers élevèrent une statue d'or, à côté de celle d'Esculape, au médecin Musée, pour avoir sauvé Auguste d'une dangereuse maladie. Des villes d'Italie instituèrent en son honneur des jeux qui se renouvelaient tous les cinq ans. Le Sénat lui donna le titre de Père de la patrie. Si Cicéron l'avait mérité, pouvait-on le donner à Auguste? Mais ce n'était plus le même Sénat, ce n'étaient plus les mêmes principes. Des rois, des nations alliées bâtirent des villes auxquelles ils donnèrent son nom, et élevèrent des autels à son divin génie.

Il avait épousé, étant encore adolescent, la fille de Publius Servilius. Après sa réconciliation avec Antoine, il s'unit à Claudia, fille de Publius Claudius, qui n'était point encore nubile, et la renvoya vierge. Il se sépara, révolté par la corruption de ses mœurs, de Scribonia, qu'il avait prise en troisième noce. Son mariage avec Livie

les lettres, et les éloges des poètes anoblirent un nom qui semblait devoir être dévoué à l'exécration de tous les âges. De grands écrivains s'avilirent en mentant à leur siécle et à la postérité, en rendant des hommages presque divins à un homme souillé de tous les vices. Ils se firent tort en se privant des tableaux pathétiques que pouvaient leur fournir les proscriptions dont ils avaient été les témoins, et ils montrèrent une basse complaisance en taisant des noms célèbres qui pouvaient déplaire au monarque. Virgile ne rougit point d'enlever aux Romains la gloire de l'éloquence, pour ravir à Cicéron le rang qu'il méritait. Horace n'a point honte d'avouer dans ses vers sa lâche désertion des drapeaux de la république. Ovide fait fumer d'un fade encens les autels qu'il élève sur les rives de Leuxin à son persécuteur implacable.

Auguste, en se conciliant les dispensateurs de la renommée, agit en habile politique; il attacha son nom à un des plus beaux siécles dont l'esprit humain puisse s'honorer. Il travailla pour ses intérêts et non pour la gloire des arts. A l'exception des historiens de son siécle qui conservèrent leur indépendance, les hommes de lettres de cette belle époque eussent obtenu une réputation bien plus pure, s'ils n'avaient point eu le maître du monde pour protecteur.

Aucun empereur n'eut un règne aussi long et

c **

aussi paisible qu'Auguste. Fut-il véritablement heureux ? Il eût fallu pour l'être qu'il pût imposer silence à ses remords, et qu'il pût s'affranchir du joug de la superstition dont il était l'esclave. Il avait une aveugle confiance aux Augures, aux Aruspices; il regardait les songes comme des prédictions, il croyait qu'il y avait des jours heureux et des jours malheureux. Quoique le nombre des divinités romaines put satisfaire le payen le plus fanatique, il fit des emprunts au culte des autres nations. Il avait la faiblesse de craindre le tonnerre ; et, s'il changeait par mégarde une de ses pantoufles de pieds, il le regardait comme un présage funeste. Il mourut âgé de 76 ans, et laissa Rome et l'univers au pouvoir d'un monstre dont les inclinations perverses lui étaient connues, comme s'il avait eu le dessein de se faire regretter davantage.

L'événement de son règne, le plus heureux pour le monde dont il devait changer la face, fut la naissance de Jésus-Christ.

L....e.



DUCH. DE MAZARIN.

P. Lely pinx.t *Landon direx.t*

M.me MAZARIN.

Hortense Mancini naquit, en 1647, de Michel Laurent Mancini, chevalier romain, et de Hiéronime Mazarini, sœur de Jules Mazarin, cardinal et premier ministre d'état en France.

Amenée à Paris, dès l'âge de 6 ans, elle fut demandée en mariage par le duc de Savoie et par Charles II, roi d'Angleterre. Mazarin ne crut pas devoir donner sa nièce à un monarque chassé de ses états; il la lui offrit par la suite, lorsque les affaires de ce prince commençaient à se rétablir; mais il essuya un refus à son tour. Il maria Hortense, le 28 février 1661, à Armand Charles de la Porte de la Meilleraye, sous la condition que celui-ci porterait le nom et les armes de Mazarin. Il mourut huit jours après ce mariage, et laissa aux deux époux 28 millions de biens. M. de la Meilleraye, devenu M. de Mazarin, était un homme d'un esprit bizarre et même dérangé. Il rendait sa femme extrêmement malheureuse par ses caprices tyranniques, et dissipait par ses folies l'immense dot qu'elle lui avait apportée. Elle quitta plusieurs fois sa maison, plusieurs fois se plaignit au roi, et s'adressa aux tribunaux; le tout sans succès. Elle prit enfin la résolution de se réfugier en Italie auprès de sa sœur la connétable Colonne. Après une route pleine de fa-

tigues et de dangers, elle arriva à Rome où de nouvelles disgraces l'attendaient. Elle revint en France pour solliciter une pension de son mari ; elle l'obtint, mais fort modique. Le roi la fit ensuite reconduire à Rome. Sa sœur la Connétable, qui n'était pas plus heureuse qu'elle en mari, voulut se retirer en France. Elles s'embarquèrent la nuit secrètement à Civita-Vecchia, et abordèrent en Provence. La duchesse d'Yorck emmena madame de Mazarin en Angleterre. M. de Mazarin, l'ayant pressée inutilement de revenir en France, lui intenta un procès qu'elle soutint et perdit : elle fut déchue de sa dot et de ses conventions. Elle ne songea plus dès-lors qu'à vivre tranquille, tantôt à Londres, tantôt à Chelsea, où beaucoup d'hommes aimables lui faisaient une cour assidue : Saint-Evremont était du nombre. Elle mourut le 2 juillet 1699, âgée de 52 ans.

Madame de Mazarin avait été fort jolie. Quand madame de Sévigné voulait donner une idée de deux beaux yeux, elle disait : *Ce sont les yeux de madame de Mazarin.*

Ses mœurs furent violemment attaquées, par son mari surtout. Il prétendit qu'elle avait été amoureuse du chevalier de Rohan, décapité depuis pour crime de trahison contre l'état. Il fit de même courir le bruit qu'elle avait été la maîtresse du duc de Nevers, son frère.

A.





CHATAM.

W. Hoare pinx.t Landon direx.t

CHATHAM.

William Pitt, comte de Chatham, naquit en 1708, à Boconnock dans le Cornouailles. Il était petit-fils de Th. Pitt, gouverneur du fort Saint-Georges, dans l'Inde, qui vendit au régent de France le beau diamant connu sous les noms de *Pitt* et de *Régent*. Issu de ce qu'on nomme en Angleterre une famille nouvelle, et partagé comme cadet dans les biens de son père, une commission de cornette de cavalerie et un revenu d'environ 100 louis semblaient peu propres à le tirer de l'obscurité. L'ambition, qui lorsqu'elle est accompagnée de grands talens et couronnée par de grands succès, fait ce que le monde appelle un grand homme, lui fraya la carrière des honneurs. Forcé par de violens accès de goutte de renoncer dès sa jeunesse aux plaisirs de son âge et à la dissipation de son état, il se livra à l'étude avec plus d'ardeur et de persévérance. Les circonstances lui furent favorables. La nation était alors partagée en deux partis, l'un dévoué, l'autre opposé au ministre Walpole. Les adversaires de celui-ci s'empressèrent de produire sur la scène politique un homme dont les talens précoces, les sentimens élevés, le caractère ferme et l'attachement aux principes de la liberté leur promettaient un puissant auxiliaire. La duchesse de Marlborough devint la protectrice de M. Pitt, le fit élire membre

du parlement, et lui laissa par son testament 10.000 l. st. à condition qu'il n'accepterait pas de place dans l'administration actuelle. Entré fort jeune dans le conseil des représentans de la nation, M. Pitt s'y montra bientôt l'égal des orateurs les plus distingués. A une force irrésistible d'argumentation, il unissait la chaleur des mouvemens, la véhémence des apostrophes, la dignité du geste, la vivacité et la noblesse de l'élocution. Dans cette assemblée, dit Chesterfield, où l'on parle tant du bien public et où l'on s'occupe si constamment de l'intérêt particulier, il choisit dès son début, le rôle de patriote, et le remplit avec une constance et un dévouement que la nation paya par une confiance sans bornes. Walpole avait pendant 12 ans soutenu son crédit par tous les moyens que la corruption peut fournir : en 1742, il se vit enfin forcé de quitter le ministère, et fut créé comte d'Orford. Quatre ans après, M. Pitt fut nommé vice-trésorier d'Irlande, membre du conseil privé et quartier-maître général de l'armée. Il remplit avec zèle cette dernière place, y montra une intégrité inconnue parmi ses prédécesseurs, et la perdit en 1755, pour s'être opposé à des mesures continentales qui n'intéressaient le roi d'Angleterre que comme souverain d'Hanovre. Un an après, l'ascendant de ses talens et le poids de sa popularité le portèrent au ministère. Fox, depuis lord Holland, élève de Walpole, dirigeait alors l'administration. Il était difficile que la bonne intelli-

gence régnât longtemps entre deux hommes également ambitieux et jusques là toujours opposés l'un à l'autre : le caractère de M. Pitt et sa supériorité ne permettaient pas d'ailleurs qu'il se contentât du second rang. Plus souple que son rival, Fox réussit cependant à l'écarter un moment : mais la faiblesse et les fautes répétées du ministère, le début malheureux de la guerre contre la France, l'expédition honteuse de Bing, la perte de Minorque, la défaite de Braddock et la prise d'Oswego, forcèrent bientôt Georges II de céder au vœu de la nation, et de mettre à la tête de l'administration le seul homme que l'on regardât comme capable de la diriger. Le rappel de M. Pitt changea la face des affaires. En peu de temps la résolution et la vigueur de ses conseils, la sagesse de ses plans, la rapidité de ses mesures assurèrent la supériorité aux Anglais dans les trois parties du monde. Il ne laissa oisif ni un homme ni un vaisseau. La France se vit à son tour réduite à une timide défensive ; ses flottes furent poursuivies et battues partout où elles se montrèrent ; elle perdit le Canada ; une suite d'événemens inouis prépara à sa rivale l'empire de l'Inde. Des entreprises si bien conduites et couronnées par un succès si éclatant, portèrent jusqu'à l'enthousiasme la confiance que M. Pitt inspirait. On accordait sans réclamation tous les subsides qu'il demandait non-seulement pour soutenir la guerre maritime, mais pour secourir le roi de Prusse sur le continent. L'Angleterre prodiguait ses trésors ;

mais au moins elle était fidèle à ses engagemens : elle se persuadait, sur la foi de son ministre, que pour assurer ses conquêtes dans les deux Indes, il lui fallait solder en Allemagne une armée de 75,000 hommes. Tandis que M. Pitt dirigeait à son gré les délibérations du parlement, il était maître absolu dans le conseil où tout pliait sous ses volontés. Le premier lord de l'amirauté lui ayant remontré l'impossibilité de transporter promptement par terre, un convoi d'artillerie à Portsmouth : *vous perdrez votre place*, répondit-il, *ou cela s'exécutera.* La mort de Georges II, qui arriva en octobre 1760, porta la première atteinte au crédit du principal ministre. Georges III, d'un caractère beaucoup moins belliqueux, et d'ailleurs dirigé par les conseils du comte de Bute, se montra disposé à écouter les propositions de paix que la France lui fit faire. Ce fut le moment critique pour M. Pitt : il sentait que l'Angleterre, quoique victorieuse, ne pouvait trouver dans la paix des avantages tellement évidens qu'ils parussent compenser les sacrifices que la guerre lui avait coûtés; l'illusion que son ministère avait produite, et que peut-être il avait lui-même partagée, allait s'évanouir : il fit tous ses efforts pour traverser les négociations, y vit avec surprise intervenir l'Espagne, chercha vainement à l'intimider ou à la séduire, découvrit le traité qui l'unissait secrétement à la France, demanda au conseil de lui déclarer immédiatement la guerre ; échoua dans cette proposition et quitta le ministère le 5

octobre 1761. Sa réputation d'intégrité était si solidement établie, son désintéressement si bien connu, son caractère si généralement estimé, qu'il put accepter, en se retirant, une pension de 3000 l. st. sans que cette faveur de la cour diminuât sa popularité. Ce fut en 1766, qu'après avoir reparu un instant dans le ministère, il reçut le titre de comte de Chatham. Le nouveau pair se consacra désormais tout entier à l'éducation de son second fils qui, à peine âgé de 7 ans, lui paraissait déja devoir ajouter un jour à la gloire de son nom. Ses pressentimens ne l'ont pas trompé. Ce fils, élevé sous ses yeux et par ses soins, est le célèbre William Pitt, qui ministre à 23 ans, et ministre presque sans interruption pendant 23 ans, a terminé sa carrière en 1805. On peut remarquer qu'à peu près dans le même temps, lord Holland, autrefois rival de Chatham, cultivait avec une prédilection pareille les talens naissans de son second fils, C. Fox, destiné à figurer avec tant d'éclat dans la chambre des communes, à s'y montrer le plus redoutable adversaire de W. Pitt, à lui disputer constamment la palme de l'éloquence, et enfin à le remplacer à la tête des affaires. Quoique devenu étranger à l'administration, lord Chatham ne le fut cependant jamais à ce qui intéressait la liberté et la gloire de son pays. Dans les occasions importantes, il se montrait encore le plus ardent comme le plus habile défenseur des principes constitutionnels. Lorsque les premiers troubles écla-

tèrent dans les colonies américaines, il réclama pour elles le droit commun à tout anglais de n'être soumis qu'aux taxes qu'il a consenties par ses représentans. A mesure que les dissentions prirent un caractère plus alarmant, il redoubla d'efforts pour en prévenir la funeste issue, et combattit avec vigueur les mesures dictées par l'ignorance et par l'opiniâtreté du ministère. Le célèbre docteur Johnson disait alors que pour mettre fin à ces démêlés, il suffisait de nommer Chatham dictateur pendant 6 mois. Il était destiné à mourir au lit d'honneur. Le 8 avril 1778, lorsque les hostilités éclataient de toutes parts en Amérique, ce vénérable vieillard qui, à 70 ans, joignait encore à la chaleur du zèle, la justesse des vues et l'énergie des conseils, vint à la chambre des pairs demander que l'on rappelât les troupes anglaises des Colonies, qu'on satisfît aux demandes de celles-ci, et qu'on déclarât sur le champ la guerre à la France. Il fut frappé d'apoplexie au milieu de son discours, et mourut trois jours après, à sa terre de Hayes. Sa mort fut regardée comme une perte publique. Le parlement fit enterrer ses restes avec pompe dans l'abbaye de Westminster, paya ses dettes, et vota une annuité de 4000 l. st. pour l'aîné de ses descendans. A l'annuité près, le même honneur et la même récompense ont été depuis décernés à son second fils. Ce n'est pas le moindre trait de l'éloge de tous deux, que d'être morts insolvables, sans avoir jamais été fastueux ou prodigues.

F.



Le Padouan pinx.t Landon direx.t

BERNIN.

Jean Laurent Bernini apprit de son père, peintre et sculpteur florentin, les premiers élémens de son art, et alla avec lui à Rome pour se perfectionner. La nature l'avait créé statuaire, car à l'âge de dix ans il fit une tête en marbre digne d'être remarquée; et à dix-sept, il avait déja orné Rome de plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue le groupe d'Apollon et Daphné. Il travaillait le marbre avec une vîtesse surprenante.

Grégoire XV créa le Bernin chevalier de l'ordre du Christ, et Urbain VIII lui confia les travaux considérables en tout genre qui l'ont immortalisé: architecture, peinture, sculpture, il embrassait tous les arts dans la fécondité de son génié; il exécuta en bronze le baldaquin de S. Pierre, et les quatre grandes niches au dessous des pendentifs qu'il orna de statues colossales; il embellit les places de Rome de plusieurs fontaines, d'un grand nombre de palais et d'édifices publics, sans négliger la direction générale des travaux de S. Pierre qui lui était confiée.

Cet artiste refusa 60,000 livres d'appointemens qui lui furent offerts par le cardinal Mazarin pour se fixer en France; il exécuta, par ordre d'Innocent X, la fontaine de la place Navone, et par

ceux d'Alexandre VII, la célèbre colonnade de S. Pierre, la magnifique chaire placée au fond de l'église, l'escalier du Vatican et un nombre infini de mausolées, de figures et de bustes, tant à Rome que pour les cours étrangères. Tout le monde est instruit des sollicitations pressantes que le grand Colbert lui fit de la part de Louis XIV pour l'engager à venir à Paris diriger les travaux du Louvre, et des honneurs extraordinaires qui lui furent rendus lorsqu'après avoir, avec beaucoup de difficultés, obtenu l'agrément du Pape, il consentit enfin à faire ce voyage. Il fut reçu partout sur sa route et à son arrivée comme un souverain aurait pu l'être; il resta huit mois en France, et ne fit à la cour que le buste de Louis XIV; n'exécuta point ses projets du Louvre, laissant à Perrault la gloire d'ériger les siens; remporta des présens considérables et des pensions pour son fils et pour lui.

De retour à Rome, il se hâta de faire la statue équestre du Curtius en marbre qui est aujourd'hui placée à Versailles, et l'adressa à Louis XIV comme un témoignage de reconnaissance. Clément IX ne se déclara pas moins zélé protecteur du Bernin que ses prédécesseurs, et lui fit décorer le Pont Saint-Ange, à Rome.

Son dernier ouvrage est un Christ demi-figure colossale qu'il légua à la reine Christine. Il mourut en 1680, et laissa, dit-on, 2 millions de bien.

L. G.


MARC AURELE.
Landon direx.t

MARC-AURÈLE-ANTONIN.

« On sent en soi-même, dit Montesquieu, un « plaisir secret, lorsqu'on parle de Marc-Aurèle : « on ne peut lire sa vie, sans une espèce d'attendrissement : tel est l'effet qu'elle produit, qu'on « a meilleure opinion de soi-même, parce qu'on « a meilleure opinion des hommes. » Cet Empereur naquit à Rome l'an 121 de notre ère. Issu de l'illustre famille des Annius, il s'inquiétait peu qu'on le fît descendre de Numa et d'un roi de Salente ; mais il rendait grâces aux Dieux, « d'avoir eu des aïeux utiles à l'état, une bonne « mère, une bonne sœur, de bons parens, de « bons précepteurs, de bons domestiques, et de « n'avoir jamais manqué à aucun d'eux. » Son éducation commença avec sa naissance : la douceur, l'amitié, les soins assidus de sa mère entourèrent son berceau : il trouva, dans le sein de sa famille, la leçon et l'exemple de toutes les vertus ; et, tandis que sous les meilleurs maîtres, il puisait, dans l'étude des sciences, des lettres et des arts, des connaissances propres à étendre et à orner son esprit ; il développait ses forces par les exercices de la gymnastique, s'endurcissait aux travaux de la guerre, et s'accoutumait à partager les fatigues du soldat. La philosophie morale eût pour lui, dès sa plus tendre jeunesse, un attrait particulier ;

mais, fidèle imitateur de Socrate et d'Epictète, il se garda bien de l'envisager comme une science purement spéculative: il n'apprit à bien connaître tous les devoirs de l'homme que pour se rendre capable de les pratiquer. En prenant, à 12 ans, le manteau de philosophe, il pensa qu'il prenait l'engagement de cultiver sa raison, d'épurer son cœur, de régler ses passions, de conserver dans toutes les circonstances une égalité d'ame supérieure à la bonne comme à la mauvaise fortune; et ce fut là l'étude de toute sa vie. Austère dans ses mœurs, simple dans ses goûts, modéré dans ses desirs, dévoué à sa famille comme à sa patrie, dédaignant les richesses et redoutant les honneurs, il abandonna à sa sœur le patrimoine de ses ancêtres, et lorsqu'à 18 ans Antonin l'adopta, il versa des larmes sur les dangers de sa grandeur future.

Exercé aux affaires publiques depuis le moment de son adoption jusqu'à l'âge de 40 ans qu'il monta sur le trône, il partagea pendant ce long intervalle tous les soins de l'empire avec Antonin qui le créa d'abord questeur, puis consul, le nomma César, lui fit épouser sa fille, l'éleva aux dignités de tribun et de proconsul, et lui donna enfin, avant de mourir, cette statue d'or de la Fortune qui devait toujours rester dans l'appartement de l'empereur. Par quelle reconnaissance, quelle tendresse, quels soins et quels travaux assidus Marc-

Aurèle ne reconnut-il pas tant de bienfaits! l'Empire vit alors pour la seconde fois le touchant spectacle que lui avaient déja donné Vespasien et Titus; celui d'un père et d'un fils exerçant en commun le souverain pouvoir, s'éclairant l'un l'autre dans l'examen des affaires et dans le choix des magistrats, partageant le trône sans jalousie et sans défiance, unis d'affection et d'intérêt, rivaux seulement de bienfaisance, et oncourant avec une noble émulation à tout ce qui intéressait la gloire de l'état et le bonheur des peuples.

L'élève et le collégue d'Antonin, celui qui pendant 23 ans avait partagé le fardeau du gouvernement, était sans doute capable de le soutenir seul à 40 ans. Marc-Aurèle, parvenu à l'empire, crut cependant devoir s'associer L. Verus, comme lui fils adoptif d'Antonin, mais que ses goûts frivoles, ses vices et son inconduite avaient jusqu'alors écarté des conseils comme de la confiance de l'empereur. Après l'avoir nommé son collégue, il lui donna sa fille en mariage. Il espérait que ce généreux partage de la puissance, ses avis et son exemple ramèneraient Verus au sentiment de ses devoirs: il vit avec douleur qu'il s'était trompé, et redoubla de soins pour que l'empire n'eût point à souffrir d'un choix que l'amitié fraternelle et le respect filial lui avaient inspiré. Après avoir gémi des déréglemens de son gendre, il pleura sa mort, protégea sa famille, assura le sort de ses domestiques, et ne

crut point avilir la dignité du trône, en remariant sa propre fille, veuve de Verus, à Pompeïen, fils d'un simple chevalier romain, mais homme éminent en vertu et en mérite.

Devenu seul maître de l'empire, Marc-Aurèle ne changea ni ses principes, ni sa conduite, ni ses mœurs. Toujours affable, simple et modeste, il vivait comme un particulier, visitait ses amis, les consultait, les recevait à sa table sans appareil et sans faste. Assidu au sénat, il regardait comme un devoir de délibérer avec lui sur toutes les affaires importantes, et même de déférer à ses avis : *il lui semblait plus raisonnable de suivre l'opinion de plusieurs personnes éclairées, que de les obliger de se soumettre à la sienne.* Dans les besoins les plus urgens, il ne se permettait pas de disposer, sans une autorisation spéciale, de l'argent déposé dans le trésor : *rien ne m'appartient en propre*, disait-il, *tout est au peuple et au sénat ; tout, jusqu'au palais que j'habite.* Sous le gouvernement de ce grand homme, le peuple romain fut heureux et libre. Marc-Aurèle, administrateur vigilant des revenus de l'empire, porta dans toutes les dépenses publiques une sage et prévoyante économie. Pour se conformer aux usages établis, il donna au peuple des spectacles ; mais il les rendit moins fréquens et moins dispendieux : il récompensa le zèle et la valeur des troupes ; mais ses largesses à leur égard furent toujours sans profusion : *ce que je vous don-*

[illegible]
nerais au delà de ce qui vous est dû, leur disait-il, *serait pris sur le sang de vos pères et de vos frères.* Aussi, malgré les guerres longues et coûteuses qu'il eut à soutenir contre les Germains, les Sarmates, les Quades et les Marcomans; malgré les sommes considérables qu'il employa à élever sur les frontières de l'empire de nombreuses forteresses, afin de contenir ces barbares; malgré les secours qu'il prodigua aux provinces ravagées par la peste, aux villes détruites par des tremblemens de terre; non-seulement il ne chargea point le peuple de nouveaux impôts, mais il lui fit la remise de tout ce qu'il devait au fisc depuis 46 ans, et pourvut encore à ses besoins par des distributions gratuites. Dans le temps où l'empire fut assailli à la fois par tant de fléaux destructeurs, on vit ce prince vendre les meubles les plus riches de son palais, les pierreries, les tableaux, les statues, la vaisselle d'or et d'argent, les habits même de l'impératrice, pour en employer le produit aux dépenses publiques.

La bonté formait réellement le fond du caractère de Marc-Aurèle. Il chérissait tellement cette vertu qu'il en fit une Divinité à laquelle il éleva un temple. Il la pratiqua constamment, envers les étrangers comme envers ses proches, envers ses ennemis comme envers ses amis. On lui reprochait comme une faiblesse de pleurer la mort de celui qui avait élevé son enfance : *permettez-moi d'être homme*, répondit-il, *car ni le rang suprême, ni*

la philosophie n'étouffe le sentiment. L'homme le plus vertueux de l'empire, le plus sévère pour lui-même était en même temps le plus indulgent pour les autres. Il répétait souvent : *nous ne pouvons rendre les hommes tels que nous les voudrions; il faut donc les supporter tels qu'ils sont, et en tirer le meilleur parti possible.* Ecoutant avec douceur les plus libres remontrances, toujours prêt à pardonner les offenses personnelles, il porta quelquefois jusqu'à l'imprudence l'oubli des injures et de la trahison. Le mot d'Adrien, *personne n'a jamais tué son successeur,* était sa réponse ordinaire à ceux qui l'exhortaient à pourvoir à sa sûreté par des exemples de sévérité : *telle est,* ajoutait-il, *la nature des crimes d'état que ceux-mêmes que l'on vient à bout d'en convaincre passent toujours pour opprimés.* Lorsqu'on le prévint des projets ambitieux d'Avidius Cassius ; *je ne puis,* répondit-il, *mettre en cause un homme que personne n'accuse publiquement, et dont la vaillance et les talens sont utiles à la république.* Lorsque ce même Cassius se fut fait proclamer empereur en Syrie ; *je lui céderai ce titre sans peine,* s'écria-t-il, *s'il en est jugé plus digne que moi ; tout ce que je crains, c'est que le désespoir de cet ingrat ne me prive du plaisir de lui pardonner.* Après la mort du rebelle, il fit brûler ses papiers, afin de ne pas connaître ses partisans secrets.

Egalement appliqué à tous ses devoirs, Marc-

Aurèle les remplissait tous avec la même vigilance et la même activité. Il regardait comme le premier de rechercher, d'accueillir et de récompenser le mérite et la vertu dans quelque rang que la fortune les eût placés. Pertinax, fils d'un affranchi et qui depuis parvint à l'empire, fut élevé par lui au consulat. Dans les affaires, il avait pour maxime d'examiner avec lenteur et d'exécuter avec rapidité. Pendant la paix, il s'occupait sans relâche des détails de l'administration, et faisait rendre la justice sous ses yeux avec une scrupuleuse exactitude. Il donna à l'empire d'utiles réglemens touchant la poursuite et le jugement des accusés, l'état des citoyens, les tutelles, les successions; il étendit l'obligation imposée par Trajan d'être propriétaire en Italie pour parvenir aux emplois publics. Pendant la guerre, il montrait les talens du capitaine unis au dévouement et à la valeur du soldat. Il marchait à la tête des troupes, dirigeait leurs mouvemens, présidait à leurs travaux, partageait leurs fatigues et leurs dangers. Ce fut dans le cours de ses expéditions contre les Barbares, que sur les bords du Danube, à Carnunte et à Strigonie, il écrivit ces réflexions célèbres sur sa vie, ces pensées sur la Providence, sur la loi naturelle, sur tous les devoirs de l'homme et du prince, qui sont heureusement parvenues jusqu'à nous: monument précieux de justesse, de droiture et de magnanimité; code moral le plus parfait peut-être qu'il ait été donné à l'homme de concevoir, qui ne pouvait

être tracé que par la plus grande ame, qui fut en même temps sanctionné par la plus belle vie, et qu'on ne lira jamais sans une admiration mêlée d'attendrissement. Marc-Aurèle, épuisé par le travail et par les fatigues, tomba malade à Vienne en Autriche, lorsqu'il marchait pour la troisième fois contre les peuples du Nord, et mourut à Sirmich l'an 180, dans sa cinquante-neuvième année. Il consacra ses derniers momens à donner à Commode, son fils et son successeur d'utiles leçons qui ne profitèrent pas mieux que les grands exemples qu'il lui laissait à suivre. Le peuple et l'armée le pleurèrent comme un bienfaiteur, comme un père commun. On avait voulu, de son vivant, lui élever des temples; mais il les refusa en disant: *la vertu seule égale les hommes aux Dieux: un prince juste a l'univers pour son temple, et les gens de bien en sont les ministres.* Après sa mort la reconnaissance publique lui décerna des autels, et l'honora sous le nom de *Dieu propice.* Marc-Aurèle est vraiment le héros de l'antiquité, et sans contredit le plus grand homme qui ait paru dans aucun temps. Son nom consacré par la vénération des siècles est devenu le symbole de la vertu; c'est Socrate tout entier, mais Socrate maître de la terre. L'empereur Julien l'a peint d'une manière aussi fidèle que précise, en disant: *qu'il prétendit ressembler aux Dieux, et qu'il fit consister cette ressemblance à avoir peu de besoins, et à faire aux autres tout le bien possible.* C. G. P.



FERDINAND ET ISABELLE

N. pinx.t Landon direx.t

FERDINAND ET ISABELLE.

Ferdinand appartient à l'époque la plus brillante de l'histoire moderne ; il eut une part plus ou moins directe aux événemens de son siécle ; il fut politique, guerrier, il agrandit ses états par les alliances, par la ruse, par la force ; il sut profiter habilement des fautes de ses voisins, et des talens des grands hommes qui parurent sous son règne. Il fut heureux, si le bonheur des rois consiste dans la réussite de projets criminels, dans l'étendue de la puissance, dans l'abaissement et la servitude des peuples.

Ferdinand V, dit le Catholique, était fils de Jean II, roi d'Arragon et de sa deuxième femme Jeanne Henriques ; son mariage avec Isabelle de Castille, sœur de Henri IV surnommé l'impuissant, et que ses peuples déposèrent, lui valut la possession de ce royaume ; il dut à un heureux hasard l'origine de son agrandissement ; mais la suite fut l'ouvrage de son habileté et de sa politique.

Son mariage l'avait rendu roi de Castille en 1469. En 1479 il fit la guerre à Alfonse V, roi de Portugal. On ne recherchera point ici les motifs qui la firent naître ; d'après le caractère que l'histoire donne à ce prince, il est probable qu'il ne consulta que son ambition, et que toute entreprise lui paraissait juste, pourvu qu'elle accrût sa puissance. La guerre

qu'il fit aux infidèles était plus légitime; la religion, la dignité nationale l'autorisaient, lui donnaient un caractère auguste et respectable. Il était glorieux d'anéantir la domination des Maures en Espagne, il eût été politique et humain de ménager les peuples, après avoir détruit les princes, de les attacher au vainqueur par la bienveillance, de leur faire chérir les loix et la doctrine des Chrétiens, en leur prouvant qu'elles empêchaient l'abus de la victoire, qu'elles enseignaient à traiter tous les hommes comme des frères. Ferdinand savait vaincre; mais il ne savait user de ses victoires ni en philosophe ni en chrétien éclairé. Après une guerre de huit ans, il conquit le royaume de Grenade et chassa les Maures d'Espagne. Cette conquête, si brillante et si heureuse, se termina presque à l'instant où un nouveau monde s'ouvrait à l'esprit entreprenant, aux fureurs, à la cupidité des Européens.

Ce fut en 1492 que Christophe Colomb découvrit l'Amérique. Ce fut le seul événement de ce règne auquel Isabelle prit une part active. Partout ailleurs son nom, attaché à celui de son époux, ne paraît qu'un vain titre sans éclat réel. Ce grand navigateur, rebuté par l'ignorance, condamné par la superstition qui regardait comme impie la pensée qu'il existât des Antipodes; mais, soutenu par son génie, conçut la plus hardie et

la plus périlleuse des entreprises. L'on n'examinera point ici si cette découverte fut un bien pour l'humanité; on ne juge point toujours un homme illustre par le résultat de ses travaux, mais par la profondeur des vues, par la force de tête qu'ils supposent. On s'étonne aujourd'hui qu'il fallut la bulle d'un pape pour assurer aux Espagnols la possession du Nouveau Monde. Un tel titre ne put justifier les violences qui suivirent cette découverte. Ce fut Alexandre VI, arragonnois de naissance, qui donna la propriété du nouvel hémisphère à Ferdinand et à ses successeurs. On connaît les mœurs de ce pontife, et il semblait bien digne de participer de quelque manière à une conquête qui devait être suivie de tant d'horreurs et de tant de crimes. Sous un prince plus ami de l'humanité que Ferdinand, le fanatisme et l'avarice n'eussent point anéanti la population de la plus vaste partie du globe. Si ce prince n'employa point les précautions d'un philanthrope pour ménager ses nouveaux sujets, il prit les mesures d'un habile politique pour assurer sa domination sur ce vaste hémisphère, et pour tirer parti de toutes les ressources qu'il pouvait offrir.

L'Amérique répandit d'immenses trésors sur l'Espagne, et donna la plus grande activité à son commerce. Tant qu'elle alimenta ses sujets du Nouveau Monde des produits de son industrie,

ses nombreuses manufactures ne satisfirent qu'à force de travail aux demandes qui leur étaient faites ; Sévile seule employait cent trente mille ouvriers. Il est vrai que Ferdinand, qui termina sa carrière vingt années après cette découverte, n'en tira point le même parti que ses successeurs ; mais on ne peut douter néanmoins que l'accroissement de richesses qu'elle lui procura n'ait beaucoup contribué à servir ses desseins ambitieux.

Cet immense empire, qui ne lui avait coûté que quelques vaisseaux et le sang d'un petit nombre d'intrépides aventuriers, ne satisfit point son insatiable ambition ; il conquit Velès et Oran en Afrique, et en Europe le royaume de Navarre et celui de Naples. La Navarre, après des troubles violens, avait cru trouver le repos en remettant l'autorité entre les mains de Jean d'Albret, mais ce prince lâche était aussi incapable de combattre que peu fait pour gouverner ; un homme plus habile n'eut point résisté sans peine à un prince tel que Ferdinand qui l'attaqua sans la moindre apparence de justice. D'Albret perdit son trône, trouva près du roi de France une retraite, et des secours qui ne firent qu'ajouter à l'humiliation de sa chute, en lui procurant les moyens de faire une tentative inutile pour rentrer dans ses états.

Le royaume de Naples avait été la cause ou le

prétexte de la plupart des guerres d'Italie, il fut le tombeau d'une armée française sous Charles d'Anjou. Charles VIII, au lieu de travailler à réparer les maux que les guerres intestines et les guerres étrangères avaient faits à son pays, se laissa séduire par Ludovic Sforce, et passa les monts. De faciles succès, suivis d'affreux désastres qui devaient éclairer son successeur, n'empêchèrent point Louis XII, dans la maturité de l'âge, de tourner ses vues vers l'Italie; il fut dupe de l'Espagne qu'il prit pour auxiliaire. Ferdinand obtint le royaume de Naples, et trompa indignement le monarque français qui, incapable d'une perfidie, ne pouvait pas même en concevoir le soupçon. Le roi catholique, car c'est ainsi que l'on appelait Ferdinand, entra dans la fameuse ligue contre Venise avec le Pape, l'Empereur et Louis XII. Il était singulier de voir une coalition aussi forte contre un si petit état; mais cette république, terrible à ses citoyens par les formes inquisitoriales de son gouvernement, jetait au loin un très-vif éclat; elle dominait sur les îles de Chypre et de Candie, sur les places maritimes du royaume de Naples, et de la Romagne.

Cette Carthage moderne eut la gloire de résister à la plus puissante des confédérations. Ce fut la première fois que Ferdinand échoua dans une entreprise; s'il avait travaillé seul et

pour lui seul, il eût réussi : la jalousie de tant de princes sauva l'aristocratie vénitienne. Ce monarque, dont toute la vie fut une suite de conquêtes et de trahisons, d'actions éclatantes et de ruses infames, mourut, à l'âge de 63 ans, d'un breuvage que Germaine de Foix, sa seconde femme, lui donna croyant ranimer ses forces, et le rendre capable de se donner un successeur. Il eut de sa première femme, Isabelle, un fils qui mourut sans postérité, et quatre filles dont la seconde nommée Jeanne, épousa Philippe, archiduc d'Autriche, mariage dont sortit Charles-Quint.

Il n'est aucun prince dans l'antiquité qui ait autant de rapport avec Ferdinand que Philippe de Macédoine; l'Espagnol comme le Grec ne reçut de ses pères qu'un très-petit état qu'il agrandit par la politique et l'injustice : tous deux méprisèrent les hommes, et tirèrent habilement parti de leurs vices et de leurs faiblesses. Philippe disait qu'il était sûr de se rendre maître d'une ville, pourvu qu'il pût y faire entrer un mulet chargé d'or. Ferdinand étendit bien plus loin sa domination par l'artifice que par la force des armes; le Grec ne rougissait point d'avouer ses perfidies; le Castillan disait, lorsqu'on lui rapportait que Louis XII s'était plaint que Ferdinand l'avait trompé une fois: « Comme il ment, l'ivrogne, « je l'ai trompé plus de cent. » Quant à la valeur personnelle, Philippe en donna des preuves mul-

tipliées; Ferdinand se reposa sur le génie de ses généraux. Le premier fut éloquent, parce qu'il avait affaire à des peuples qui portaient au plus haut point le talent de la parole: le second, qui vivait dans des siècles encore barbares, n'avait pas besoin des mêmes moyens de séduction. Philippe porta, dans sa conduite, le déréglement et la dissolution d'un Grec des siècles les plus corrompus. Ferdinand vivait avec la frugalité d'un Espagnol et l'austérité d'un dévot. Tous deux eurent des successeurs dont ils préparèrent la gloire, et qui parurent les surpasser. Alexandre aspirait à la monarchie universelle, et subjugua la plus grande partie du monde alors connu. Charles-Quint conçut le même projet et n'agrandit point ses états. Enfin Philippe porta les coups les plus terribles à la liberté de la Grèce; et Ferdinand prépara la ruine des superbes aristocraties qui avaient tenu si longtemps en tutelle les rois de Léon, d'Arragon, de Valence, de Castille.

Ferdinand fut un homme extraordinaire: on ne lui donnera point le titre glorieux de grand homme; il n'appartient qu'aux bienfaiteurs des nations. Il parut n'avoir qu'un seul objet en vue, l'agrandissement de ses états; mais le fanatisme ou la passion de l'autorité lui firent faire de très-grandes fautes. Il voulut étendre son empire sur les consciences et créa l'horrible tribunal de l'inquisition. Il ne prévit pas qu'il mettrait ses successeurs sous

l'influence du Sacerdoce, et que, laissant à l'autorité ecclésiastique le droit de prononcer sur des crimes réels et imaginaires, il anéantissait l'autorité civile, et rendait le trône le marche pied de l'autel. L'intolérance lui fit expulser les Juifs de son royaume; il eût mieux valu, par des loix douces et protectrices, en faire des hommes industrieux et de bons citoyens. Ferdinand vécut dans un siécle fécond en grands hommes, et il les fit servir à sa gloire. Il dut le Nouveau Monde au génie de Colomb, à l'audace intrépide des Cortès, des Pizarres; Gonsalve de Cordoue lui conquit le royaume de Naples; et Ximénès, sorti des ténèbres du cloître, tint d'une main ferme les rênes de l'administration.

L....



ALEXANDRE.

Landon direx.t

ALEXANDRE LE GRAND.

Après les héros des temps fabuleux et d'Homère, Alexandre le Grand est en possession d'un culte d'admiration et presque d'enthousiasme contre lequel il y aurait bien quelques réclamations à faire, mais qui est consacré par le temps et l'habitude.

Il n'existe point d'histoire originale d'Alexandre, point de mémoires, ni de monumens historiques originaux. D'une masse de récits ou de traditions qui se modifient, et quelquefois se contredisent, d'un mélange d'adulations excessives, d'exagérations et d'aveux qui deviennent des accusations graves, se compose une sorte de labyrinthe dont il est assez difficile de tronver l'issue. Ceux qui voudraient la chercher doivent lire l'*Examen critique des Historiens d'Alexandre*, par M. de Sainte-Croix : c'est le seul livre réellement instructif sur le Héros macédonien. Il donne pour résultat qu'aucun des historiens de ce Conquérant ne mérite une entière confiance ; qu'il faut les rapprocher et les discuter tous, et finalement se contenter du vraisemblable. Voici les principaux faits auxquels on peut s'arrêter.

Philippe, père d'Alexandre, avait gouverné avee une grande habileté, et s'était rendu prépondé-

rant dans la Grèce, par la corruption, plus que par la force. En vain Démosthènes tonnait contre lui, et le désignait aux républiques grecques comme l'ennemi commun contre lequel il fallait se réunir; l'or de Philippe semait la division, achetait les suffrages; et quand la ligue d'Athènes, de Thèbes et des Achéens prit les armes, Philippe la vainquit à Chéronnée. C'est à cette bataille que commence à briller la gloire militaire d'Alexandre. Il était alors âgé de 18 ans, et commandait l'aile gauche avec laquelle il enfonça le bataillon sacré des Thébains. Deux ans après, Philippe ayant été assassiné dans une fête, à l'âge de 46 ans, Alexandre lui succéda au trône et au projet d'attaquer le roi de Perse. Philippe s'était fait nommer, malgré beaucoup d'opposition, généralissime de la Grèce, sous prétexte de la venger des anciennes attaques de Xercès et de Darius. Alexandre brigua le même titre, avec le même prétexte, et l'obtint; mais ce qui motive le reproche d'avoir voulu être le maître, plutôt que le vengeur de la Grèce, c'est qu'au premier mouvement que les Thébains firent vers le recouvrement de leur indépendance, Alexandre fit saccager et raser leur ville, que les habitans furent abandonnés au glaive du soldat, pendant un jour entier, et que ceux qui échappèrent au massacre furent vendus comme esclaves. Le roi de Macédoine voulait

inspirer par cet exemple assez de terreur aux Grecs, pour qu'ils ne fussent pas tentés de secouer le joug pendant son expédition d'Asie. Il avait ordonné d'épargner la maison de Pindare dans le sac de Thèbes, et elle fut respectée. On a beaucoup exalté cet hommage rendu au génie, et l'on n'a pas insisté en proportion sur le sort de Thèbes et des Thébains; cependant le desir d'être chanté par Pindare aurait pu déterminer Alexandre, autant que la magnanimité. On sait qu'il s'avouait ambitieux de la louange des Grecs.

Alexandre partit bientôt après la ruine de Thèbes pour l'Asie, avec 30,000 hommes d'infanterie, 4,500 de cavalerie, des provisions pour un mois, et environ 60 talents (moins de 400,000 francs). On a demandé ce qu'il serait devenu, ainsi que son armée, si Darius, au lieu d'accepter des batailles, l'avait laissé s'avancer, et, choisissant les positions avantageuses, fût tombé sur lui, à propos, avec ses troupes innombrables? Le héros serait, ajoute-t-on, signalé dans les annales du monde, comme un fou, et il aurait probablement perdu ses propres états. A cette hypothèse, l'histoire répond par le succès et montre Alexandre, grand homme de guerre, soldat et général à la fois, dirigeant sa fortune avec habileté, dans une sphère d'ambition sans bornes.

Le caractère d'Alexandre n'étant pas le même

à tous les degrés de sa fortune, il faut le peindre à diverses époques. Son père lui avait préparé une grande puissance, et lui avait donné Aristote pour précepteur : la nature, non moins libérale, l'avait doué de qualités brillantes. L'ardeur de son esprit embrassa d'abord tout ce qui annonce des sentimens nobles et généreux : il parut aimer les arts, les lettres, les sciences, et honorer ceux qui les cultivent.

Revenons au Conquérant : 20 jours après son départ de Macédoine, il traversa l'Hellespont. Il força le passage du Granique que les Perses lui disputèrent avec 100,000 hommes, selon l'un de ses historiens ; avec 600,000 selon un autre ; avec 40,000 selon Arrien ; car c'est ainsi qu'ils diffèrent souvent entre eux. Après ce premier succès, l'Asie mineure se soumit : après la bataille d'Issus, où la famille de Darius fut faite prisonnière, Alexandre prit le titre de roi de l'Asie : après la bataille d'Arbelle, où Darius avait, dit-on, un million de combattans, l'empire des Perses fut détruit. Les historiens exagèrent toujours le nombre des morts, du côté des Perses : à cette dernière bataille, ils varient depuis 300,000 jusqu'à 40,000. Du côté des Macédoniens, on ne leur compte, à chaque action, que quelques morts ; et cependant Alexandre court toujours les plus grands dangers. Mais il faut bien se contenter de ce que

disent les historiens; ou plutôt il faut ne les en croire que pour la masse des faits.

Depuis la victoire d'Arbelle, Alexandre paraît tout autre : dans la conquête de la Perse, il peut servir de modèle aux conquérans ambitieux; mais depuis la mort de Darius, dans son expédition de l'Inde, c'est un homme que la fortune a enivré et dont l'ivresse va jusqu'au délire, jusqu'à la fureur. Ce n'est pas qu'il n'eût donné déja des preuves d'une grande violence de caractère et de cruauté, surtout à la prise de Tyr et de Gaza. La première de ces villes l'avait arrêté sept mois, et le siége en avait été meurtrier. L'ayant prise enfin, 13,000 Tyriens, selon Diodore de Sicile, 15,000 selon Quinte-Curce, 30,000 selon Arrien, furent passés au fil de l'épée et les autres faits captifs. Les soldats étant fatigués de tuer, Alexandre fit mettre en croix, sur le bord du rivage, le reste de la jeunesse, au nombre de 2,000 individus.

La ville de Gaza lui résista vigoureusement encore malgré cet exemple : il ne put s'en rendre maître qu'après un long siége pendant lequel il fut blessé. Les habitans furent traités à peu près comme ceux de Tyr; le gouverneur, Bétis, qui n'avait fait que son devoir, en défendant une place confiée à sa fidélité, fut attaché vivant, par les talons, au char d'Alexandre et traîné par le vainqueur sous les murs de la ville, en imitation d'Achille qui avait traité ainsi le cadavre d'Hector.

L'Egypte s'étant soumise, le séjour d'Alexandre n'y fut remarquable que par deux faits bien dissemblables pour sa gloire, la fondation de la ville d'Alexandrie et son voyage au temple de Jupiter Ammon. Etonné de la puissance que le commerce avait donnée à la ville de Tyr qui, avec ses seuls moyens, lui avait résisté si longtemps, il conçut la belle et vaste idée de créer une ville qui fut le centre du commerce du monde, et il nomma Alexandrie cette cité célèbre. On l'a loué et admiré justement pour la conception et l'exécution de ce grand projet.

Son voyage au temple de Jupiter Ammon avait pour motif de se faire déclarer fils de Jupiter, et invincible, par l'oracle le plus accrédité qu'il y eût alors. L'adulation n'a pas pu faire prendre le change sur cet excès de vanité. L'on a bien dit qu'il avait besoin d'inspirer une confiance illimitée à son armée, avant l'expédition de l'Inde. Mais il est avéré que l'armée, loin de voir cette prétention avec plaisir, en fut mécontente. Il eut beau faire, les Macédoniens ne voulurent point se prosterner et lui rendre les honneurs divins. Résolu pourtant d'être fils de Jupiter, il se vengea de ceux qu'il avait consultés et qui avaient été d'opinion contraire à sa divinité : plusieurs perdirent la vie pour ne s'être pas montrés assez complaisans sur ce point, entre autres le général Philotas, l'un de ses familiers, supplicié

comme conspirateur, et dont le crime réel paraît avoir été de lui écrire *qu'il le félicitait de ce que l'oracle l'avait mis au rang des Dieux, mais qu'il plaignait les hommes obligés de passer leur vie sous un prince qui se croit au dessus de la nature humaine.*

Les Lacédémoniens tinrent un milieu plus sage: Alexandre voulait que tous les peuples de la Grèce reconnussent sa divinité, ce que pourtant il n'obtint pas: les Lacédémoniens rendirent ce décret: *Puisqu'Alexandre veut être Dieu, qu'il soit Dieu.*

L'on est donc fondé à croire qu'Alexandre arriva au degré de prospérité où la raison s'aliéne, car il paraît que l'excès de la bonne et de la mauvaise fortune ont ce résultat commun. Mais dans ce délire les qualités de son cœur s'aliénèrent aussi: il fut atroce et perfide: après avoir fait périr Philotas, Alexandre envoya assassiner son vieux père, Parménion, le plus consommé de ses généraux, universellement estimé, distingué également dans les conseils et à la guerre. On ne voit d'autre prétexte à ce meurtre, lâchement exécuté, que la crainte du ressentiment que Parménion aurait pu conserver de la mort de son fils, condamné sur la délation d'une courtisane.

Le nouveau Dieu tua de sa main divine Clitus, le fils de sa nourrice, l'ami de son enfance. A la

vérité ce fut dans l'ivresse, et il en témoigna des regrets dont on a essayé encore de couvrir ce crime, quoiqu'avec plus de raison que d'enthousiasme, on pût attribuer une partie de son repentir à l'humiliation qui résultait de la publicité de ces excès, et au mécontentement qu'en montrait l'armée, où tous murmuraient hautement, après la mort de Philotas et de Parménion : un pareil sort, disaient-ils, les attendait. *Fremere itaque omnes universis castris cœpere, innoxii senis, filiique casum miserantes;.... Se quoque non debere meliùs sperare.* Justin.

La mort de Callisthènes, élève et même parent d'Aristote, offre des détails plus révoltans encore. Enfin les plus vils délateurs furent écoutés; au sortir d'une orgie, ses compaguons de débauche obtenaient la mort de ceux qu'ils haïssaient. Depuis le meurtre de Clitus, Alexandre poignarda encore plusieurs autres personnes. Nous n'insisterons pas sur le supplice d'un prince indien et de plusieurs Bracmannes, pour avoir excité leurs compatriotes à défendre le pays, ni sur des dévastations qui sont communes à toutes les guerres; cependant il est digne d'observation qu'après avoir accordé la paix à une ville indienne, il revint tout-à-coup sur ses pas, et en fit massacrer tous les habitans.

Depuis qu'il fut Dieu, il se montra moins tempé-

rant encore que clément. 360 courtisanes étaient à sa suite, et, pour satisfaire la fantaisie d'une d'elles, il mit le feu au palais de Persépolis, dans une délire bachique.

Il est vrai qu'Alexandre était ivre encore, cette fois. Mais en laissant à cette excuse toute la valeur qui peut convenir aux admirateurs du Héros, nous observerons qu'il se trouvait souvent dans cet état, si l'on en croit ses historiens, et surtout les deux qui étaient auprès de sa personne pour écrire, jour par jour, ce qu'il faisait. « Après avoir passé, « disent-ils, le cinquième jour de *Dius* à boire chez « Eumène, Alexandre dormit le 6 pour cuver son « vin, et ne donna, dans toute la journée, d'autre « signe de vie que de se lever et de communiquer « à ses généraux le projet qu'il avait de partir le « lendemain à la pointe du jour. Il dîna le 7 chez « Perdiccas où, s'étant enivré, il dormit toute la « journée du 8. Il s'enivra de nouveau le 15, et « passa le jour suivant à se reposer. Enfin, le « 27, il soupa chez Bagoas dont la maison était « à dix stades du palais, et dormit le 28. »

Voilà, ce semble, beaucoup de taches à couvrir, pour qu'Alexandre soit entièrement digne de l'admiration transmise à la postérité. L'on pourrait, en rassemblant des traits épars dans sa vie, et surtout dans les premières époques, composer un portrait tout différent : on prendrait, par exemple,

les goûts généreux et nobles de sa jeunesse, l'amour de la gloire, des signes de modération dans les plaisirs, et d'amitié expansive : il avait répondu une fois à un délateur, en se fermant l'oreille opposée, pour la réserver, disait-il, intacte à l'accusé. La confiance de boire la potion du médecin que son premier favori venait d'accuser d'être gagné pour l'empoisonner, est d'un grand caractère : ce trait est célèbre, ainsi que sa générosité envers la famille de Darius et envers Porus. Son courage, sa constance, son activité, sa présence d'esprit, sa perspicacité, son audace et ses talens militaires sont aussi d'un homme supérieur : d'où il résulte que si Philippe lui avait préparé une grande destinée, la nature lui avait donné tous les moyens de la remplir. Il resterait à mettre dans la balance les traits brillans et les actions coupables ; à juger lesquels dominent, lesquels ont été les plus habituels, et quels sont ceux que les historiens ont racontés avec plus de fidélité. Si les intentions vertueuses, désintéressées d'ambition personnelle, si la masse du bien public opéré, si la sagesse, plus que l'audace des entreprises, font la seule gloire réelle des souverains, celle d'Alexandre paraîtrait exagérée de beaucoup, et l'admiration aurait porté sur des traits brillans, isolés, cueillis dans sa vie, comme l'on choisit des fleurs. C'est ainsi

qu'on peut flatter, mais non pas qu'on doit juger les rois.

L'armée d'Alexandre, toujours mécontente, depuis qu'il eut changé de mœurs et de caractère, se fatigua de vaincre et de vivre loin de la Grèce pour satisfaire l'ambition de son chef; elle se mutina plusieurs fois. Alexandre montra encore un courage supérieur à ce genre de danger, plus redoutable pour sa gloire que les batailles; mais il fallut pourtant céder, renoncer à pénétrer jusqu'au Gange et ramener son armée. Il reparaissait déja devant Babylone, plein de projets nouveaux qui embrassaient le monde. Les commandans qu'il y avait établis et qui s'étaient conduits probablement comme s'il ne devait jamais revenir de l'Inde, redoutant de rendre compte de leur gestion, s'entendirent avec les prêtres, qui de leur côté, craignaient pour les riches propriétés attachées à leurs temples; les seconds lurent dans les entrailles des victimes qu'Alexandre mourrait, s'il entrait une seconde fois dans Babylone. Cessant de se ressembler, il s'arrête à la vue de la ville, il hésite; il y entre enfin, et se repent aussitôt; puis s'abandonnant à la terreur de la prédiction, son palais se remplit de prêtres et de devins qui font des sacrifices et prophétisent. Lui qui avait fait l'esprit fort, implore en tremblant toutes les

Divinités d'Asie et d'Europe. « Le 17 du mois « *Dœsius*, il assista à un repas chez Medius; « s'étant ensuite baigné, il soupa et but fort « avant dans la nuit. » Le lendemain, la fièvre le prit et augmenta pendant onze jours, après lesquels il mourut, prévoyant que ses généraux allaient déchirer son empire et s'en disputer les lambeaux sanglans, ce qui arriva en effet.

Ainsi finit, vers l'âge de 32 ans, d'une manière qui contraste étrangement avec tant de puissance, tant de fracas, tant d'illusions, et surtout avec sa divinité, Alexandre, fils de Philippe de Macédoine. Aucune de ses volontés ne fut exécutée après lui, pas même celle relative à sa sépulture. Il se passa plusieurs jours, sans qu'on s'en occupât. Les Perses conquis et qui l'avaient vu et admiré avant que sa fortune l'eût dépravé, le regrettèrent. Les Macédoniens qui étaient passés d'un état meilleur à un pire, qui sentaient tout le poids de sa dureté et de son ambition, furent bien aises d'en être débarrassés. Dans la scission de ses états, celui de ses généraux qui commandait en Grèce (Antipater), s'empara du royaume de Macédoine et fit mourir tous les parens d'Alexandre jusqu'aux degrés les plus éloignés, pour n'avoir point à craindre d'héritiers légitimes du trône.

Nos lecteurs ont maintenant assez de faits pour se décider entre l'admiration irréfléchie ou un

jugement plus sévère. Montesquieu a pris le premier parti, quoiqu'il lui appartînt plus qu'à personne de juger d'après les faits et les résultats, plutôt que de s'enthousiasmer sur quelques traits saillans. Les motifs qu'il allègue seraient d'ailleurs facilement combattus. Quoique poète, Boileau semblerait plus judicieux sur ce point : dans le style familier de l'épigramme, il dit qu'Alexandre,

Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré.
L'enragé qu'il était! Né roi d'une province,
Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince,
S'en alla follement, et pensant être Dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu,
Et traînant avec lui les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplir toute la terre.

En considérant qu'à chaque combat, et à mesure qu'il avançait, Alexandre exposait toute sa destinée, on pourrait être aussi de l'avis de M. de Nivernois qui a dit : « C'est pourtant toujours « un héros de roman qui ne se tire d'affaire qu'à « force d'héroïsme. »

Alexandre mit 12 années à ses conquêtes. La ruine de Thèbes en Béotie est de l'an 335 avant J. C.; le passage du Granique est de l'an 334; la bataille d'Issus de l'an 333; la prise de Tyr, la fondation d'Alexandrie, le voyage au temple de Jupiter Ammon, de l'an 332; la bataille d'Ar-

belle de l'an 331. Il prit le titre de roi de l'Asie l'an 330 ; le supplice de Philotas et l'assassinat de Parménion sont de 329 ; le meurtre de Clitus, la condamnation de Callisthènes, de 328 ; le passage de l'Indus et la défaite de Porus, de 327 ; la sédition de l'armée, le renvoi des vétérans, le retour à Babylone, de 325 ; la mort d'Alexandre est de 324 avant l'ère chrétienne.

J.

BAYARD.

Palme le vieux pinx.t *Landon direx.t*



LE CHEVALIER BAYARD.

Tout ce que la bravoure, la bonne foi, la noblesse d'ame ont de grand et d'intéressant se trouve réuni dans ce valeureux guerrier. Le nom seul de Bayard présente à l'instant l'idée de toutes les vertus chevaleresques. L'intrépidité s'alliait en lui à la bonté la plus parfaite; malgré sa modestie, son nom se répandit dans l'univers, et simple capitaine, il fut choisi pour armer chevalier son roi lui-même.

Pierre du Terrail, dit le Chevalier Bayard, né en 1475 d'une famille noble du Dauphiné, fit ses premières armes en Italie sous le roi Charles VIII. Sans énumérer les traits de sa vaillance, on peut dire qu'il se distingua partout où il se rencontra. Sous Louis XII, il contribua à la conquête du Milanais, et refusa avec noblesse les présens offerts par les vaincus. La vie de ce bon Chevalier présente autant de traits de générosité que d'actions intrépides. D'autres guerriers se sont peut-être battus comme Bayard, mais aucun n'a triomphé comme lui de toutes les faiblesses humaines, aucun n'a fait le bien avec autant de simplicité, aucun enfin n'a mérité comme ce héros le nom qui lui fut donné, de *Chevalier sans peur et sans reproche.*

Comme Coclès, il défendit seul un pont

II.

contre deux cents hommes d'armes. Comme Scipion, il conserva l'honneur d'une jeune fille qui qui lui avait été livrée ; il la dota, et lui choisit un époux. On connaît sa générosité envers les deux jeunes Bressanes auxquelles il donna les 2000 pistoles, qu'elles lui offraient de la part de leur père, en reconnaissance de ce qu'il avait garanti leur maison du pillage.

Obligé de céder au sort à la fatale journée des Eperons, le Chevalier se rendit à un officier qu'il fit auparavant son prisonnier; il prétendit ensuite que pour rançon ils n'avaient qu'à se rendre mutuellement leur parole. L'empereur et le roi d'Angleterre jugèrent ce différend en sa faveur. Ce fut après la bataille de Marignan que François I voulut recevoir de lui l'ordre de chevalerie.

Bayard soutint et fit lever le siége de Mézières que l'on voulait abandonner. « Une place est tou« jours assez forte, disait-il, quand elle est dé« fendue par des gens de cœur. » Ce héros fut blessé mortellement, en 1524, en Italie, à la retraite de Rebec. Il se fit asseoir au pied d'un arbre, le visage tourné vers l'ennemi. C'est dans ce moment qu'il répondit au Connétable de Bourbon qui le plaignait : « Ce n'est pas moi, c'est vous qu'il « faut plaindre, vous qui portez les armes contre « votre patrie, votre roi et vos sermens. » Ce grand homme n'avait que 48 ans lorsqu'il fut enlevé à la France. Son corps reçut les honneurs qu'on rend aux souverains. M.



Merian pinx.t *Landon direx.t*

LE PRINCE EUGÈNE.

Eugène de Savoie, né à Paris en 1663, avait été dès son enfance destiné à l'état ecclésiastique; sa constitution était faible et semblait lui interdire le métier des armes. Louis XIV, étendant jusqu'à lui la disgrace où était alors Olympe Mancini, comtesse de Soissons sa mère, lui refusa un bénéfice. Il l'appelait le petit abbé, et le jugeait si défavorablement, qu'il ne voulut point lui donner de service, lorsqu'Eugène, devenu maître de ses volontés, eut renoncé à l'état ecclésiastique, et déclaré l'intention où il était de porter les armes.

Une rigueur si peu méritée blessa profondément l'orgueil du jeune Prince. Dévoré du desir d'acquérir de la gloire, et peut-être animé de quelque sentiment de vengeance, il se décida à chercher chez l'étranger les emplois qui lui étaient refusés dans sa patrie. Louis XIV était alors en paix avec ses voisins, et la bouillante jeunesse de sa cour, à la tête de laquelle étaient les princes de Conti, obtint de lui la permission d'aller combattre les Turcs, sous les drapeaux de l'empereur Léopold. Eugène partit avec eux. On dit que Louvois lui écrivit de ne plus reparaître en France, et que le Prince, en recevant cette défense, s'écria, qu'il y retournerait un jour en dépit de Louvois. Quoi qu'il en soit de la vérité de cette

anecdote, la prédiction s'effectua d'une manière terrible pour le pays où ce guerrier avait reçu la naissance.

Les premiers essais de ses armes furent contre les Turcs; d'abord il fit admirer sa valeur; et ses talens se développant suivant les circonstances, il fut nommé général en chef des troupes impériales en 1697, et signala cette même année par le gain de la bataille de Zentha, dont le Grand Seigneur fut témoin, et dans laquelle périrent le Grand Vizir, 17 Pachas, et plus de 20,000 Turcs. A l'instant de commencer l'attaque, Eugène avait reçu de l'Empereur une défense de combattre; il jugea nécessaire d'enfreindre cet ordre, et se crut justifié par sa victoire. Mais l'Envie, qui s'attache au talent, lui procura, en cherchant à lui nuire, un nouveau genre de gloire. En arrivant à Vienne, Eugène fut arrêté; il rendit son épée en disant, qu'il consentait à ne plus la reprendre, s'il ne devait plus l'employer au service de l'Empereur. La modération et la modestie de ce héros n'étaient pas moins surprenantes que ses talens; Léopold les connaissait; il lui rendit sa confiance, et lui donna le pouvoir absolu de diriger à sa volonté les opérations de l'armée qu'il commandait.

La guerre venait de s'allumer dans presque toute l'Europe, au sujet de la succession d'Espagne; les armes d'Eugène furent employées contre la France. L'Italie et les bords du Rhin furent le

théâtre de sa gloire. Il délivra le Piémont, chassa les Français du Milanais, pénétra en Provence et en Dauphiné. Mais ce fut surtout en Allemagne et en Flandre qu'il fit payer chèrement à Louis XIV le mépris qu'il avait fait de ses services. Réuni à Marlborough, il gagna, en 1704, la bataille de Hochstet. En 1708, il battit les Français à Oudenarde, assiégea et prit Lille; l'année d'après il fut encore vainqueur à Malplaquet. Ses lignes, forcées à Denain en 1712, arrêtèrent enfin des progrès si effrayans pour la France. Cette guerre sanglante se termina par le traité de Rastadt, conclu entre Eugène et Villars, tous deux aussi habiles négociateurs que grands généraux.

La destinée du prince Eugène semblait ne pas permettre qu'il eût un instant de repos; il devait porter la guerre d'un bout à l'autre de l'Europe, se mesurer contre ce qu'elle avait de plus habiles géneraux, et contre des nations de mœurs et de génie bien opposés. Les Turcs furent encore vaincus par lui en deux sanglantes rencontres, à Temeswar et à Peterwaradin; et, en 1717, il prit Belgrade, après avoir détruit l'armée qui la défendait.

Le prince Eugène reprit, en 1733, le commandement de l'armée dans la guerre au sujet de la succession de la Pologne; mais, craignant dans un âge avancé de compromettre une réputation acquise par tant de travaux, il évita les grands en-

gagemens, et sa dernière campagne ne fut signalée par aucun événement remarquable. Ce grand homme mourut subitement à Vienne, en 1736. Ministre habile, il fit plusieurs traités, et montra autant de talens pour les négociations que pour la conduite des armées; il fut, pendant 50 ans, et sous trois règnes, la force et le soutien de l'empire germanique; il eut à combattre l'envie, et il le fit toujours sans ostentation, en laissant parler seulement ses actions et la vérité. Les relations qu'il envoyait à la cour de Vienne sont des modèles de simplicité et de modestie.

Eugène ne voulut point se marier; il craignit d'être arrêté par des devoirs trop tendres. Il croyait qu'un général ne devait avoir qu'un seul intérêt, qu'une seule pensée, l'intérêt de l'état et sa propre gloire. Il aimait et protégeait les lettres et les arts, et consacrait à la lecture des bons ouvrages de l'antiquité les courts loisirs d'une vie si active.

Il fut vivement regretté à Vienne; et l'Empereur, ayant peu après sa mort éprouvé de grandes pertes, s'écria dans l'affliction qu'il en ressentait: « La fortune de l'état est-elle morte avec ce « héros? »

M.


RANCÉ.
Hyac. Rigaud pinx.t
Landon direx.t

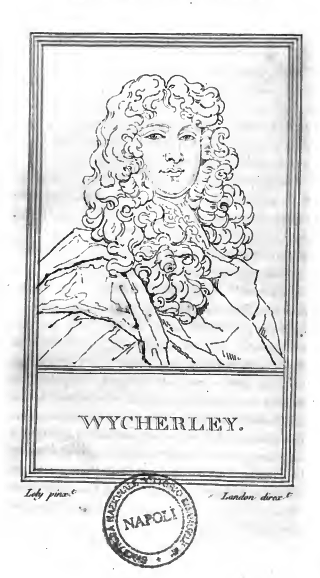
L'ABBÉ DE RANCÉ.

Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé naquit à Paris, le 9 janvier 1626, de Denis de Rancé et de Charlotte Joly de Fleury. Il montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour les lettres. Dès l'âge de 12 ou 13 ans, il donna une édition d'Anacréon avec des notes : on ajoute, il est vrai, que ce fut avec l'aide de son précepteur. Il entra fort jeune dans les ordres, et eut bientôt des canonicats, des prieurés et des abbayes; au nombre desquelles était celle de la Trappe. Il soutint avec distinction ses épreuves théologiques, prêcha avec succès, se montra avantageusement dans l'assemblée du clergé de 1655, et fut nommé aumônier de Gaston, duc d'Orléans. Il était fait pour arriver à tout dans l'église; mais l'amour du plaisir l'arrêta au commencement de sa carrière. Les femmes et la chasse étaient ses passions dominantes; il s'y livra avec fureur. Ses désordres mêmes furent cause de sa conversion. Il était l'amant de madame de Montbazon, si fameuse par sa beauté, sa galanterie et ses intrigues. Il y avait quelques jours qu'il ne l'avait vue, lorsque s'étant introduit chez elle par des détours à lui connus, il aperçut, dans un plat, sa tête qu'on avait séparée du corps, pour la faire entrer plus facilement dans un cercueil de plomb

qui s'était trouvé trop petit. Cette vue fit sur lui une impression terrible et salutaire. Il y a des historiens qui démentent cette histoire; mais tous s'accordent à dire que M. de Rancé, étant sorti, comme par miracle, de plusieurs dangers très grands dans lesquels ses passions l'avaient jeté, crut voir le doigt de Dieu marqué dans ces événemens, et dès-lors songea sérieusement à son salut. Il commença par se retirer du monde, et bientôt sollicita du roi la permission de *tenir en règle* son abbaye de la Trappe que jusques là il avait *tenue en commende*. Il se fit lui-même religieux de l'ordre de Citeaux, et obtint, en cour de Rome, les expéditions nécessaires pour introduire la réforme à la Trappe. On sait à quel point, on peut dire presque, à quel excès d'austérité il porta la règle de cette maison, où l'on vivait auparavant dans un relâchement scandaleux. Il avait imposé à ses religieux la loi de rompre tout commerce avec le monde; mais il ne s'y crut point assujetti. Du fond de sa retraite, il attaqua, se défendit, combattit sans cesse. Les plus célèbres de ses adversaires furent Mabillon, Quesnel et Fénélon.

Forcé par ses infirmités de donner sa démission, Rancé fut autorisé à se choisir lui-même un successeur. Il mourut le 26 octobre 1700.

A.



WYCHERLEY.

Lely pinx.t *Landon direx.t*

WYCHERLEY.

Quatre comédies ont suffi pour placer Wycherley au premier rang parmi les poètes de son pays, et lui ont mérité le glorieux surnom du *Molière de l'Angleterre;* mais c'est en étudiant, en imitant ce grand homme, qu'il a mérité, sous quelques rapports, de lui être comparé.

William Wycherley naquit à Clives, l'an 1640. Dans sa jeunesse, il passa plusieurs années en France, où les ouvrages de Molière l'enflammèrent d'une noble émulation et developpèrent ses talens. De retour en Angleterre, il composa et fit jouer avec un applaudissement général *l'Homme au franc procédé*, *l'Epouse de Campagne*, *l'Amour dans un bois*, et le *Gentilhomme maître à danser.* Wycherley, accueilli à la cour brillante de Charles II, peignit avec la plus grande force les vices et les ridicules de son temps. Le caractère de *l'Homme au franc procédé* est une imitation de celui du Misanthrope de Molière, quoique l'intrigue et les détails des deux pièces n'ayent d'ailleurs aucune ressemblance. *L'Epouse de Campagne* rappelle en plusieurs endroits *l'Ecole des Femmes* et *l'Ecole des Maris.* Si l'on joint l'inépuisable gaieté et l'immoralité de Regnard à l'énergie de Juvénal et à la licence de Pétrone, on aura quelque idée de la manière du poète anglais. Aussi Voltaire qui,

dans sa comédie de la *Prude*, nous a donné une faible esquisse du Misanthrope de Wycherley, disait-il de cet auteur : « Ses pièces ne sont pas « l'école des bonnes mœurs, mais, en vérité, elles « sont l'école de l'esprit et du bon comique. »

Aussi peu réglé dans ses mœurs que les personnages qu'il mettait sur la scène, Wycherley eut une vie assez agitée et qui ne fut pas sans chagrins. Après avoir été deux fois protestant et deux fois catholique, il finit par n'avoir aucune religion. Il fut quelque temps l'amant déclaré de la duchesse de Cléveland, maîtresse du roi. Il épousa ensuite la comtesse de Droghéda qui lui donna tout son bien ; mais, à la mort de cette femme, il fut ruiné par les procès qu'il eut à soutenir contre des collatéraux, et mis en prison par ses créanciers. Après une détention de 7 années, il fut rendu à la liberté par Jacques II qui paya ses dettes, et lui fit une pension de 200 l. st. La révolution qui priva ce prince de la couronne plongea de nouveau Wycherley dans la détresse ; mais comme le malheur ne l'avait pas rendu plus sage, il résolut, en 1715, de se remarier, et de prendre, à l'âge de 75 ans, une femme qui n'en avait que 18. Il mourut 11 jours après avoir exécuté ce projet extravagant.

Les ouvrages de Wycherley ne furent imprimés qu'après sa mort. Ils parurent pour la première fois à Londres en 1728.

D. D.

OLIVARES.

P. P. Rubens pinx.^t *Landon direx.^t*

OLIVARÈS.

Ce ministre est connu sous le titre de *Comte-Duc*, parce qu'il possédait le comté d'Olivarès et le duché de San-Lucar. Il se nommait Gaspard de Guzman, et était sorti d'une des plus illustres familles d'Espagne. On l'appela le Richelieu de cette contrée, non qu'il égalât le génie du fameux cardinal qui, dans le cours d'une longue administration, fut le véritable roi de la France; mais parce qu'il fut son antagoniste, et qu'il jouit comme lui d'un pouvoir absolu.

Philippe IV, prince faible, et ami des plaisirs, laissait le duc d'Usède porter le poids de sa couronne, lorsque le duc d'Olivarès, en servant les amours du prince, parvint à faire disgracier ce ministre et à occuper sa place. Il débuta par des règlemens utiles: il encouragea le commerce et l'industrie: il détruisit quelques abus; enfin il paraissait vouloir rendre à l'Espagne, déja bien déchue, une partie de l'éclat dont elle avait brillé sous Charles-Quint et sous Philippe II. Mais l'ambition et le despotisme de Comte-Duc produisirent les événemens désastreux qui signalèrent son ministère. On en compte trois principaux: la guerre contre la France, le soulèvement de la Catalogne et la révolution de Portugal.

Louis XIII et Philippe IV n'avaient aucune

raison d'être ennemis. Les démêlés qui coûtèrent tant de sang à leurs peuples vinrent de leurs ministres. On assure qu'Olivarès se décida à la guerre, parce que sa fierté fut blessée du ton de hauteur que Richelieu prenait avec lui; et qu'il ne lui pardonna jamais d'avoir terminé une lettre qu'il lui écrivait par les mots « votre bien affectionné serviteur. » Joignant à la voie des armes les ruses de la politique, il essaya de faire disgracier Richelieu, et signa même un traité avec un des émissaires de Gaston, duc d'Orléans. Mais tous ses projets furent déjoués; et la France, après des succès constans et décisifs, abaissa de plus en plus la nation rivale.

La Catalogne, province belliqueuse, jouissait de plusieurs priviléges importans. Olivarès, décidé à les lui ôter, traita ce pays avec une dureté qui acheva d'aliéner les esprits. Les Catalans coururent aux armes; et la Cour, après quelques attaques infructueuses, fut obligée de se prêter à des transactions qui montraient sa faiblesse, et étaient d'un dangereux exemple pour le reste du royaume.

L'affaire du Portugal se termina d'une manière encore plus désastreuse. Ce pays, passé sous la domination de l'Espagne, regrettait son indépendance, et se préparait depuis quelque temps à la recouvrer. L'an 1640, il jugea l'occasion favorable. En un seul jour, tous ceux qui gou-

vernaient au nom de l'Espagne ou qui étaient attachés à sa cause furent arrêtés dans Lisbonne. On proclama roi le duc de Bragance qui n'avait pris aucune part à la révolution, mais qui était le plus puissant seigneur du pays, et le descendant des anciens souverains. Le reste du royaume ne tarda pas à suivre l'impulsion donnée par la capitale.

Les historiens ont fait remarquer le parti que prit le duc d'Olivarès pour apprendre cet événement à Philippe IV. Sa conduite fut en effet alors un modèle achevé de l'impudeur avec laquelle les courtisans déguisent si souvent la vérité aux rois. « Sire, lui dit-il en l'abordant, je viens « féliciter votre Majesté : la tête a tourné au « duc de Bragance ; il vient de se faire couronner « en Portugal, et, par ce moyen, ses biens im- « menses vous appartiennent. » Philippe n'était pas assez dépourvu de jugement pour donner dans un piége aussi grossier. Il sentit toute l'étendue de la perte qu'il faisait, et rejeta les singulières félicitations de son ministre. La guerre eut lieu : les Portugais se défendirent avec courage ; et les Espagnols, battus sur terre par les Français, et sur mer par les Hollandais qui avaient fait alliance avec le Portugal, furent obligés de reconnaître l'indépendance de ce royaume.

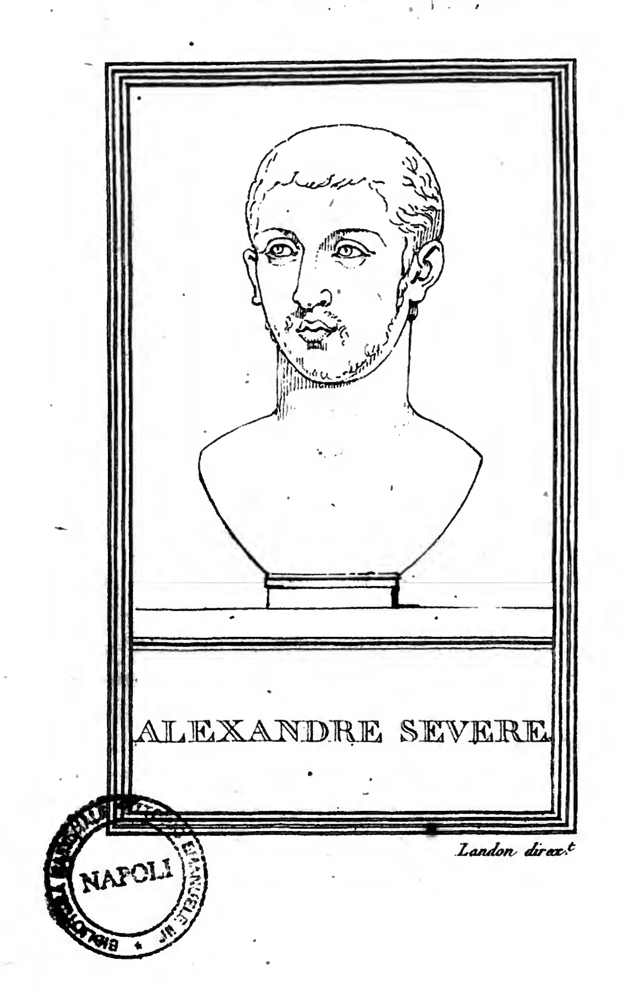
Tant de mauvais succès, et l'influence funeste qu'ils avaient sur la situation intérieure de l'Es-

pagne, excitèrent les murmures du peuple. Les ennemis nombreux que le Ministre s'était faits, par sa place et par son caractère, ne manquèrent pas de porter ces plaintes aux oreilles du Roi; enfin, après une administration de 22 années, Olivarès fut disgracié. Il essaya de se justifier, et composa un mémoire à ce sujet; mais, comme il y chargeait d'accusations graves plusieurs personnages en crédit, sa situation n'en devint que plus défavorable. Le Roi lui ordonna de se retirer à Toro où il mourut de chagrin, peu de mois après sa disgrace, l'an 1643. Quelques partisans qui lui restaient encore prétendirent que cette disgrace avait été à la fois injuste et impolitique; en ce qu'on le forçait de renoncer aux affaires, lorsque, délivré d'un adversaire tel que Richelieu, mort six semaines avant le renvoi du Comte-Duc, celui-ci se voyait en état de tout réparer.

Olivarès fut marié trois fois, et ne laissa point d'enfans.

D. D.





Landon direx.t

ALEXANDRE SÉVÈRE.

L'ambitieuse Mæsa était parvenue à élever Héliogabale son petit-fils à l'empire, mais elle jugea bientôt que les infamies de ce jeune insensé ne tarderaient pas à amener sa perte. Elle lui persuada d'adopter Alexien son cousin germain dont elle était aussi l'aïeule, et qui prit alors le nom d'Alexandre Sévère.

Héliogabale espéra d'abord faire de ce prince, qui n'avait pas encore 13 ans, le compagnon de ses débauches. Mæsa, et Mammea, mère d'Alexandre, déconcertèrent ses projets par leur vigilance. Furieux, le monstre voulut le faire périr ; il rencontra les mêmes obstacles. De nouvelles tentatives n'aboutirent qu'à faire soulever les troupes. Héliogabale et sa mère furent massacrés, et Alexandre fut proclamé empereur, et reconnu par le Sénat à l'âge de 13 ans et demi.

Mæsa et Mammea régnèrent d'abord sous son nom. La première mourut peu de temps après ; et lorsque par la suite Alexandre prit en main les rênes de l'empire, sa mère conserva un si grand pouvoir, il lui montra toujours tant de respect et de déférence, que ses détracteurs lui en ont fait un crime.

A l'avénement d'Alexandre à l'empire, seize

sénateurs distingués par leurs vertus et leurs lumières furent choisis pour former son conseil. De ce nombre était le célèbre jurisconsulte Ulpien. Le premier soin fut de remplacer, par des hommes estimables, les comédiens et les débauchés auxquels Héliogabale avait confié le gouvernement des provinces et les emplois les plus importans. En même temps, il fallut remettre l'ordre dans toutes les parties de l'empire, rendre au Sénat sa dignité, rétablir les finances épuisées par des profusions insensées. Alexandre y parvint par sa modération et son économie, quoiqu'il eût réduit au *trentième* les impôts qui se percevaient sous son prédécesseur. « *Un empereur*, disait il, n'est que « l'intendant du peuple, et n'a pas le droit de « dépenser le bien de son maître. »

Simple dans ses meubles et dans ses vêtemens, il pensait « *que les princes ne doivent être distin- « gués de leurs sujets que par l'éclat de leurs « actions.* » Dispensateur sévère de la justice, il punit avec rigueur ceux qui abusèrent de sa confiance. Vetronius Turinus qui s'était servi de la faveur dont il paraissait jouir, pour se faire payer chèrement une protection imaginaire et de prétendues recommandations, ce qu'il appelait *vendre de la fumée*, fut attaché par l'ordre d'Alexandre à un poteau entouré de bois vert, et étouffé par la fumée qui s'en éleva lorsqu'on y

mit le feu. Pendant cette exécution, un Crieur public répétait à haute voix : *le marchand de fumée périt par la fumée.*

Faites aux autres ce que vous voulez qu'ils vous fassent, telle était la maxime que répétait souvent Alexandre ; il la fit graver sur la porte de son palais, et l'observa toujours. Il favorisa les Chrétiens, de la morale desquels il l'avait empruntée, et la statue de Jésus-Christ était, dans son oratoire, parmi celles des Dieux et des grands-hommes qu'il honorait d'un culte particulier. Plusieurs auteurs pensent que sa mère Mammea était chrétienne.

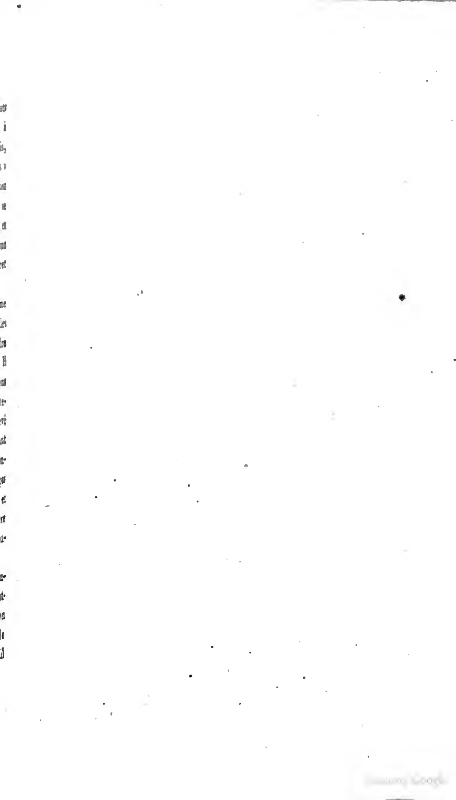
La clémence et la modération d'Alexandre éclatèrent surtout à l'égard d'Ovinus Camillus, sénateur, qui avait aspiré à l'empire. Il le nomma son collégue, lui fit partager son palais et les honneurs de l'autorité suprême ; mais il exigea qu'il en partageât de même les soins et les soucis. Bientôt Camillus, excédé et honteux du rôle qu'il jouait, demanda la permission d'abdiquer l'empire, et de se retirer à la campagne ; Alexandre y consentit.

La dixième année du règne d'Alexandre, Artaxerces, qui venait de soustraire les Perses à la domination des Parthes, lui déclara la guerre : l'Empereur marcha lui-même à la tête de son armée. Il parvint à rétablir la discipline la plus exacte, et à se faire craindre et aimer des légions.

Une d'entre elles s'étant révoltée; et les soldats continuant, malgré les discours d'Alexandre, à faire entendre des cris séditieux: « Bourgeois, « leur dit-il, retirez-vous, et quittez les armes. » Toute la légion, frappée d'étonnement, déposa sur le champ ses armes et l'habit militaire, et se retira en silence : il la rétablit par la suite, et cette légion se signala plus qu'aucune autre dans la guerre contre les Perses, et témoigna le regret le plus vif de la mort d'Alexandre.

Vainqueur d'Artaxerces, il avait fait à Rome une entrée triomphante, lorsqu'on apprit que les Germains menaçaient les frontières. Alexandre partit, et à son approche, ils se retirèrent. Il chercha à rétablir la discipline parmi les légions de la Gaule; sa sévérité excita leur mécontentement. Maximin, goth de nation, qu'il avait élevé aux premiers grades pour sa bravoure, profitant des dispositions des soldats, fit assassiner Alexandre et sa mère, l'an 235. Ce prince n'avait pas 27 ans et en avait régné 13. Il aimait les savans et les lettres, et consacrait ses loisirs à la lecture des meilleurs ouvrages. Il a embelli Rome de plusieurs monumens.

Trajan, Antonin, et Marc-Aurèle, disent les auteurs de la grande Histoire Universelle, firent peut-être de plus grandes choses, mais l'équité veut qu'on observe qu'ils étaient plus âgés en montant sur le trône impérial que ne l'était Alexandre lorsqu'il en descendit. M.





LOUIS RACINE.

Aved pinx.t *Landon direx.t*



LOUIS RACINE.

Louis Racine se fit peindre, tenant à la main les œuvres de son père, et l'œil fixé sur ce vers de Phèdre :

« Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père. »

Mais les amis des lettres, en rendant hommage à son extrême modestie, ne l'ont pas moins regardé comme un de nos plus estimables poètes. Aucun n'a possédé à un plus haut degré, une diction juste, sage et pure, aucun n'a mieux connu le mécanisme des vers.

Louis Racine, le second des deux fils de notre immortel Jean Racine, naquit à Paris, le 2 novembre 1692. Il n'avait que six ans lorsqu'il perdit son père: Boileau se chargea de surveiller son éducation. Cet homme célèbre, interprète des volontés de son ami, essaya de combattre le penchant que le jeune Racine témoignait pour la poésie, et il lui conseilla d'étudier en droit; mais Louis Racine fit peu de progrès dans cette profession. Par un excès de ferveur, il passa quelque temps chez les pères de l'Oratoire, et prit même l'habit de leur ordre. Ce fut dans cette retraite qu'il composa, en 1720, un poème sur *la Grâce*, où malgré l'aridité du sujet, il eut le talent d'introduire plusieurs morceaux intéressans. Cet ouvrage

le fit connaître du chancelier d'Aguesseau, alors retiré dans sa terre de Fresnes. L'illustre magistrat l'appela près de lui, et le dissuada d'embrasser la vie religieuse. Racine, rendu au monde, presque malgré lui, fut reçu à l'Académie des belles-lettres. L'Académie française se disposait également à lui ouvrir ses portes; mais Racine était janséniste, et le cardinal de Fleury, alors tout puissant, ne put lui pardonner son opinion en matière de foi. Sous prétexte d'adoucir les regrets du poète, et de lui procurer une existence aisée, le Ministre l'envoya dans la province, en 1722, avec une place de directeur des fermes. Racine se soumit à la nécessité, et, pendant le reste de sa vie, il exerça successivement à Marseille, à Salins, à Moulins, à Lyon, à Soissons un état qu'il n'avait accepté qu'avec répugnance. Il passa 15 ans dans la dernière de ces villes, et y composa son poème de *la Religion*. La sagesse du plan, la belle distribution des parties, et une foule de beautés de détail feront toujours de cet ouvrage une des plus estimables productions de la poésie française. Le premier novembre 1755, époque du tremblement de terre qui engloutit Lisbonne, Louis Racine perdit son fils unique, entraîné dans la mer près de Cadix. Quelle que fut sa résignation aux décrets de la Providence, les regrets de cette perte remplirent d'amertume ses dernières années. Il mourut le 29 janvier 1763, à 71 ans. En lui s'éteignit le nom de Racine.

D. D.

HIST. DE FRANCE.



MONTFORT.

L. G. del.t *Landon direx.t*

MONTFORT.

L'hérésie des Albigeois donna aux papes l'idée de l'inquisition et fut le prétexte d'une sanglante croisade. Raymond, comte de Toulouse, soutenait les hérétiques. Innocent III l'excommunia; en 1208 la croisade fut prêchée pour exterminer l'hérésie; et Raymond, malgré une rétractation infamante, ne put empêcher sa ruine jurée par des voisins ambitieux. Les croisés, après avoir pris Béziers où 60,000 personnes furent égorgées, placèrent à leur tête Simon, seigneur de Montfort-l'Amaury, homme d'une grande valeur et qui déja s'était distingué dans la Terre Sainte. Il vit l'occasion d'acquérir de grands biens; et, secondé par les légats, il ne manqua pas de prétextes pour dépouiller Raymond qui lui opposa une résistance inutile. Montfort, au milieu d'un pays soulevé contre lui, quelque temps desservi auprès du pape, abandonné des principaux croisés, n'ayant qu'une poignée de soldats, surmonta tous les obstacles par sa prudence et son courage; il regagna le pape, conserva une partie de ses conquêtes et en fit de nouvelles. Ce fut par des exploits extraordinaires qu'il réussit à faire lever le siége de Castelnaudari; et, en 1213, s'étant jeté avec 1500 cavaliers seulement dans Muret, assiégée par une armée de 100,000 hommes que Pierre d'Aragon avait amenée au secours de Raymond, il

profita si bien de la sécurité que le nombre inspirait à ses ennemis que, saisissant un moment favorable, il remporta une victoire complète sur Raymond et Pierre. Ce dernier périt dans le combat, et son armée fut dissipée. Trop d'historiens attestent ce fait éclatant pour qu'on adopte les doutes de Voltaire à cet égard. D'ailleurs l'auteur de l'Histoire du Languedoc fait observer que les Aragonais, qui étaient mal disciplinés, ne comptaient qu'environ 4000 cavaliers ; et dans ce temps la cavalerie était la principale force d'une armée.

Le pape donna à Monfort l'investiture du comté de Toulouse ; mais, en peu de temps, plusieurs villes secouèrent sa domination, et Raymond rentra dans Toulouse. Montfort accourut pour reprendre cette place importante ; il comptait réussir, lorsqu'en 1218, dans une sortie que firent les assiégés, il reçut un coup de pierre qui termina ses jours. On ignore l'année de sa naissance. Il eut un courage héroïque ; mais il faut être bien aveugle pour lui supposer toutes les vertus, comme le fait Daniel. Lorsque l'on considère avec quelle persévérance il s'attacha à la ruine de Raymond, avec quelle barbarie il fit massacrer les Albigeois fidèles à leur prince, on reconnaît qu'il eut plus d'ambition que de piété, et que sa cruauté n'a pas même la superstition pour excuse. Béziers, Carcassonne, Lavaur furent le théâtre de crimes qui font frémir également la religion et l'humanité.

B.

PHILIPPE V.

Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*



PHILIPPE V.

L'avénement de Philippe V au trône d'Espagne est un des plus mémorables traits de l'histoire moderne. On vit alors un descendant de Charles-Quint choisir pour son successeur un prince de la branche royale de Bourbon, jusqu'alors la plus redoutable ennemie de sa famille.

Philippe, duc d'Anjou, second fils de Louis Dauphin fils de Louis XIV, et de Marie Anne de Bavière, naquit à Versailles le 19 décembre 1683. Il était âgé de 17 ans, lorsque Charles II, roi d'Espagne, qui n'avait point d'enfans et sentait que sa mort était prochaine, voulut régler le sort de sa vaste monarchie. Il balança longtemps entre le duc d'Anjou et l'archiduc Charles d'Autriche, fils de l'empereur Léopold, tous deux ses parens au même degré. Enfin le vœu bien prononcé de la plupart des seigneurs espagnols qui redoutaient le joug allemand, et l'espoir d'assurer la paix triomphèrent de ses incertitudes, et peut-être de son inclination particulière. Il choisit par un testament Philippe pour son successeur, et mourut bientôt après, à l'âge de 39 ans, le premier octobre 1700.

Philippe, déclaré roi à Fontainebleau, le 16 novembre de la même année, et à Madrid 8 jours plus tard, fit son entrée solennelle dans la capitale des Espagnes, le 14 avril 1701. Alors commença

cette terrible guerre dite de la *succession* qui fut signalée par tant d'événemens. L'archiduc, soutenu d'abord par son père, auquel succéda ensuite l'empereur Joseph, et aidé par l'Angleterre, la Hollande et le Portugal, s'empara d'une partie du royaume, objet de la contestation. Le comte de Ruvigni, réfugié français qui, sous le titre de lord Gallowai, commandait les Anglais, fit proclamer Charles à Madrid, le 26 juin 1706. La monarchie était successivement démembrée; et Philippe fut réduit à mettre en délibération s'il ne se retirerait pas en Amérique. Le courage de son épouse, fille du duc de Savoie, la loyauté des Castillans, et l'énergie que déployèrent tout-à-coup les différens ordres de l'état arrêtèrent le cours de ces désastres. Trois mois après avoir quitté Madrid en fugitif, Philippe y rentra et fut reçu avec des transports de joie par un peuple qui n'avait répondu aux proclamations de Gallowai que par le cri: vive Philippe! Le 25 avril 1707, le maréchal de Berwick, fils naturel de Jacques II, battit ce même Gallowai à Almanza; et le duc d'Orléans, qui commanda ensuite l'armée française, soumit plusieurs villes à Philippe.

Mais ce prince éprouva encore des revers: la France, alors pressée de toutes parts, ne put lui donner que de faibles secours. Le duc d'Orléans paraissait vouloir plutôt se placer sur le trône de Philippe que l'y affermir. Le général allemand

Staremberg gagna, le 20 août 1710, la bataille de Saragosse qui réduisit Philippe à l'extrémité. Enfin Louis XIV envoya le duc de Vendôme à son petit-fils. Tout alors change de face : Vendôme rallie les débris de l'armée espagnole, et de nombreux volontaires se joignent à lui. Il fait Stanhope prisonnier dans Brihuega avec 5000 Anglais, le 9 décembre 1710; et le lendemain, il défait complètement Staremberg à Villa-Viciosa. A cette journée, Philippe commandait l'aile droite. Ayant ainsi passé, en 4 mois de temps, du comble de la disgrace à la plus brillante situation, il fut reconnu, en 1713, par toutes les puissances, à la paix d'Utrecht. L'avéuement de son compétiteur au trône impérial, et les victoires de Villars avaient achevé d'aplanir les difficultés, et préparé ce traité qui rendit la paix à l'Europe.

Philippe régnait sans concurrent, et avait fait assurer la couronne à sa descendance mâle; mais il eut encore à combattre les Catalans qui avaient toujours favorisé le parti de Charles, et qui tentaient de se rendre indépendans. Le maréchal de Berwick les soumit, et prit Barcelonne après un siége très-meurtrier.

La tranquillité de l'Espagne fut troublée ensuite par Albéroni, ministre de Philippe, homme d'un génie vaste et audacieux qui, par ses entreprises hardies, attira sur le pays qu'il gouvernait les armes de l'Empereur, de l'Angleterre, de la Hol-

lande et même celles de la France. Philippe, battu sur mer et sur terre, se vit obligé de demander la paix, dont la première condition fut le renvoi de son ministre.

Ce fut peu de temps après ces événemens que Philippe, rongé de vapeurs et de mélancolie, étonna l'Europe, en abdiquant une couronne qui lui avait tant coûté. Il fit nommer roi le prince Louis, son fils aîné, et se retira à Saint-Ildephonse. Mais le nouveau roi ne posséda le trône que trois mois. Il mourut de la petite vérole, et Philippe, cédant aux vives sollicitations des grands et de tous ses sujets, remonta sur le trône.

Alors ce prince qui avait souvent montré de la faiblesse parut comme un homme nouveau. Il fut véritablement roi, et, durant le reste de sa vie, il mérita la reconnaissance de l'Espagne et l'estime des autres nations. La guerre de 1733 dans laquelle il s'unit à la France fut pour lui utile et glorieuse. Il fit nommer don Carlos, son second fils, duc de Parme et de Plaisance, puis roi de Naples. La paix de 1736 en assura le titre à ce prince.

A cette époque de son règne, Philippe améliora toutes les branches de l'administration. Il encouragea le commerce et les arts; augmenta la marine, et fit d'utiles innovations dans l'organisation des troupes de terre. Il mourut le 9 juillet 1746, à l'âge de 63 ans, après en avoir régné 45.

D. D.

RÉAUMUR.

Belle pinx.t *Landon direx.t*

RÉAUMUR.

René Antoine Ferchault de Réaumur, né en 1683 à la Rochelle, et fils d'un magistrat de cette ville, a été l'un de nos plus ingénieux naturalistes. Il se distingua de bonne heure dans les sciences, et fut reçu de l'Académie à l'âge de 24 ans. Ses travaux eurent deux objets principaux ; la recherche et l'explication de ce que les productions de la nature offrent de plus curieux et de plus admirable, et le perfectionnement de ce que les arts ont de plus utile; et l'on peut dire que, dans le premier genre surtout, il n'a encore été surpassé par personne.

Ses Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes, en 6 volumes in-4.°, publiés depuis 1734 jusqu'à 1742, quoique diffus, sont clairs, élégans, pleins de cet intérêt qui vient de la curiosité sans cesse piquée par des détails nouveaux et singuliers. L'auteur porte au plus haut degré la sagacité dans l'observation, et rend à chaque instant la nature plus admirable par la sagesse et l'espèce de prévoyance de détail dont il trouve des preuves dans l'instinct et la structure des plus petits animaux. Il est fort à regretter que cet ouvrage n'ait pas été terminé ; mais le manuscrit du septième volume, laissé après sa mort à l'Académie des sciences, est si incomplet, qu'il n'a pas

été possible de le publier. Il avait donné auparavant plusieurs Mémoires détachés, sur des animaux marins de la classe des Mollusques et de celle des Zoophytes, sur la force de réproduction des Ecrevisses, et sur la faculté d'engourdir dont jouit la Torpille; il avait retrouvé l'animal qui fournissait la pourpre aux anciens; il avait reconnu que les Turquoises occidentales sont des dents pétrifiées d'un très-grand animal; que la matière la plus propre à teindre les perles fausses se tire d'un petit poisson nommé Ablette. Ces grandes couches de coquilles appelées Falun en Touraine; le Nostoc, cette plante singulière qui paraît et disparaît selon que l'humidité est plus ou moins abondante; la lueur que le coquillage appelé Dail répand dans l'obscurité, avaient été du nombre des objets de ses recherches.

Ses travaux les plus importans sur les arts furent l'établissement en France des fabriques de fer-blanc, le perfectionnement de l'acier, et l'invention d'un verre blanc semblable à la porcelaine, et qui porte encore aujourd'hui le nom de porcelaine de Réaumur. Il prépara aussi les Français à la fabrication de la véritable porcelaine par le soin qu'il eut de faire venir de la Chine les échantillons des matériaux qui doivent la composer; enfin, il réussit à faire éclore des œufs par une incubation artificielle, méthode

qui serait fort économique si elle n'exigeait pas des précautions si délicates. Mais la découverte qui a le plus contribué à rendre le nom de Réaumur célèbre est sans contredit celle de son thermomètre, parce qu'il eut le premier le mérite de découvrir les deux points fixes et constans de chaleur qui doivent servir de base à ces sortes d'instrumens.

Réaumur jouit, pendant sa vie, de toute la considération due à des travaux si utiles et si constans. On le regarda comme le premier naturaliste français, jusqu'à l'époque où la réputation de Buffon vint un peu éclipser la sienne, quoiqu'elle se fondât sur des titres d'un genre bien différent. Il a laissé un beau cabinet d'histoire naturelle qui a contribué à enrichir celui du Jardin des Plantes, et des manuscrits importans qui sont déposés aujourd'hui dans les Archives de l'Institut.

Réaumur mourut en 1757, le 17 octobre, des suites d'une chute, dans sa terre de la Bermondière : il avait 74 ans. On a de lui un très-grand nombre de *Mémoires* et d'*Observations*; l'*Histoire naturelle des Insectes* dont on vient de parler; on y trouve l'histoire des *Chenilles*, des *Mouches à deux ailes* et des *Cousins*; des *Teignes*, des *Galle-insectes*, des *Mouches à quatre ailes*, et surtout des *Abeilles*; des autres *Mou-*

ches à miel; des *Guêpes;* du *Formicaleo;* des *Demoiselles*, et de ces *Mouches éphémères* qui vivent trois ans sous la forme d'un poisson, et qui, métamorphosées en mouches, ne semblent prendre cette nouvelle forme que pour terminer leur existence au bout de quelques heures.

C. V.



CONDÉ.

Nanteuil del.t *Landon direx.t*

LE GRAND CONDÉ.

La nature dispense ses grâces avec égalité sur toutes les classes de la société, et l'on sait trop que l'obscurité de la fortune enfouit quelquefois de grandes dispositions ; il faut donc regarder comme un bienfait particulier de la Providence le concours de la naissance et des talens. Louis de Bourbon, prince de Condé, réunit en sa personne ces grands avantages. Il dut à son rang de commander les armées à l'âge de 22 ans ; à son mérite, d'être victorieux à cet âge. Rocroy fut en 1643 le premier théâtre de sa gloire. Malgré les ordres de la cour, et contre l'avis du maréchal de l'Hôpital qui avait été destiné à le conseiller et à le conduire, Condé décida la bataille. On raconte que tout étant réglé d'avance, il s'endormit si profondément qu'il fallut l'éveiller pour combattre. Alexandre avait autrefois donné un pareil exemple de sang froid. « Le « prince gagna la bataille par lui-même, dit Vol- « taire, par un coup-d'œil qui voyait à la fois et « le danger et la ressource, par son activité « exempte de trouble qui le portait à propos dans « tous les endroits. » A peine victorieux, il arrêta le carnage, et prit autant de soin d'épargner ses ennemis, qu'il en avait pris pour les vaincre.

Habile à profiter de sa victoire, le prince de Condé entra bientôt dans Thionville. L'année sui-

t

vante, il s'avança jusqu'à Landau, et battit les Impériaux à Fribourg. Le combat recommença trois fois à trois jours différens; et l'on dit que Condé jeta son bâton de commandement dans les retranchemens de l'ennemi, et marcha l'épée à la main pour le reprendre. Il fut de nouveau victorieux à Norlingue en 1645, prit Dunkerque en 1646, et n'eut besoin, deux ans après, pour vaincre à Lens, que de rappeler à ses soldats la gloire qu'ils avaient acquise avec lui dans ses premières victoires.

Le cardinal de Richelieu avait jugé Condé dès sa jeunesse. Après avoir eu avec lui un assez long entretien, il dit à Chavigny : « M. le Duc sera le « plus grand capitaine de l'Europe et le premier « homme de son siécle. » Le cardinal Mazarin éprouva la vérité de cette prédiction. Son gouvernement fut affermi par les victoires du prince de Condé. Il se servit habilement de lui comme d'un rempart qu'il opposait aux fureurs de la Fronde, et à la faction du Parlement. Le Prince fit le blocus de Paris; il y reconduisit le roi et son ministre comme en triomphe, et sa présence évita à ce dernier les insultes que la haine publique lui faisait appréhender.

Le mérite du prince de Condé et sa réputation lui donnaient une grande prépondérance dans les affaires. Il s'en servit quelque temps pour ramener les partis et soutenir la cour. Il est douteux que sans lui Mazarin eût pu résister à la faction; mais ce pou-

voir du Prince devait exciter la méfiance du Ministre. Condé avait cette fierté qui convient aux ames élevées, et que les succès autorisent. Il soutint ses créatures avec trop de hauteur. Il voulut donner la loi; mais ses victoires, le rang de premier prince du sang, et les services qu'il venait de rendre à la régence, ne purent lui éviter une éclatante disgrace. Il fut arrêté avec le prince de Conti et le duc de Longueville. Leur captivité fut sévère, et, lorsqu'au bout d'un an, les intrigues de la faction eurent forcé le Ministre à la faire cesser, Condé n'eut pas assez de grandeur pour sacrifier son ressentiment au bien public.

Jamais siécle ne fut plus fécond en intrigues; tout était faction, et la cour dut peut-être son salut à la multiplicité des partis. Le prince de Condé, que sa naissance et par dessus tout la gloire de ses actions auraient dû élever au dessus des cabales, consentit à en devenir le chef, et se compromit avec Gondi, co-adjuteur de Paris, connu sous le nom du cardinal de Retz, dont l'unique occupation et le plus grand plaisir était d'entretenir les troubles qui agitaient alors la France, et d'en exciter de nouveaux. Le Prince était naturellement railleur et ne sacrifiait point le plaisir de dire un bon mot. Ses ennemis étaient nombreux. Mazarin, que la haine publique avait forcé de s'éloigner, n'en tenait pas moins le timon des affaires. Condé craignit pour sa sûreté

personnelle, et se trouva entraîné par les circonstances à prendre les armes contre son roi, à employer contre sa patrie les talens qu'il lui avait d'abord si utilement consacrés. S'étant approché de Paris, Turenne, qui commandait l'armée royale, eut l'avantage sur lui dans le fameux combat du Faubourg S. Antoine, en 1652, et la fortune se rangeant pour cette fois du côté du bon droit, Condé, réuni aux ennemis de l'état, fut encore vaincu par Turenne à la journée des Dunes. Malgré ces revers, le Prince déploya dans cette campagne les mêmes talens. On admira toujours sa promptitude à prévenir l'ennemi, la sagacité avec laquelle il formait ses plans, sa hardiesse pour les exécuter, et la précision qu'il mettait dans le commandement. Le secours qu'il jeta dans Cambray, sa retraite devant Arras, la levée du siége de Valenciennes auraient augmenté sa gloire, s'il eût travaillé pour sa patrie.

Le Prince, son fils, ayant fait représenter dans la galerie de Chantilly les glorieuses actions de ce grand capitaine, et ne pouvant se résoudre à anéantir la mémoire de cette campagne, imagina un moyen ingénieux d'en consacrer la gloire, en en condamnant les motifs. Il fit représenter la Muse de l'Histoire arrachant du livre, où elle trace les exploits du héros, les feuilles sur lesquelles sont désignées les actions qui illustrèrent

Condé dans cette guerre coupable. En effet, on ne peut voir sans douleur un prince destiné par ses qualités éminentes à être le soutien de l'état, s'unir aux ennemis de sa patrie, travailler à sa ruine, et saper les fondemens d'un trône dont l'éclat réjaillissait sur lui.

Le Parlement, factieux et criminel lui-même peu de temps auparavant, prononça la peine de mort contre le prince de Condé; mais, en 1659, la paix des Pyrénées rendit ce héros à la France. Il commanda, en 1668, la première expédition de Franche-Comté. Joignant l'expérience à l'activité, on le voyait partout accompagné de son fils le jeune duc d'Enguien; et, comme un officier qui aurait eu sa fortune à faire, le premier général de l'Europe venait rendre compte de tout à Louis XIV. Lorsque ce monarque porta deux ans après ses armes en Hollande, Condé eut le commandement d'une armée nombreuse, et fut blessé pour la première fois au passage du Rhin.

Condé vainquit encore à Senef en 1674, et jamais il ne parut plus prodigue de sa vie et de celle de ses soldats; il eut trois chevaux tués sous lui. Prêt à quitter le théâtre de la guerre, ce héros sembla vouloir, dans cette journée, mettre le comble à sa gloire.

L'année d'après, Louis XIV jugea que le prince de Condé pouvait seul ranimer les troupes découragées par la mort de Turenne, et tenir tête

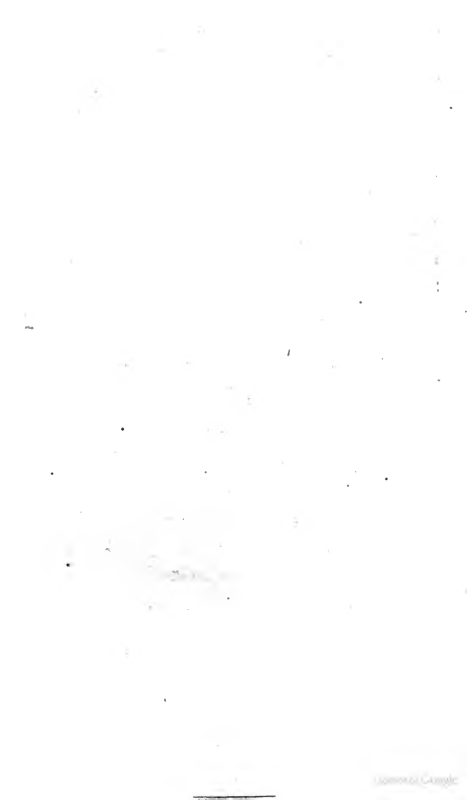
t*

à Montécucolli. Ce Prince, dont le génie se pliait à tout, parut alors aussi patient qu'il avait été impétueux; deux seuls campemens arrêtèrent l'ennemi, et cette campagne fit plus d'honneur à Condé que celle de Senef. Mais la goutte dont il était tourmenté le décida à quitter le commandement des armées. Il craignit que les infirmités de l'âge ne devinssent préjudiciables à sa gloire, aussi bien qu'aux affaires de l'état, et il dit au roi, *que chaque particulier, s'il était sage, se devait rendre la même justice.* Ce trait seul annonce un grand homme; il n'appartient qu'aux ames fortes de se juger ainsi.

Le prince de Condé acheva sa brillante carrière dans un doux et philosophique repos, consacrant aux lettres et à l'entretien des beaux esprits du siècle les heures qu'il ne pouvait plus donner à la gloire. Corneille, Bossuet, Racine, Molière, Despréaux, Bourdaloue, partagèrent souvent sa belle retraite de Chantilly. Une piété solide et l'exercice des vertus honorèrent les derniers jours de ce grand homme. Il mourut, en 1686, à Fontainebleau où il était venu voir madame la Duchesse, sa petite-fille, alors malade de la petite vérole.

« Le titre de *grand* qui lui a été donné, dit le « président Hénault, a consacré sa gloire, et les « plus fameux orateurs n'ont rien laissé à dire sur « la mémoire de ce Héros. »

M.




RÉGNIER.
Ingouf J.ne del.t
Landon direx.t

REGNIER.

Le plus redoutable des concurrens de Regnier dans la poésie satyrique, le seul qui eût pu le faire oublier, Boileau a parlé d'une manière honorable de son devancier; mais il lui reproche de n'avoir pas assez ménagé la pudeur. On souscrit généralement à ces éloges et à cette critique. Regnier possédant l'énergie, la verve, qualités essentielles au genre qu'il traitait:

Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.

Par malheur, il vivait à une époque où le goût n'était pas encore formé. De là une sorte de monotonie dans ses tours de phrases, des plaisanteries souvent grossières et un oubli presque continuel des bienséances. Imitateur des Latins, Regnier crut pouvoir, à leur exemple, exposer le vice dans toute sa turpitude; ou plutôt (car il faut en convenir), peu réservé dans ses mœurs, peu délicat dans le choix de ses plaisirs, il a trop souvent transporté ses lecteurs dans les lieux qu'il aimait à fréquenter; et leur a présenté des tableaux d'une vérité dégoûtante. Il faut que son talent soit bien réel, puisque ces peintures trop fréquentes dans ses ouvrages n'ont pu les condamner à l'oubli.

Mathurin Regnier naquit à Chartres, le 21 décembre 1573. Ainsi que plusieurs écrivains célèbres,

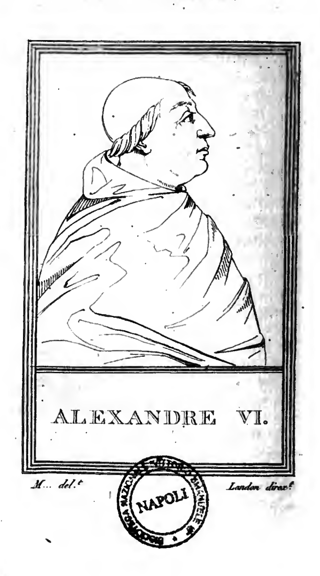
il eut à lutter, dans son enfance, contre les obstacles que son père opposait à son goût pour la poésie. Regnier persévéra dans son amour pour cet art, et les succès qu'il y obtint lui acquirent des protecteurs puissans. Il posséda de riches bénéfices, et eut deux fois occasion de faire le voyage de Rome. Mais la société des personnages les plus distingués de la cour ne corrigea point le penchant qu'il avait eu dès sa jeunesse pour une vie licencieuse. Ses revenus furent dépensés dans des parties de débauche qui eurent enfin des suites cruelles. Regnier, vieux avant le temps, mourut d'épuisement à Rouen, le 22 octobre 1613 : il n'avait pas encore atteint sa quarantième année.

Quelque vigueur qu'ait montrée Regnier dans ses Satyres, on doit le compter parmi les censeurs de l'humanité qui ne furent que malins, et non méchans. On l'appelait *le bon* Regnier, et il s'honorait avec raison de cette épithète.

Outre ses Satyres, Regnier a composé des Elégies, des Odes et des Stances; mais il n'avait point un génie propre à ces sortes d'ouvrages; et tous ses essais, dans ces divers genres, ont été absolument nuls pour sa gloire.

D. D.




ALEXANDRE VI.
M... del.t
Landon direx.t

ALEXANDRE VI.

Rodrigue Borgia fut un de ces êtres qui semblent nés pour déshonorer, non-seulement l'état qu'ils embrassent, mais même l'espèce humaine. Né à Valence, en Espagne, issu de la famille des Lenzoli par son père, et de celle des Borgia par sa mère, il s'avança dans la carrière ecclésiastique par la faveur du pape Calixte III, son oncle maternel, fut fait cardinal en 1455, puis archevêque de Valence et vice-chancelier. Légat à la cour de Madrid sous le pontificat de Sixte IV, il se distingua dans cette cour, presqu'autant par ses déréglemens que par sa souplesse et sa fine politique. Le pape Innocent VIII étant venu à mourir, en 1492, il acheta, dit-on, la tiare, en corrompant avec de l'or une partie des cardinaux du conclave.

Parvenu au pontificat sous le nom d'Alexandre VI, il traversa Charles VIII dans son expédition du royaume de Naples, après l'y avoir engagé lui-même. Il se vit bientôt obligé cependant, par la défection des cardinaux dont il était justement détesté, de recevoir ce prince, non-seulement dans la ville de Rome, mais même dans le Château Saint-Ange; de lui accorder l'investiture du royaume de Naples, et cinq ou six des meilleures places de l'Etat ecclésiastique,

pour assurer la marche de l'armée française. Pendant son expédition, Charles le contraignit encore de lui remettre entre les mains Zizim, frère de Bajazet, espérant, au moyen de ce prince, opérer une révolution dans l'Empire ottoman. Mais Alexandre, contrarié par de si vastes projets, fit empoisonner le jeune Sultan, avant de le livrer aux Français.

Les Vénitiens, jaloux des progrès de l'armée française, dont ils craignaient les suites pour la liberté de l'Italie, formèrent une ligue formidable à la tête de laquelle se mit Alexandre VI; on l'accuse même d'avoir envoyé un nonce à Bajazet pour implorer son secours contre le fils aîné de l'Eglise. Cette ligue contraignit Charles VIII à repasser les Alpes.

Louis XII, parvenu au trône, desirant se rendre le pape favorable, afin d'obtenir son divorce avec la fille de Louis XI, et de faciliter la conquête du Milanais qu'il méditait, le rechercha avec beaucoup de soin, et combla de ses bienfaits César Borgia, l'un de ses fils naturels. Mais si l'astucieux Pontife favorisa le premier de ses projets, il contraria le second de tout son pouvoir, et fut en partie cause, ainsi que César Borgia, des disgraces qu'éprouvèrent les Français en Italie.

Joignant l'hypocrisie à tous ses autres vices, Alexandre VI voulut profiter du renouvellement

du siècle et de l'ignorance des peuples, pour obtenir, à la faveur du jubilé universel, des sommes considérables qu'il destinait à assouvir la cupidité de sa famille; en conséquence, il supposa le dessein de se mettre à la tête d'une armée chrétienne pour faire la guerre aux Turcs; mais il survécut peu à ce projet, étant mort le 18 août 1503, empoisonné, dit-on, par un breuvage qu'il prit par mégarde, et que son fils César Borgia avait préparé pour le cardinal Cornetto et quelques autres cardinaux fort opulens, des biens desquels il voulait hériter.

Quoique Voltaire ait voulu contredire cette accusation, d'après l'autorité d'un journal de la maladie du pape, mort, dit-il, d'une fièvre double-tierce; pour peu qu'on réfléchisse sur la puissance des neveux d'Alexandre VI, à l'époque de la mort de ce Pontife, on sentira le peu de confiance que doit mériter une semblable pièce.

D'ailleurs, si les auteurs tant ecclésiastiques que séculiers ne sont pas d'accord sur quelques-uns des forfaits imputés à Borgia, ils conviennent tous, qu'il fut un monstre; que les meurtres, les empoisonnemens, l'inceste, la simonie et le parjure furent ses crimes favoris. L'histoire l'accuse d'avoir été l'amant de sa propre fille, qu'il enleva successivement à deux maris, pour l'unir à un troisième qu'il fit assassiner ensuite, ne pouvant la lui ravir aussi facilement qu'aux autres.

Alexandre VI rétablit et augmenta le pouvoir temporel des papes, qui commençait depuis long-temps à s'affaiblir, tant dans Rome, que dans toute la chrétienté; ainsi ses crimes, comme l'a dit un Ecrivain, tournèrent au profit de l'Eglise. Doué d'une politique assez profonde, il aurait pu en imposer encore davantage aux autres souverains de l'Europe, si son caractère atroce, qui fut parfaitement connu, leur eût permis de prendre quelque confiance dans ses paroles, ou dans ses promesses.

N. P.

GUICHARDIN.

M... del.t *Landon direx.t*

GUICHARDIN.

L'Italie, au quinzième et au seizième siécle, fut le théâtre des plus étonnantes révolutions. Divisée en petits états, elle offrait, sur tous les points de son territoire, un domaine à l'avidité, à l'ambition, à la tyrannie. Ses plus faibles républiques étaient plus agitées en dix ans que les plus grands états en dix siècles. Qu'on examine Florence qui occupe une place si médiocre sur la carte européenne, on la verra changer à chaque instant de situation, se fatiguer du gouvernement populaire, et se lasser aussi promptement de ses maîtres que de ses tribuns, pardonner à Côme, à Laurent de Médicis leur puissance en faveur de leurs talens et de leur magnificence, expulser leur indigne successeur; mais faire ensuite des efforts impuissans pour rappeler la liberté. Milan, Bologne, Gênes furent tour-à-tour honorés et affligés par les efforts de l'esprit d'indépendance et par les attentats du pouvoir. Cette terre volcanique où les productions du génie croissaient au milieu des tempêtes, était aussi tourmentée par les étrangers que par ses propres enfans, et la France, pendant deux siécles, y fit engloutir plusieurs fois une partie de sa population, sans d'autre fruit que celui d'en remporter quelques notions sur les arts, et de nouveaux vices et de nouveaux besoins.

Quel temps fécond en grands caractères, en crimes et en malheurs que celui dont Guichardin entreprit d'écrire l'histoire! Thucidide eut un sujet moins riche à traiter; et Athènes, malgré le génie de Périclès, ne déploya point autant de fermeté que Venise qui avait à lutter seule contre les principales puissances de l'Europe. Le Grec n'eut point à peindre de monstres tels que les Borgia, de politiques aussi déliés que Ferdinand, de caractères plus énergiques que celui de Jules II.

Guichardin naquit à Florence, en 1482. Il fut gouverneur de Modène et de Reggio et ensuite de Bologne; il eut même à défendre la première de ces villes. Ses ennemis prétendent qu'il ne déploya ni le courage d'un militaire ni la résolution d'un citoyen. Il se peint, au contraire, comme très-brave et très-intrépide. Quel jugement porter? Aucun sur l'homme public, et ne s'occuper que de l'écrivain.

Son histoire embrasse tous les événemens qui se sont passés en Italie, depuis 1494 jusqu'en 1532. Sa narration est élégante, fidèle; mais elle manque de chaleur et de rapidité: il s'arrête trop aux petits détails, et semble ne pas se douter que le lecteur ne veut point qu'on lui apprenne ce qu'il peut deviner ou ce qu'il ne se soucie point de savoir. Ses Harangues sont d'une prolixité que l'éloquence ne rachète point. Les discours directs donnent à l'histoire une forme dramatique; ils plaisent quand ils

peignent les véritables sentimens des personnages qu'on fait parler, quand ils préparent à de grands événemens, quand ils font tellement illusion qu'on peut croire qu'ils ont été prononcés; mais ceux de Guichardin ne sont en général que de froides amplifications.

Il n'avait d'abord que le dessein d'écrire les Mémoires de sa vie; on lui conseilla de faire l'histoire de son temps: il fit bien de suivre ce conseil. On pardonne difficilement à un homme, quelque mérite qu'il ait, d'occuper le public de soi. Il vivait dans un siécle où les accusations d'impiété étaient très-communes et encore dangereuses; on l'accusa de s'être servi du mot de *Destin*, comme s'il avait méconnu dans les événemens humains le doigt de la Providence, et tout attribué à l'aveugle hasard. Ce serait sans doute penser en impie que de nier l'action de la Divinité sur les lois générales de l'univers; mais ce serait aussi la dégrader que de la croire occupée des plus petits détails de l'administration du monde; et, comme l'Evangile qui est la base de notre croyance ne nous dit rien de positif sur cet objet, on ne pouvait mal interpréter l'opinion de Guichardin que par un abus du despotisme théologique. Quelques réflexions hardies sur la cour de Rome le firent soupçonner d'avoir du penchant pour les nouvelles doctrines qui commençaient à se manifester. Il est remarquable que les ouvrages les plus contraires au Sacerdoce ont

été écrits par des Italiens, et que même, dans des siècles de ténèbres, des lueurs de philosophie percèrent dans le voisinage de Rome.

Le Dante passa pour hérétique pour avoir écrit dans sa Monarchie du Monde, *Monarchia Mundi*, des choses très-fortes contre la papauté; le célèbre Pétrarque combattit également contre elle, et par ses raisonnemens et par les conseils vigoureux qu'il donna au tribun Rienzi; après avoir fait un juste éloge de la religion chrétienne, et du bien que sa morale a fait au monde, Machiavel ajoutait: « Rien n'annonce plus la ruine prochaine du ca« tholicisme que de voir les peuples les plus voi« sins de l'église romaine qui en est le chef, d'au« tant moins religieux qu'ils en sont plus près. »

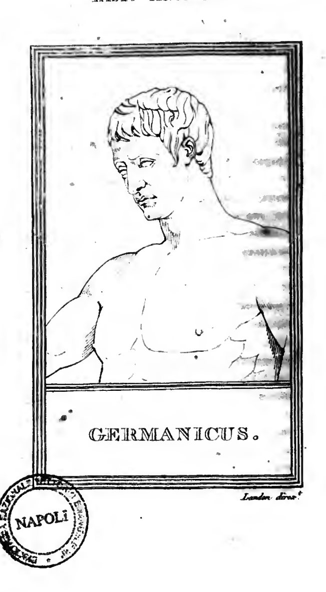
Ces citations prouvent que l'opinion de Guichardin sur cet objet ne lui est point particulière.

On l'accuse de partialité contre la France; ce reproche doit paraître singulier, quand on songe que presque toutes les guerres d'Italie avaient été suscitées par cette puissance.

Guichardin mourut à l'âge de 58 ans, et laissa un fils qui s'est fait un nom dans les lettres.

L....





GERMANICUS.

GERMANICUS.

Germanicus César était petit-fils de Livie et neveu de Tibère. Par sa mère Antonia, il était petit-neveu d'Auguste et petit-fils du triumvir Marc-Antoine. Son père Drusus mourut à la fleur de l'âge, après avoir vaincu les Germains, et reçu par un décret du sénat, pour lui et pour ses descendans, le surnom de Germanicus. Il laissa deux fils, Germanicus, et Claude qui fut depuis empereur. Les Romains crurent démêler dans le premier l'héritier des vertus et des sentimens de son père, et il devint l'objet de leur affection.

Cela seul suffisait pour exciter la jalousie de Tibère; elle se changea en haine, lorsqu'Auguste, après la mort de ses petits-fils, adopta le fils de Livie, et le força, en entrant dans la famille des Césars, d'adopter lui-même Germanicus. Par cette adoption, celui-ci acquérait à la souveraine puissance des droits que n'avait point Drusus, le propre fils de Tibère. Lorsque quelques années après, Auguste, convaincu du mérite supérieur de Germanicus, lui confia la conduite de la guerre contre les Pannoniens et les Dalmates qui s'étaient révoltés, Tibère qui commandait alors en Germanie instruit de ce choix, se porta avec toutes ses forces contre ces peuples, espérant les avoir soumis, avant l'arrivée de son neveu Il ne put y réussir, et Ger-

manicus força les Dalmates à rentrer dans le devoir. Auguste le fit consul avant l'âge fixé par les loix, et lui donna le commandement d'une armée puissante qu'il envoyait contre les Germains, pour venger la mort de Varus et le massacre de ses légions. Enfin dans ses derniers momens, il le recommanda au sénat.

Tibère, devenu empereur, chercha à mettre dans ses intérêts son fils adoptif, que ses grandes qualités rendaient l'idole du peuple et des soldats. Il lui fit décerner la puissance proconsulaire, qui lui donnait une autorité presque absolue sur les troupes.

Pendant ce temps les légions de la Germanie se révoltaient contre leurs officiers. Germanicus, qui se trouvait alors dans les Gaules, se rendit sur le champ auprès de ces soldats mutinés, et chercha à les faire rentrer dans le devoir. Les légions lui offrirent l'empire, et le prince le refusa, en menaçant même de se percer de son épée à leurs yeux, s'ils insistaient. Pour les soumettre, il fut forcé de leur payer de son propre argent les gratifications qu'ils réclamaient.

Peu de temps après, la sédition se ralluma avec plus de fureur. Germanicus se vit obligé de renvoyer sa femme Agrippine, petite-fille d'Auguste qui l'avait toujours accompagné jusqu'alors. Le départ de cette princesse émut les soldats; honteux de leurs excès, les uns courent sur le chemin pour

la conjurer de revenir au milieu d'eux ; les autres supplient Germanicus d'ordonner son retour. Celui-ci, profitant habilement de leur disposition, leur fit sentir par un discours adroit et touchant l'atrocité de leur conduite, et leur persuada que c'était à eux-mêmes à punir les chefs de la révolte. Aussitôt les soldats, exerçant entre eux une justice sévère, égorgent ceux qui les premiers les avaient portés à la sédition, et tout rentre dans l'ordre.

Germanicus les mena sur le champ contre l'ennemi, le surprit, et en fit un massacre affreux. Les années suivantes, il défit plusieurs fois Arminius et les diverses nations de la Germanie. Il détruisit l'horrible trophée qu'elles avaient élevé en mémoire de la défaite de Varus, et célébra les obsèques de ce général et de ses légions. Tibère, jaloux de sa gloire, le rappela. Il le reçut à son arrivée à Rome avec une tendresse feinte, lui décerna le triomphe, et se désigna consul avec lui pour l'année suivante.

Il avait dès-lors arrêté la perte de Germanicus. Il fallait, pour exécuter ce projet avec sécurité, l'éloigner de Rome et des légions dont il était adoré. Des troubles qui s'élevèrent dans l'Orient en fournirent l'occasion. Tibère remit à Germanicus le gouvernement général des provinces au delà de la mer. En même temps, il donna celui de la Syrie à Pison, homme violent et emporté, auquel il confia des instructions secrètes contre

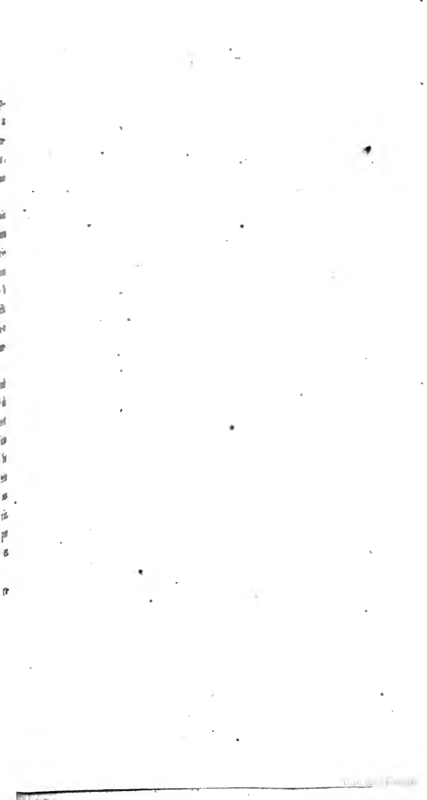
Germanicus. Celui-ci partit avec sa femme Agrippine, apaisa les troubles de l'Orient, malgré la désobéissance et les intrigues de Pison; mais bientôt après il tomba malade à Antioche, et mourut à l'âge de 34 ans, convaincu que Pison avait avancé ses jours par le poison.

En apprenant sa mort, Pison laissa éclater sa joie. Cette nouvelle répandit le deuil et la consternation dans Rome. Mais Tibère dissimulait mal sa satisfaction. L'arrivée d'Agrippine, portant les cendres de son époux, renouvella les témoignages de la douleur publique; Tibère y mit fin par un édit. Cependant il voulut que Pison fût jugé. Celui-ci se donna la mort, et l'empereur fit grâce à Plancine, sa veuve et sa complice.

Tant que Germanicus vécut, Tibère dissimula ses vices et feignit même des vertus; délivré de l'objet de ses craintes, il cessa de se contraindre et se livra à toute sa cruauté. Il poursuivit Germanicus jusques dans sa veuve et ses enfans. Aigri par les insinuations perfides de Séjan, et par la fierté d'Agrippine, il exila d'abord cette princesse et ses deux fils aînés, et ne tarda pas à les faire périr. Peut-être n'épargna-t-il Caligula le dernier que dans l'espérance que ce monstre le surpasserait en cruauté, et le ferait regretter un jour.

Germanicus était, si l'on en croit Ovide, orateur éloquent et même poète distingué.

M.





BOURBON.

*Titien pinx.*t — *Landon direx.*t

LE CONNÉTABLE DE BOURBON.

Charles de Bourbon naquit en 1489, de Gilbert de Montpensier et de Claire de Gonzague. Il signala son courage dans les guerres malheureuses de la fin du règne de Louis XII. La France dès-lors se plut à voir en lui un héros destiné à la défendre : mais, quoique né avec de grandes vertus, il cachait sous un air taciturne une humeur altière et vindicative; et, victime d'une intrigue de cour, il tourna contre sa patrie tous les talens qui le rendaient le premier capitaine d'un siécle belliqueux.

Bourbon n'avait encore que 26 ans, lorsqu'en montant sur le trône François I lui confia l'épée de connétable; il méritait cette distinction et le prouva à Marignan par des conseils et par des exploits dont la récompense fut la vice-royauté du Milanais. Il chassa de cette province l'empereur Maximilien qui voulait la reconquérir, et, se défiant de Léon X, il proposa de s'emparer de Rome : cet avis était d'un habile politique; François I ne l'adopta pas; et, prévoyant la perte prochaine du Milanais, Bourbon en abandonna le gouvernement. En 1521, Charles-Quint ayant menacé le royaume du côté de la Flandre, le roi, à la tête de l'armée, le rencontra près de Valenciennes; et le Connétable voyant les Espagnols

mal postés, proposa de combattre: Charles semblait être perdu; mais toute la gloire de cette action eût appartenu à Bourbon, et l'on assure que François I, qui déja lui avait retiré le commandement de l'avant-garde, laissa, par une jalousie indigne d'un cœur comme le sien, échapper une victoire certaine qui eût écarté tous les malheurs dont la France devait être bientôt accablée.

Des désagrémens plus directs attendaient le Connétable: il était veuf de Suzanne de Bourbon, sa cousine, avait à peine 30 ans, et la beauté de ses traits, les agrémens de son esprit, lui gagnèrent le cœur de Louise de Savoie, mère du roi. Elle lui offrit sa main; il osa rejeter cette offre avec un mépris qui lui attira la colère de François I. Louise, non moins irritée, pour satisfaire son dépit, fit valoir des droits qu'elle prétendait avoir sur le duché de Bourbon. Le procès qu'elle intenta au Connétable fut un affront qu'il ne put supporter. Il sentit que la mère du roi aurait les juges pour elle; il se crut déja dépouillé de tous ses biens, et placé au dessous d'un Bonnivet, favori sans mérite, qu'il se plaisait à humilier et qui s'en dédommageait en travaillant à sa disgrace. Cette perspective lui fit oublier ses devoirs. Charles-Quint, attentif à la perte de la France, fit sonder ses desseins; on le trouva disposé à prendre un parti extrême, et on

l'y détermina par des promesses brillantes. Charles devait lui donner en mariage sa sœur Eléonore, une dot considérable, et lui faisait envisager jusqu'à l'héritage de toute la maison d'Autriche. Il paraît qu'entraîné par l'ambition et la vengeance, Bourbon forma une conspiration contre l'état. Les pièces de la procédure ne présentent que trop de vraisemblance. Le roi fut instruit à temps, et Bourbon s'enfuit sur les terres de l'Empire, n'emmenant avec lui qu'un seul gentilhomme. Cet événement consterna la France; on plaignit un héros que l'injustice avait contraint de devenir coupable. Les amis du Connétable furent poursuivis avec rigueur; mais ses ennemis n'échappèrent pas à la haine du peuple qui regarda sa fuite comme un présage funeste. Cependant Bourbon ne reçut pas de l'Empereur le traitement qu'il en espérait : il ne fut point mandé à Madrid, et on différa son mariage avec Eléonore de manière à lui faire sentir qu'il ne se ferait jamais. Il n'était plus qu'un transfuge, un proscrit; il pouvait ne pas tenir plus à sa parole qu'à sa patrie : cependant on voulait tirer parti de ses talens et de ses projets; et, après l'avoir entouré de surveillans, il fut mis à la tête des troupes que Lannoy, vice-roi de Naples, commandait en Italie. Il chassa de ce pays les Français que conduisait Bonnivet, son ennemi personnel. En 1524, le Conseil de l'Empereur lui traça le plan d'une invasion en Provence; il fut

contraint de faire le siége de Marseille qu'il désapprouvait et que les Français lui firent lever précipitamment. Après avoir rassemblé des troupes en Allemagne, il repassa en Italie que François I envahissait de nouveau. Le gain de la bataille de Pavie fut en partie le fruit de sa prudence et de sa valeur. L'esprit de vengeance le porta à se montrer au roi de France prisonnier; mais, à la vue de son prince dans cet état d'abaissement, il ne put retenir ses larmes. Quelques instans avant il s'était écrié à l'aspect du cadavre de Bonnivet, tué dans le combat : *Ah! malheureux, tu es la cause de la ruine de la France et de la mienne!* Bourbon redevenait français : lorsque dans le conseil de Madrid on proposa de rétablir en sa faveur le royaume d'Arles, il refusa, si la chose s'exécutait, de faire hommage au roi d'Angleterre qui voulait aussi profiter des malheurs de la France. Enfin, de plus grands intérêts ayant traversé les siens; il devint un protégé incommode pour l'Empereur qui était loin de tenir les promesses dont il l'avait d'abord ébloui. Mais, par la seule force de son génie, Bourbon formait comme une puissance isolée qu'on devait craindre. Une armée d'aventuriers allemands était venue se ranger sous ses bannières, et le rendait redoutable à tous les princes de l'Italie. Il ne cachait même pas qu'il méditait quelque dessein secret. On a pensé que, desirant de rentrer dans

sa patrie, il voulait mériter l'oubli de sa défection par une action utile à la France. Le royaume de Naples était une proie facile : il pouvait s'en emparer pour les Français ou pour lui-même. Cependant il parut quelque temps disposé à obéir à l'ordre de l'Empereur qui l'appelait en Allemagne ; mais ses troupes mal payées se révoltèrent ; sans doute il l'avait prévu : « *Mes enfans,* « dit-il aux mutins, *je suis un pauvre cavalier ;* « *je n'ai pas un sol non plus que vous : fesons* « *fortune ensemble. Je vais vous mener dans un* « *lieu où nous nous enrichirons à jamais.* » Aussitôt ses soldats qui avaient toute confiance en lui, s'écrièrent : *Nous vous suivrons à tous les Diables !* Clément VII venait d'entrer dans la ligue contre l'Empereur ; Bourbon saisit ce prétexte, promet à son armée le pillage de Rome et marche contre cette ville. En vain le pape se hâte d'obtenir une trêve du vice-roi de Naples ; le Connétable, qui chaque jour se rendait plus indépendant, n'a aucun égard à ce traité ; arrivé devant Rome, il resserre la place, et, dès les premiers jours du siége, tente de l'emporter d'assaut. Une brèche que le hasard lui découvre facilite l'attaque ; mais dans l'action il est atteint d'une balle qui ne lui laisse que le temps d'ordonner de cacher sa mort aux soldats. Le prince d'Orange, son ami, fit jeter un manteau sur son corps, et les assiégeans n'apprirent la perte qu'ils venaient de faire que

lorsqu'ils eurent emporté les remparts de Rome. Cet événement les rendit furieux, et l'on sait que jamais la mort d'un homme ne fut vengée par plus de meurtres et de ravages.

Bourbon n'avait que 38 ans. Ses soldats qui le chérissaient firent embaumer son corps; et, pour le préserver des insultes auxquelles il eût été exposé dans Rome, le transportèrent à Gaëte où ils lui firent ériger à leurs frais un mausolée magnifique.

Ce héros commit un crime en combattant contre sa patrie: les injustices qu'on lui fit éprouver ne le justifient pas, mais l'empêchent de paraître odieux. Quoiqu'il ne soit pas le seul auteur des maux que la France eut à souffrir alors, seul il eût suffi pour l'en préserver. Lorsqu'on le voit, sans autre bien que sa gloire, faire entrer son nom dans tous les traités, humilier ses ennemis, être craint même du prince qu'il sert, finir par ne prendre conseil que de lui-même, lever des armées sans argent, et se rendre l'effroi de toute l'Italie alors féconde en guerriers, on juge de quelle utilité un tel homme eût été à son pays, et des desseins qu'il pouvait accomplir si la mort ne l'eût arrêté au milieu de sa carrière.

B.



E. del.t Landon direx.t

VIGNOLE.

Jacques Barrozzio, connu sous le nom de *Vignole*, son pays natal, dans le Modénais, était d'une famille noble de Milan. Il étudia la peinture à Bologne, et composa pour son instruction un Traité de perspective qui fut aussitôt publié et généralement accueilli. Son goût le porta vers l'étude de l'architecture ; il en alla puiser les principes au milieu des monumens de Rome antique. Ce fut sur ces modèles qu'il composa son Traité des cinq ordres d'architecture, rédigé avec une telle simplicité qu'il devint sur cet art la règle universelle, et qu'il est encore aujourd'hui le livre élémentaire le plus connu et le plus généralement suivi, surtout en France.

Vignole cultivait cependant toujours la peinture, mais il y faisait peu de progrès, et l'abandonna entièrement.

Le Primatice fit alors (vers 1540) un voyage en cette ville par ordre de François I, pour y acheter des antiques ; Vignole lui donna plusieurs dessins des monumens, et fit avec lui le voyage de Paris où il demeura deux ans : il fut employé à Fontainebleau, et donna des projets pour d'autres édifices que les guerres civiles ne permirent pas d'exécuter. Vignole retourna donc à Bologne où il projeta le portail de l'église S. Pétrone,

qui obtint les suffrages de Jules-Romain et de Christophe Lombard, architecte du fameux dôme de Milan.

Sa réputation fut dès-lors établie, et il se trouva chargé d'un grand nombre d'ouvrages importans; il acheva aussi le canal *del Navilio* pour cette ville, alla à Plaisance, donna les desseins du Palais Ducal, et parcourut l'Italie où il construisit plusieurs édifices. De retour à Rome, il fut présenté par Vasari à Jules III qui déja l'avait vu à Bologne, et il eut la direction des travaux à faire pour l'eau de Trevi, en même temps qu'il érigea la belle maison de campagne connue aujourd'hui sous le nom de *Papa Giulio*, le petit temple de *S. Andrea di Ponte mole*, etc.

Vignole bâtit encore une partie du palais Farnèse, l'église du *Jesu*, et mit le sceau à sa gloire par l'érection du magnifique château de *Caprarole*, situé à dix lieues de Rome. Il eut encore l'honneur de succéder à Michel-Ange pour la conduite de S. Pierre de Rome dont il fit ériger les deux coupoles latérales.

Il donna les dessins du célèbre palais de l'Escurial, mais ne voulut pas quitter Rome pour aller l'exécuter en Espagne. Il mourut à l'âge de 66 ans, et fut enterré en grande pompe au Panthéon, en 1573. Tous les artistes se firent un devoir d'assister à ses funérailles.

L. G.





ALBERONI.

D. de Rubeis del.t *Landon direx.t*

ALBERONI.

Alberoni naquit à Plaisance, en 1664; ses premières années furent employées à cultiver la terre avec son père, simple jardinier. Placé, à l'âge de 14 ans, comme clerc sonneur à la cathédrale de cette ville, l'Evêque le prit en affection et lui fit faire ses études. L'ayant admis ensuite à la prêtrise, il lui confia bientôt après l'intendance de sa maison, faveur à laquelle il joignit un canonicat de son église. Les talens d'Alberoni, et la protection de l'Evêque lui ayant fait obtenir un bénéfice, il jouissait déja d'une certaine aisance, lorsqu'un heureux hasard lui fit connaître Campistron, à l'époque d'un voyage que ce dernier fit à Rome, dans lequel il fut volé et obligé de se réfugier chez Alberoni.

Reconnaissant de l'accueil qu'il en avait reçu, Campistron, dans la faveur du duc de Vendôme, dont il était secrétaire, n'oublia pas Alberoni, et parla avantageusement de lui à ce Prince lors de ses campagnes d'Italie. M. de Vendôme, ayant eu l'occasion d'apprécier Alberoni, l'amena en France où, à son arrivée, il lui offrit la cure d'Anet. Alberoni, pressentant jusqu'où son génie pouvait le porter, refusa cette place, préférant suivre son protecteur qui venait d'être nommé au commandement de l'armée d'Espagne. A cette époque, la princesse

des Ursins était toute puissante à la cour de Philippe V ; M. de Vendôme, qui avait intérêt de la ménager, chargea Alberoni d'entretenir sa correspondance avec elle. Celui-ci, souple, et adroit, s'étant insinué dans ses bonnes grâces, obtint par sa protection le titre d'agent de la cour de Parme à Madrid.

Comme la reconnaissance est rarement la vertu des ambitieux ; Alberoni, qui avait ses vues, fit naître à madame des Ursins l'idée d'unir Philippe V, devenu veuf, avec Elizabeth Farnèse, héritière des états de Parme et de Toscane, qu'il lui peignit comme une femme d'un caractère faible, d'un esprit borné, qui ne se conduirait que d'après ses conseils. La favorite, saisissant avidement un projet qu'elle envisageait comme un sûr moyen de perpétuer son crédit, y détermina le roi. Alberoni, qui avait été chargé de ménager cette alliance, venait d'y réussir complètement, lorsque dans l'intervalle, madame des Ursins, détrompée sur le caractère de la princesse, entreprit de rompre la négociation ; mais il était trop tard, et l'Infante, déja en route, signala son arrivée en Espagne par l'exil de la Favorite.

La jeune reine, par son esprit et ses grâces, ayant acquis beaucoup d'ascendant sur le cœur de son époux, voulut récompenser Alberoni, et le fit nommer successivement Cardinal, Grand d'Espagne, et premier Ministre. Ce prélat, dont le génie

n'était point au dessous de ces places éminentes, après avoir corrigé beaucoup d'abus, fait d'utiles réformes dans l'administration intérieure, particulièrement dans celles des finances, de la marine et de la guerre, forma le projet de conquérir les royaumes arrachés à l'Espagne pendant la guerre de la Succession. Mais le système politique de l'Europe avait changé; l'Autriche, l'Angleterre et la France étaient unies; il fallut donc créer de nouveaux moyens, faire mouvoir de nouveaux ressorts, afin de surmonter les difficultés sans nombre qui se présentaient.

Tandis qu'Alberoni devait occuper l'Autriche par la continuation de la guerre avec la Porte, changer le gouvernement d'Angleterre, en rétablissant un Stuart sur le trône, au moyen de la réunion des forces de Pierre-le-Grand à celles de Charles XII; une conspiration, qui devait ôter la régence au duc d'Orléans, était à la veille d'éclater en France; enfin une flotte, sortie des ports d'Espagne, envahissait la Sardaigne et la Sicile. Un concours de circonstances malheureuses vint traverser ces vastes projets: l'indiscrétion d'un secrétaire de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, ayant éventé la conspiration de France, le Régent déclare la guerre à Philippe V; le roi George, prévenu a temps, envoye une flotte dans la Méditerranée qui surprend et défait celle d'Espagne. Pour comble de malheurs, le Turc fait la paix à Passa-

rowitz, et un boulet de canon termine les jours de Charles XII à Fridericks-Hall.

L'Espagne, ainsi réduite à ses seules forces, se vit obligée de faire la paix et de sacrifier Alberoni. Ce Ministre, retiré à Gènes, y fut arrêté comme coupable d'intelligence avec la Porte. Ayant prouvé son innocence, il va à Rome où, à la suite d'un examen du Sacré Collége relatif à quelques irrégularités dans sa conduite, il subit une retraite d'un an chez les Jésuites. Mais, ne pouvant résister au penchant qui le porte sans cesse vers les spéculations de la politique, Alberoni tente vainement, dans son exil, de changer le gouvernement de la petite république de Saint-Marin. Enfin, parvenu, quoique ministre dans la disgrace, à un âge fort avancé, il termina sa carrière en 1752.

Ceux qui ne jugent les hommes en place que d'après les événemens, n'ont vu, dans Alberoni, qu'un brouillon, d'une capacité médiocre, dont le génie avait plus de superficie que de profondeur. Mais ceux qui ont étudié les opérations de son ministère, conviennent que s'il eût tenu plus longtemps les rênes du gouvernement, l'Espagne eût recouvré son ancienne splendeur. Quant à ses projets politiques, s'ils n'eussent pas été traversés par des circonstances qu'il ne lui fut pas possible de prévoir ni de prévenir, on aurait vu changer la face de l'Europe.

N. P.


MACHIAVEL.
N... pinx.t
Landon direx.t
NAPOLI

MACHIAVEL.

Il est des hommes dont le vulgaire consacre les exploits par uu aveugle enthousiasme; il en est d'autres dont il déchire la mémoire par une ridicule prévention : il est peu de noms qui ayent été aussi généralement livrés à l'horreur publique que celui de Machiavel. Les Séjans, les Tigellins ne semblaient que les ministres temporaires de la tyrannie dont il s'était fait le conseiller inamovible. Sur quoi se fondait cette accusation? sur des ouvrages mal entendus, mal interprêtés. Bacon, qui était capable de les entendre, le peignit comme un ami des peuples; et Rousseau, qui regardait Grotius comme un stipendiaire de Louis XIII qui avait trahi la vérité pour une pension, vit dans Machiavel un courageux défenseur de l'indépendance. Les discours de cet illustre Florentin sur Tite-Live décèlent l'esprit le plus profond; il aperçoit des choses qui ont échappé à ce grand historien plus occupé à peindre qu'à réfléchir, et assez admirateur enthousiaste de la grandeur de Rome pour croire que sa puissance était autant l'ouvrage des Dieux que l'effet de la prudence et de la sagesse des hommes. Cette république ne l'occupe point exclusivement; il fait des excursions philosophiques sur celles de la Grèce, et commente leur histoire avec une admirable sagacité.

Le Politique ne fait que servir les vues du patriote, et ses regards se reportent sans cesse sur ses concitoyens qu'il veut ramener par ses leçons à une forme de gouvernement stable et heureuse. Il ne laisse point échapper l'occasion d'attaquer ses souverains pontifes; il était permis à un Florentin de ne point les aimer et de voir dans leur politique insidieuse, la source féconde de la plupart des maux qui avaient désolé son pays. Ses traits hardis contre la cour de Rome lui ont sans doute valu la plupart des interprétations calomnieuses qui jetèrent sur sa réputation le voile sanglant que la philosophie est enfin parvenu à déchirer.

Son Histoire de Florence est un chef-d'œuvre, par la sagesse du plan, par la peinture des caractères, par l'énergie et la beauté des harangues; car l'historien d'un état libre, quand la nature l'a fait éloquent, ne doit point se priver de la brillante ressource que lui offrent les discours directs. On se plaît à entendre ceux qu'on se plaît à voir agir; et un grand homme intéresse bien davantage lorsque l'écrivain, nous faisant une heureuse illusion, le fait exprimer avec tant de vérité qu'on oublie l'historien et qu'on écoute le héros. Machiavel, dans ses Harangues, a quelquefois l'énergie de Saluste, et le Discours violemment séditieux de Michel Londo ne le cède point à ceux de Catilina et de Marius.

Le patriotisme, qui était l'ame de toutes ces

productions, lui fit entreprendre son *Art de la Guerre*. Il voulut prouver, en montrant combien les Romains avaient dû de gloire à l'excellente discipline et à la composition de leurs armées, que l'Italie devait ses désastres aux milices viles et mercenaires qu'on chargeait de sa défense, à ces stipendiaires qui n'ayant ni honneur ni patrie étaient les plus cruels fléaux des peuples. Il souhaitait que ce pays, jadis la terre classique de la valeur, eût des troupes citoyennes, et que les sentimens de la gloire et de la liberté échauffant le cœur de ses enfans les rendît capables de s'affranchir d'une domination étrangère.

Son livre intitulé *le Prince* est celui qui a le plus servi ses adversaires. Pris à la lettre, il est bien difficile de le justifier. On y trouve les plus abominables maximes de tyrannie; mais publier ce que la tyrannie peut faire, c'est lui ravir la plupart de ses moyens; le peintre de César Borgia, loin de servir ceux qui ressemblent à ce monstre de perfidie, leur enlève la plus grande partie de leurs odieuses ressources. Accuserait-on la police de seconder les voleurs, si elle dévoilait d'après des faits toutes les ruses qu'ils employent pour s'emparer du bien d'autrui. Un grand prince qui agit comme Alexandre, et qui voulait paraître penser comme Platon, fit une réfutation du livre de Machiavel que des philosophes flatteurs louaient tout haut comme un chef-d'œuvre, et qu'ils mépri-

saient tout bas comme une production à laquelle la bonne foi n'avait eu aucune part. La réfutation est oubliée, le livre réfuté ne le sera jamais.

On ne peut nier que la trempe du génie de Machiavel ne lui fit aimer les caractères audacieux et les personnages extraordinaires. Un scélérat habile avait plus de droits à son estime qu'un honnête homme sans talent. C'est une opinion que la lecture de ses ouvrages fait naître et que nous ne prétendons point justifier. C'est cette manière de voir sans doute qui lui fit écrire la vie d'un aventurier nommé Castrucio qui, au quatorzième siécle, s'empara de la souveraineté de Lucques sa patrie, de Pistoye et de Pise, et qui eût soumis Florence, si la mort ne l'avait arrêté au milieu de ses conquêtes. Machiavel en fait un héros et un sage; il lui fait tenir des discours comparables aux apophthegmes que Plutarque met dans la bouche de ses héros. Le grand mérite de Castrucio, aux yeux de Machiavel, c'était d'être l'ennemi des papes, et d'avoir subi une excommunication de Jean XXII.

Machiavel se délassa de ses études sérieuses par les charmes de la poésie; il fit des comédies, des contes, des épigrammes. Ces productions eussent pu faire la réputation d'un génie moins riche.

Il suffira de rapporter quelques traits de sa vie pour juger de son caractère. Il naquit à Florence

en 1466, et mourut en 1527. Il fut plusieurs années secrétaire de la république, fonction délicate dans un état orageux, et chez un peuple dont on perdait facilement la confiance. Les missions importantes dont il fut chargé en Allemagne, en France, en Suisse et dans les divers états d'Italie prouvent qu'il avait une capacité reconnue pour les négociations. Le retour des Médicis lui fit perdre son crédit et ses emplois. Accusé d'avoir conspiré contre cette maison qui était devenue souveraine, il fut appliqué à la torture et n'avoua rien, ce qui prouvait moins son innocence que sa fermeté. Cependant il n'essuya plus de persécutions, et passa le reste de sa vie au sein de l'étude et de l'obscurité. Il ne jouit point de sa gloire de son vivant, et fut sous ce rapport moins heureux que les autres grands écrivains de son siécle. Il est vrai que le caractère de ses ouvrages ne devait point lui donner autant de lecteurs qu'à l'Arioste et au Tasse. Il fut longtemps avant d'être apprécié et même bien connu en France. Quoique notre illustre Montesquieu, dans sa Grandeur et sa Décadence des Romains, ait eu à traiter une partie des objets que l'auteur italien avait envisagés dans ses Discours sur Tite-Live, il ne le cite point. On ne peut regarder cette omission comme l'effet de la jalousie; ce grand homme était au dessus de ces misérables inquiétudes, et la preuve est l'éloge qu'il fait de lui dans son Esprit des Loix. Diderot en parle trop

superficiellement dans ses Opinions des Philosophes. Il paraît ne point l'avoir lu; il lui fait dire une absurdité à l'instant de la mort, sans citer ses garants: c'est *qu'il aimerait mieux être aux Enfers avec Socrate, Brutus, César, qu'en Paradis avec les fondateurs du Christianisme.* Comment Machiavel pouvait-il souhaiter d'avoir pour compagnon dans l'Eternité, César qu'il semblait estimer si peu dans ses écrits? et comment un homme raisonnable, abstraction faite même de toute idée religieuse, eût-il pu mépriser les fondateurs d'une religion qui ne s'établit qu'avec les vertus les plus pures, l'innocence la plus parfaite, et les talens les plus distingués? L'Athéïsme eut ses fanatiques; et, malgré ses lumières et son génie, Diderot avait le malheur d'en être un. En mettant un tel langage sur l'autre vie dans la bouche de Machiavel, il voulait faire penser qu'il n'y croyait point.

Quelques écrits de ce grand homme avaient été faiblement traduits par Amelot de la Houssaye; nous en avons maintenant une traduction complète par Guiraudet qui pourrait être plus élégante, mais qui a du moins le mérite de la fidélité. Il est nécessaire d'ajouter d'ailleurs que Machiavel se distingue plutôt par la force des idées que par la beauté du style.

L....e



SANSON.

N.... pinx^t *Landon direx^t*

NICOLAS SANSON.

Nicolas Sanson naquit à Abbeville le 20 décembre 1600. Son père cultivait avec succès la géographie. Cette science, transmise au jeune Sanson comme par héritage, devint sa passion dominante, l'étude et la gloire de toute sa vie. Dès l'âge de 18 ou 19 ans, il fit une carte de l'ancienne Gaule, accompagnée d'un traité écrit en latin, qui en facilitait l'intelligence et l'usage. Melchior Tavernier, père du célèbre voyageur de ce nom et géographe distingué, lui donna de l'occupation, et le mit en crédit. Bientôt il travailla pour son propre compte, surpassa tous ses maîtres, et produisit un nombre considérable d'ouvrages. La géographie prit entre ses mains une nouvelle face. Jusques-là répétant les erreurs des anciens et y en ajoutant de nouvelles, elle n'offrait qu'obscurités, incertitudes et contradictions. Sanson débrouilla ce chaos, détermina les positions par des règles plus certaines, et le premier rétablit la géographie ancienne d'après les monumens de la littérature grecque et latine. Il fit cet important travail pour toutes les contrées de l'ancien monde connu, et publia en même temps les cartes modernes de ces mêmes contrées. Il a été surpassé depuis en exactitude et en sagacité par le fameux Delisle, son élève. Mais Delisle eut l'avantage de naître dans un temps où les

sciences mathématiques avaient déja fait de grands progrès : il n'eut qu'à suivre la route que Sanson lui avait ouverte pour porter plus loin que lui ses pas. Quelque perfectionnement que puisse recevoir encore la géographie, il restera toujours à Sanson la gloire d'avoir créé l'art, et dans tous les genres cette gloire est la première.

Sanson fut nommé géographe du roi, et il eut l'honneur d'enseigner la géographie à Louis XIV. Ce prince faisait de lui un fort grand cas, et il lui en donna une marque touchante. Passant à Abbeville en 1638, il logea dans sa maison, ne voulut pas qu'on prît son cabinet, pour agrandir son propre appartement, et s'en fit même remettre la clef, afin que personne ne pût en disposer. Il lui accorda de plus le brevet de conseiller d'état ; mais Sanson n'en voulut jamais prendre le titre, de peur, disait-il, d'affaiblir dans ses enfans l'amour de l'étude. Le Grand Condé avait aussi pour lui beaucoup d'estime, et allait souvent s'entretenir avec lui ; ses talens ne se bornaient pas à la géographie ; il était encore ingénieur, et il travailla, en cette qualité, aux fortifications d'Abbeville, sa patrie.

Il mourut le 7 juillet 1667, dans la soixantième année de son âge et dans la quarante-huitième de son mariage avec Elizabeth Lemoitier dont il avait eu trois fils et trois filles.

A.



Vandelaar pinx.t Landon direx.t

ANSON.

Georges Anson, d'une famille ancienne d'Angleterre, fut un des plus grands marins du dix-huitième siécle. Choisi en 1740 pour commander une escadre destinée à porter la guerre dans la mer du Sud et jusqu'aux Philippines, il eut à lutter contre les tempêtes qui en moins de 9 mois réduisirent son escadre à deux vaisseaux, et contre les maladies qui enlevèrent les deux tiers de ses équipages dans le même espace de temps. Anson n'en porta pas moins la terreur sur les côtes du Chili, du Pérou, et du Mexique. De là il se rendit à Canton pour y faire radouber le seul vaisseau qui lui restât; et, en 1743, au moment où les Espagnols se flattaient qu'il ne songeait plus qu'à retourner en Europe, lorsque tout autre que lui n'aurait en effet pas eu d'autre desir, il persuáda à son équipage d'aller croiser de nouveau sur la route du Galion de Manille. Sa persévérance fut récompensée par la prise de ce riche vaisseau. Il ramena le sien en Angleterre en 1744, après avoir fait le tour du monde, et mérité l'admiration générale par son courage et sa constance.

En 1747, Anson, alors vice-amiral, commandant une flotte de 14 vaisseaux de ligne, rencontra à la hauteur du Cap Finistère et prit après un combat sanglant et opiniâtre une escadre française de

six vaisseaux commandée par M. de La Jonquière. Il fut élevé à la pairie, en récompense de cette action, et fut fait, en 1751, premier lord de l'amirauté ; il mourut subitement en 1762.

Le voyage d'Anson fit connaître la route que tenaient les Espagnols, soit pour aller, soit pour revenir de Manille à Acapulco, et l'on peut présumer qu'il a donné lieu aux divers voyages entrepris par les Anglais depuis la paix de 1763, et qui ont si fort contribué à la perfection de la géographie. Il donna aussi des idées plus justes sur les Chinois, qu'Anson peignit tels qu'il les avait vus, et sous des traits bien différens de ceux qu'on leur avait donnés dans des relations que l'on peut accuser au moins d'exagération.

M.

MAGELLAN.



N... pinx.t *Landon direx.t*



MAGELLAN.

Fernando de Magalhaens ou Magellan, gentilhomme portugais, passa dans l'Inde peu de temps après la découverte du passage du Cap-de-Bonne-Espérance. Il s'y distingua, surtout en 1511, à la prise de Malacca par Albuquerque. De retour en Europe, il sollicita auprès du roi Emmanuel les récompenses qu'il croyait avoir méritées; rebuté par ce prince, il renonça à sa patrie, et offrit ses services à Charles-Quint. Sa réputation et la connaissance particulière qu'il avait des mers des Indes le firent accueillir favorablement.

En 1493, une bulle d'Alexandre VI avait donné au roi d'Espagne tout ce qui serait découvert à l'Ouest d'un méridien pris à cent lieues au couchant des Açores, et elle avait assuré aux Portugais toutes les conquêtes qu'ils feraient à l'Est de ce méridien. Ceux-ci étaient déja parvenus jusqu'aux Moluques. Magellan prétendit que ces îles devaient appartenir au roi d'Espagne, et proposa d'y conduire ses vaisseaux en se dirigeant toujours vers l'Occident. Il se fondait sur la sphéricité de la terre dont on commençait à se douter, et sur la direction de la côte orientale du midi de l'Amérique, qui lui faisait présumer que ce Continent devait se terminer comme l'Afrique, et qu'il devait exister

à l'extrémité une communication entre l'Océan Atlantique et la mer des Indes.

Charles-Quint agréa la proposition de Magellan, et lui donna cinq vaisseaux avec lesquels il partit de Séville en 1519. Il arriva vers le mois de juin 1520 à la baie de S. Julien, par 49 degrés sud. C'était le commencement de l'hiver dans ces contrées méridionales; il résolut de passer dans la baie la mauvaise saison. Le long séjour qu'il fit dans ce lieu, la disette, le peu d'espoir du succès, peut-être aussi le chagrin d'obéir à un homme d'une nation odieuse aux Espagnols, portèrent quelques officiers à conspirer contre sa vie; le complot fut découvert; Magellan fit condamner et exécuter les chefs, et abandonna les autres sur cette côte déserte. Il sortit de la baye et pénétra dans le détroit qui porte son nom, le traversa non sans péril, et parvint à la mer du Sud. Après une navigation de trois mois, il aborda dans une des îles Philippines. Il y fut tué dans un combat en 1521, ou assassiné par ordre du roi de l'île dont il avait d'abord soutenu les intérêts.

Sébastien de Eleano, son pilote, conduisit son vaisseau aux Moluques et le ramena à Séville, où il arriva le 8 septembre 1522. Il est donc le premier navigateur qui ait fait le tour du monde, le voyage de sir François Drake n'ayant eu lieu que 58 ans plus tard.

M.


J. J. ROUSSEAU.
Houdon fecit.
Landon dirax.t
NAPOLI

J. J. ROUSSEAU.

Des 66 années que vécut J. J. Rousseau, il en passa environ la moitié dans l'obscurité; et, malgré ce qu'ont appris ses Confessions du dénuement et des incidens d'une situation si longtemps précaire, cette époque obscure pourrait bien avoir été pour lui la plus heureuse. A 40 ans, lorsqu'il commença sa célébrité par son premier écrit (le Discours couronné à l'Académie de Dijon), il n'avait encore qu'une modique place de 1200 l. chez un financier de Paris.

Mais cette grande portion de sa vie, qui semble vide au premier aperçu, est loin de l'être réellement : l'existence entière de J. J. Rousseau, son talent, son génie, son caractère lui-même furent dans ses sensations, et, dès l'enfance, il les eut vives, profondes, abondantes. L'on connaît, par ses Confessions, le développement de toutes ses facultés; c'est, depuis l'extrême jeunesse jusqu'à ses derniers jours, celle de sentir qui domine toutes les autres: soit qu'il expose des faits simples, domestiques, soit qu'il peigne des passions ou la nature, qu'il analyse les principes de la société, de la morale ou des gouvernemens, c'est toujours le *sensitif* Rousseau qu'on retrouve.

Une notice aussi limitée que le sont les nôtres ne

peut pas embrasser toute l'histoire des sentimens, pensées et des événemens de la vie de J. J. Rousseau. Elle ne peut point discuter le procès ouvert entre lui et des gens de lettres ses contemporains. Quant à ses ouvrages, il suffirait de dire qu'il fit le Discours couronné par l'Académie de Dijon, celui sur l'Inégalité des conditions, qui est un corollaire du premier; qu'il fit la Lettre à Dalembert, celle à l'archevêque de Paris, les Lettres de la Montagne, la Nouvelle Héloïse, l'Emile, le Contrat Social, etc. Cette seule nomenclature rappelle le plus éloquent de nos écrivains en prose, celui dont le charme entraîne ses lecteurs plus irrésistiblement.

De toutes les personnes qui ont publié leurs opinions sur Rousseau, madame de Staël nous paraît celle qui l'a mieux apprécié (*). Peut-être n'y avait-il qu'une femme, jeune, d'une imagination élevée et naturellement passionnée, qui pût caractériser une partie des écrits de J. J. Rousseau. Madame de Staël a été plus loin : elle a porté l'examen sur tous ses ouvrages et sur son caractère; et, quoique ce soit avec le sentiment d'une tendre admiration qu'elle en parle le plus souvent, c'est peut-être la

---

(*) Dans les Lettres sur les Ouvrages et le Caractère de J. J. Rousseau. Paris, 1789.

peinture la plus fidèle qu'on ait encore faite de Jean-Jacques. En voici quelques traits:

« Rousseau remplit souvent, par des pensées « ingénieuses, les intervalles de son éloquence, « et retient ainsi toujours l'attention et l'intérêt « des lecteurs. Une grande propriété de termes, « une simplicité remarquable dans la construction « grammaticale de sa phrase, donnent à son style « une clarté parfaite : son expression rend fidèle-« ment sa pensée ; mais le charme de son expres-« sion, c'est à son ame qu'il le doit. M. de Buffon « colore son style par son imagination ; Rousseau « l'anime par son caractère : l'un choisit les expres-« sions; elles échappent à l'autre. L'éloquence de « M. de Buffon ne peut appartenir qu'à un homme « de génie; la passion pourrait élever à celle de « Rousseau. Mais quel plus bel éloge peut-on lui « donner, que de lui trouver, presque toujours et « sur tant de sujets, la chaleur que le transport de « l'amour, de la haine ou d'autres passions peuvent « inspirer, une fois dans la vie, à celui qui les « ressent? Son style n'est pas continuellement « harmonieux; mais, dans les morceaux inspirés « par son ame, on trouve, non cette harmonie « imitative dont les poètes ont fait usage, non « cette suite de mots sonores, qui plairait à ceux « même qui n'en comprendraient pas le sens ; « mais, s'il est permis de le dire, une sorte d'har-

« monie naturelle, accent de la passion, et s'ac-
« cordant avec elle, comme un air parfait avec les
« paroles qu'il exprime. »

La même a tracé d'imagination, mais comme d'après nature, le portrait physiognomonique suivant :

« Rousseau, dit-elle, devait avoir une figure
« qu'on ne remarquait point, quand on le voyait
« passer, mais qu'on ne pouvait jamais oublier
« quand on l'avait regardé parler; de petits yeux
« qui n'avaient pas un caractère à eux, mais rece-
« vaient successivement celui des divers mouve-
« mens de son ame ; ses sourcils étaient fort avan-
« cés; ils semblaient faits pour servir sa sauvage-
« rie, pour le garantir de la vue des hommes. Il
« portait presque toujours la tête baissée, mais ce
« n'était point la flatterie ni la crainte qui l'avait
« courbée ; la méditation et la mélancolie l'avaient
« fait pencher comme une fleur que son propre
« poids ou les orages ont inclinée. Lorsqu'il se tai-
« sait, sa physionomie n'avait point d'expression ;
« ses affections et ses pensées ne se peignaient sur
« son visage, que quand il se mêlait à la conversa-
« tion ; lorsqu'il gardait le silence, elles se reti-
« raient dans la profondeur de son ame ; ses traits
« étaient communs ; mais quand il parlait, ils
« étincelaient tous ; il ressemblait à ces dieux qu'O-
« vide nous peint quelquefois quittant par degrés

« leur déguisement terrestre, et se faisant recon-
« naître enfin aux rayons éclatans que lançaient
« leurs regards.

« Son esprit était lent, et son ame ardente : à
« force de penser, il se passionnait ; il n'avait pas
« de mouvemens subits, apparens, mais tous ses
« sentimens s'accroissaient par la réflexion. »

Ce n'est point sur l'admirable talent de Jean-Jacques Rousseau, ni sur ses originalités qu'il y a dissentiment ; c'est sur son caractère, sur quelques actions qu'il confesse et qui répugnent aux ames nobles, sur les torts dont il se plaint, ou le degré de délire qui lui faisait voir une nuée fantastique d'ennemis conspirant partout pour le perdre dans l'opinion publique, et celle-ci recevant sans résistance toutes les impressions les plus noires. Il suffirait de lire Rousseau sur cet article pour ne pas l'en croire, et même pour juger que son exagération est l'effet d'un esprit aliéné. Pourtant il est vrai qu'à Motier-Travers où il s'était retiré pour éviter les poursuites du Parlement et de l'archevêque de Paris contre l'auteur de l'*Emile*, le Pasteur prêcha contre lui et excita une fermentation dans la populace ; qu'on lui jeta des pierres ; que le canton de Berne, comme allié de Genève qui l'avait proscrit, lui refusa un asile. Ces faits et quelques autres ne sont point chimériques : il faut les déduire,

avant d'imputer à l'aliénation de son esprit ou de son caractère les exagérations non-croyables. Il serait juste encore d'examiner si ce ne fut point le malheur joint aux tracasseries de la république littéraire qui produisit ce déplorable effet sur Rousseau; car alors la commisération et l'indignation de ses lecteurs s'armeraient contre les causes. Heureusement, pour la décharge des contemporains et du siècle, l'on peut aussi s'en prendre à la nature qui ne voulut pas être complètement libérale envers J. J. Rousseau, et qui lui fit acheter, par des infirmités organiques, la sensibilité, le génie, le beau talent dont elle le doua.

« Rousseau n'était pas fou, dit encore madame « de Staël, mais une faculté de lui-même, l'imagi-« nation, était en démence; il avait une grande « puissance de raison sur les matières abstraites, « sur les objets qui n'ont de réalité que dans la « pensée, et une extravagance absolue sur tous « ceux dont la mesure est prise au dehors de nous; « il avait de tout une trop grande dose; à force « d'être supérieur, il était près d'être fou. C'était « un homme fait pour vivre dans la retraite avec « un petit nombre de personnes d'un esprit borné, « afin que rien n'ajoutât à son agitation intérieure, « et qu'il fût environné de calme. Il était bon; les « inférieurs l'adoraient; ce sont eux qui jouissent

« surtout de cette qualité; mais Paris l'avait troublé.
« Il était né pour la société de la nature, et non
« pour celle d'institution. Tous ses ouvrages ex-
« priment l'horreur qu'elle lui inspirait; il ne lui
« fut possible, ni de la comprendre, ni de la sup-
« porter; c'était un sauvage des bords de l'Oréno-
« que, qui se fût trouvé heureux de passer sa vie à
« regarder couler l'eau. Il était né contemplatif, et
« la rêverie faisait son bonheur suprême; son
« esprit et son cœur, tour-à-tour, s'emparaient de
« lui. Il vivait dans sa pensée; le monde passait
« doucement sous ses yeux; la religion, les hommes,
« l'amour, la politique, l'occupaient successive-
« ment; après s'être promené seul tout le jour, il
« revenait calme et doux. Les méchans gagnent-ils
« à rester avec eux-mêmes? On ne peut pas dire
« cependant que Rousseau était vertueux, parce-
« qu'il faut des actions et de la suite dans ces
« actions, pour mériter cet éloge; mais c'était un
« homme qu'il fallait laisser penser, sans en rien
« exiger de plus, qu'il fallait conduire comme un
« enfant, écouter comme un oracle; dont le cœur
« était profondément sensible, et qu'on devait
« ménager, non avec les précautions ordinaires,
« mais avec celles qu'un tel caractère exigeait; il
« ne fallait pas s'en fier à sa propre innocence.
« Rousseau avait moins que personne le divin
« pouvoir de lire dans les cœurs; il fallait s'occuper

« de se montrer ce qu'on était, de mettre en de-
« hors ce qu'on sentait pour lui. Je sais qu'on dira
« que ce n'est pas là la plus noble manière d'ai-
« mer; mais moi, je trouve qu'en sentiment, il
« n'y a qu'une règle : c'est de rendre heureux
« l'objet de nos affections; toutes les autres sont
« plutôt inventées par la vanité que par la délica-
« tesse. »

Il nous paraît difficile de ne pas convenir de l'induction suivante :

« Quand on trouve dans la vie d'un homme
« des mouvemens et des actions d'une bonté par-
« faite, lorsque ses écrits respirent les sentimens
« les plus nobles et les plus vertueux; lorsqu'il
« possède un langage dont chaque mot porte l'em-
« preinte de la vérité, on lui doit de chercher le
« secret de ses torts, de tenir à l'admiration qu'il
« avoit inspirée, de la retirer lentement. Enfin les
« caractères vertueux, comme les caractères vi-
« cieux, se reconnaissent mieux par des traits de
« détails, que par des actions d'éclat. La plupart
« des hommes, en bien comme en mal, peuvent
« être une fois différens d'eux-mêmes.

« Soit qu'on entende parler de Rousseau à ceux
« qui l'ont aimé, soit qu'on lise ses ouvrages, on
« trouve dans sa vie, comme dans ses écrits, des
« mouvemens, des sentimens, qui ne peuvent ap-
« partenir qu'aux ames pures et bonnes. Quand on

« le voit aux prises avec les hommes, on l'aime « moins; mais dès qu'on le retrouve avec la nature, « tous ses mouvemens répondent à notre cœur, et « son éloquence développe tous les sentimens de « notre ame. »

Des détails instructifs et pleins d'intérêt sur la personne de J. J. Rousseau et sur sa manie de croire à une coalition de haines, furent insérés, en l'an 6, dans le journal de Paris, en une suite d'articles recueillis ensuite en une petite brochure très-précieuse. L'auteur, M. Coranecz, qui a vécu dans une constante intimité avec J. J., pendant les 12 dernières années de cet homme célèbre, y donne des preuves irrécusables de l'infirmité physique et en même temps de l'aliénation morale de Rousseau, ainsi que de leur correlation et progression. Il pense, comme madame de Staël, qu'accablé du poids de la vie, Rousseau y mit fin, en s'empoisonnant dans une tasse de café, et il appuye cette présomption de quelque probabilité.

Voici les époques principales de l'histoire de J. J. Rousseau : il naquit à Genève, le 28 juin 1712, d'un horloger assez habile et qui avait le goût de la lecture. A côté des instrumens de son état se trouvaient de bons livres, entre autres Plutarque qui devint bientôt la lecture favorite du jeune J. J. Dès son enfance, il tomba dans une sorte d'égarement de méditation. Sa complexion était faible, et dès-

lors aussi le moral parut devoir s'accroître aux dépens du physique. « Je naquis infirme et malade, « dit-il ; je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance « fut le premier de mes malheurs. »

Placé successivement chez un greffier et chez un graveur, il répugna au premier apprentissage qu'il abandonna bientôt, sans être regretté. Il suivit assez longtemps le second, mais sans y prendre goût. Un dimanche qu'il avait été promener dans la campagne avec des camarades, ils arrivèrent le soir aux portes de Genève, au moment où l'on venait de les fermer. Ses compagnons couchèrent sur le glacis, sans en être plus tristes, et rentrèrent le lendemain à l'ouverture des portes. J. J. avait pris son parti pendant la nuit, et il déclara qu'il ne rentrerait plus dans Genève, par la crainte des réprimandes et des mauvais traitemens que son maître ne lui épargnait pas. L'instinct de l'indépendance eut peut-être plus de part encore à sa résolution que tout autre motif. Quoi qu'il en soit, le voilà errant, au gré de son destin, sans ressources, car à peine avait-il fait la moitié de son apprentissage, et il était trop peu habile encore pour vivre du métier de graveur. Il erra pendant quelques jours autour de Genève, vivant et logeant chez les paysans. « A force de voyager, dit-il, et de parcourir « le monde, j'allai jusqu'à Confignon, terres de « Savoie, à deux lieues de Genève. » Ce fut le

curé de Confignon qui, au lieu de renvoyer l'apprenti graveur chez son maître, l'excita à poursuivre sa fuite, et à commencer la carrière d'aventurier, dans la vue de le faire abjurer le calvinisme. Le zélé curé lui conseilla d'aller à Annecy, et lui donna une lettre de recommandation pour madame de Warens, jeune femme de condition, et du pays de Vaud, qui, après avoir quitté un vieux mari avec lequel elle vivait mal, était venue se réfugier sous la sauve-garde du roi de Sardaigne et de la religion catholique. Avec la sécurité, elle y avait trouvé une pension de 2,000 liv. On connaît l'accueil et la manière d'exister que J. J. trouva à son tour auprès de l'aimable convertie. Ce fut le dimanche des Rameaux 1728 qu'il remit sa lettre do recommandation à madame de Warens : il était alors âgé de 16 ans et demi. Cette première fois, Rousseau ne resta que peu de jours auprès de sa protectrice. On l'envoya faire son abjuration du calvinisme à Turin. Le néophyte s'y trouva bientôt réduit à être domestique. Cependant ses maîtres s'occupaient de le relever de cet état d'abjection, lorsqu'il les quitta pour revenir à Annecy, environ quatre ans après en être parti pour Turin. Madame de Warens était alors à Paris; ce fut en 1732 que Rousseau la rejoignit à Chambéry. Dans l'intervalle, il fut conduit lui-même,

par les circonstances d'une vie aventurière, à venir à Paris où ses lettres de recommandation ne lui ayant point procuré de place, il ne resta pas longtemps. Ici commencent les huit ou neuf années de séjour chez madame de Warens, pendant lequel J. J. reprit son éducation, meubla son esprit, et exerça le plus sa sensibilité. Ce fut alors qu'il commença d'être homme, et que la santé le quitta. « Je m'accoutumais à languir, « dit-il, à ne pas dormir, à penser au lieu « d'agir..... »

Après cette époque il fut précepteur, à Lyon, des enfans de M. de Mably, frère de l'abbé de ce nom et de l'abbé de Condillac; mais le contraste de cette existence avec l'indépendance de sa vie *aux Charmettes*, auprès de madame de Warens, l'y ramena au bout d'un an. Vainement il s'était flatté d'y retrouver son premier bonheur qui déja n'existait plus, lorsqu'il en était parti pour Lyon. Alors il se détermina à revenir à Paris pour soumettre à l'Académie des sciences un moyen nouveau de noter la musique et pour faire fortune avec cette découverte. Il y arriva dans l'automne de 1741, avec 15 louis, sa comédie de Narcisse, sa Notation nouvelle, et des lettres de l'abbé de Mably pour Fontenelle et le comte de Caylus. M. de Réaumur le fit admettre, au mois d'août 1742, à lire à l'Académie son système de *Notation*. Des commis-

saires furent nommés pour l'examiner, mais il n'en retira que l'avantage d'étendre ses relations parmi les savans et les gens de lettres et même dans la société. Cependant sa situation ne cessait pas pour cela d'être très-gênée : il écrivait, en 1743, *tout est cher ici et surtout le pain !*

Cette même année, on lui procura une place de secrétaire auprès du nouvel ambassadeur de France à Venise, avec 1000 liv. d'appointemens. J. J. Rousseau abandonna cette place, qui n'était pas tenable en effet, et il revint à Paris, après dix-huit mois de secrétariat, loger à son ancien hôtel garni, près la Sorbonne, l'hôtel S. Quentin. C'est là qu'il connut Thérèse Le Vasseur, ouvrière en linge, alors âgée d'environ 20 ans.

Après des démarches pour faire jouer un opéra de sa composition, après des espérances d'y parvenir, il fallut y renoncer. Alors M. Dupin, fermier général et homme d'esprit, lui donna une place de commis-secrétaire, aux appointemens de 900 liv. qui furent élevés à 1200 liv. deux ans après.

En 1750 J. J. Rousseau apparut subitement et avec éclat sur la scène littéraire, par le Discours couronné à l'Académie de Dijon. Ce succès le décida à renoncer à sa place de commis, et à changer cette dépendance contre celle moins absolue de copier chez lui de la musique, pour de l'argent. En 1752, le Devin du Village fut

donné, et ajouta à la célébrité de Rousseau. En 1753, la même Académie de Dijon proposa pour sujet de prix la question *sur l'Origine et l'Inégalité des Conditions*. J. J. concourut, mais n'eut pas le prix cette fois, quoiqu'il y ait et plus de talent et beaucoup plus de mérite dans le second que dans le premier discours.

Pour se rendre plus indépendant encore, il accepta, en 1756, la jolie retraite de l'Hermitage, près Montmorency, que lui offrit madame d'Epinay, et qu'il a rendue fameuse. C'est ici l'époque la plus féconde de la vie de J. J. Rousseau. Depuis 1756 jusqu'en 1761 qu'il habita l'Hermitage et Montmorency, il fit la Lettre à d'Alembert sur les spectacles, la Nouvelle Héloïse, le Contrat Social, et l'Emile. Ce fut dans les deux premières années de cette retraite qu'il éprouva, pour madame d'Houtetot, un délire d'amour si singulier, mais qui l'inspira pour la Nouvelle Héloïse. Cet espace de temps trop court, surtout trop tôt troublé, est celui où J. J. a probablement le plus senti, et très-certainement où il a le plus pensé, et plus mérité du genre humain.

En 1762, le décret du parlement contre l'Emile et son auteur força J. J. Rousseau de sortir de France. Genève, sa patrie, le repoussa, et sévit, 9 jours après le parlement de Paris, contre l'Emile, avec plus de violence encore. L'auteur se retira à Neufchâtel d'où il écrivit, en 1763, sa Lettre à

l'archevêque de Paris, pour la défense de l'Emile. Le fanatisme des pasteurs ayant ameuté la populace contre J. J., il lui fallut quitter son asile de Mottier-Travers, au mois de septembre 1765; et Berne lui en ayant refusé un, malgré son état de maladie, malgré la demande qu'il fit d'être gardé en prison jusqu'au printemps, il revint à Paris, avec un sauf-conduit, rejoindre Hume l'historien qui devait l'emmener en Angleterre et avec lequel il partit en effet au commencement de 1766.

Mais avant six mois, sa malheureuse manie de croire à une coalition de persécuteurs secrets qui le poursuivaient partout, manie que la persécution réelle qu'il venait d'éprouver avait exaltée, persuada à J. J. que Hume lui-même était devenu l'agent de ses ennemis. Rousseau était alors digne de commisération, et Hume en manqua : c'était une vraie folie. Après avoir été un bienfaiteur délicat, Hume ne put pas s'élever à une générosité plus magnanime, celle de supporter l'injustice d'un proscrit aliéné.

J. J. Rousseau se sauva d'Angleterre, en 1767, dans un véritable délire. M. Corancez en a donné la preuve. Sa rentrée en France fut tolérée. En 1769, il épousa sa gouvernante, *Thérèse Le Vasseur.* L'on conçoit combien lui étaient nécessaires les soins domestiques que lui donna cette

femme, et l'indépendance d'esprit où il restait auprès d'elle : mais l'on reconnaît de même qu'elle lui fit beaucoup de mal moral, en l'isolant de plus en plus, en fortifiant tous les soupçons qui troublèrent sa vie. Diderot avait épousé sa *Nannette*, comme J. J. sa *Thérèse*, et Rousseau dit que la *Nannette* était une méchante décidée : mais on ne voit pas qu'elle ait nui à Diderot, tandis que les soupçons contre *Thérèse* ont été jusqu'à diminuer la plus grande faute de J. J. Rousseau, celle d'avoir mis ses enfans aux *Enfans trouvés ;* jusqu'à faire craindre que quelques traits d'une tardive lumière n'ayent enfin persuadé à Jean-Jacques, à la fin de sa vie, que sa compagne était trop indigne de lui, et n'ayent contribué à le faire chercher la mort. Cependant ce ne sont que des soupçons.

J. J. Rousseau se montra en public, à Paris, au café de la Régence, en 1770. Quelque temps après, il accepta la retraite champêtre que lui offrit M. de Girardin, à Ermenonville où il mourut subitement, le 2 juillet 1778, d'une espèce d'apoplexie, selon le témoignage des chirurgiens appelés, et, selon d'autres indices, qui malheureusement ne sont point improbables, d'une mort non naturelle.

M. de Girardin lui érigea un monument funéraire d'une convenance parfaite ; au milieu d'une petite île du parc, l'on voyait le tom-

beau de J. J., entouré de peupliers, avec cette épitaphe : *à l'homme de la nature et de la vérité*. Un grand nombre d'autres inscriptions, inspirées à ceux qui visitaient l'Ile des Peupliers par l'admiration ou par une tendre commisération, attachaient l'ame et y reproduisaient les mêmes sentimens. C'est une espèce de sacrilège d'avoir enlevé les restes de J. J. Rousseau de cet asile plus religieux que quelque temple que ce soit où l'on puisse les replacer. Là J. J. semblait exister encore pour le repos et la contemplation de la nature : là se faisaient mieux sentir la présence de son génie, le caractère de son talent ; là ses travers, qui ne furent nuisibles qu'à lui-même, inspiraient une pitié plus pure. Dans les temples tout est factice et d'une solennité froide. A la ville, l'ame s'épanouit moins, l'esprit est rigide et exigeant : c'est le champ de bataille des vanités. J. J. y paraîtra ramené de force au milieu de la ville et des hommes qu'il fuyait, au milieu des gens de lettres qui se tourmentent les uns les autres, et qui sèment du poison sur les fleurs dont ils se repaissent. L'image de J. J. Rousseau ornerait sans doute le Panthéon ; mais c'est Ermenonville qui devait posséder sa cendre.

Parmi les éditions des Œuvres de Jean-Jacques Rousseau, la plus belle est celle donnée par Defer de Maison-Neuve, en 18 volumes grand in-4.° : elle a aussi le mérite de la correction. Le libraire

Poinçot en a donné une plus complète, d'après des manuscrits de J. J. Rousseau, recueillis pendant la révolution; mais la correction et le soin manquent à cette édition qui forme 38 volumes in-8.°. Didot aîné en a publié une au moins aussi complète que la précédente, également de format in-8.°, et qui est très-correcte, comme tout ce qui sort de ses presses; mais le caractère est trop fin pour convenir à tous les yeux. Il reste donc encore à faire une bonne édition des Œuvres de J. J. Rousseau pour les bibliothèques usuelles et soignées.

J.



VANDER-MEULEN.

Largillierre pinx.t *Landon direx.t*

VAN DER MEULEN.

Antoine François Van der Meulen naquit à Bruxelles, en 1634, où sa famille tenait un rang distingué. Il reçut une éducation soignée qui ne fit qu'augmenter en lui le goût naturel de la peinture. Dès qu'il eut appris à manier le pinceau, il produisit des ouvrages qui lui attirèrent l'attention des connaisseurs. Colbert, qui cherchait partout des hommes dignes de célébrer la gloire de son prince, attira le jeune Van der Meulen à Paris. Le Bourguignon, fameux peintre de batailles, jouissait alors de la plus grande réputation en Italie; mais son pinceau, plus fier que gracieux, convenait peut-être moins à peindre les événemens d'un règne tel que celui de Louis XIV que la touche fine et spirituelle de Van der Meulen. A l'air martial des guerriers de ce temps se mêlaient ces dehors aimables qu'il ne fallait pas laisser échapper, et qu'on retrouve dans les productions du Peintre flamand. D'ailleurs il ne suffisait pas de peindre des batailles, il fallait montrer aussi les marches triomphales de la cour la plus brillante de l'Europe. Les négociations, les préparatifs de guerre, tout se faisait alors au milieu des fêtes pompeuses; et Van der Meulen, doué du talent de l'observation, d'un goût épuré, et possédant un talent facile, un coloris harmonieux, un des-

sin élégant, sut rendre tout ce qu'il voulut traiter. Il peignit des combats, des cortéges et des chasses; donna à ses héros, sous le costume du temps, le caractère noble et élevé qu'ils ont dans l'histoire, et l'air de politesse qui distingue leur héroïsme. On peut dire que ses tableaux sont d'excellens mémoires sur le siécle où il a vécu. Il lui a suffi d'être exact pour mettre de la poésie dans ses ouvrages. Il ne peignit que des tableaux de chevalet: on ne peut faire le dénombrement de ses principales productions, sans passer en revue les époques les plus glorieuses d'un siécle à jamais mémorable. Aussi son nom doit-il être cher aux Français, et ce serait peut-être à juste titre que notre école le réclamerait: il vint très-jeune à Paris, fut dirigé par Le Brun, et il épura son goût au sein de la cour de France.

Louis XIV l'aimait; c'est sous les yeux de ce monarque et au milieu des camps, qu'il étudiait les habitudes des soldats, les machines de guerre, et le fracas des batailles.

Son mérite généralement apprécié, et la protection de Le Brun dont il avait épousé la nièce, lui attirèrent des faveurs éclatantes; mais son bonheur fut troublé par des peines secrètes; l'on présume qu'il faut attribuer aux désagrémens trop ordinaires dans le mariage, les chagrins qui le conduisirent au tombeau, à l'âge de 56 ans. Il laissa plusieurs enfans. L.



RICHELIEU.

Le MARÉCHAL de RICHELIEU.

Peu d'hommes eurent une carrière plus longue et plus brillante que Richelieu; il vécut sous trois règnes; il obtint des succès éclatans à la guerre; il fut le favori de deux princes, le compagnon de leurs plaisirs, le dispensateur de leurs grâces: on pourrait le placer au rang des hommes les plus heureux, si l'ami de la morale pouvait concevoir le bonheur sans la vertu.

Il vit dans son enfance le déclin de la gloire et de la grandeur de Louis XIV. La dévotion, la tristesse avaient remplacé, dans la cour de ce prince, les plaisirs et la galanterie; la régence vint tout changer; on vit, dans la personne du chef de l'état, le pouvoir sans grandeur, des talens sans dignité, des voluptés sans décence.

Richelieu était fait pour figurer à la cour d'Orléans. De l'esprit, des grâces, le talent de plaire et celui de séduire devaient le rendre le digne favori d'un prince qui était assez malheureux pour ne se plaire qu'avec le vice; mais les filles du Régent devinrent les objets de ses vœux; ils ne furent point dédaignés; et Philippe, qui éprouvait pour elles un sentiment moins pur et heureusement beaucoup plus rare que la tendresse paternelle, envoya l'amant à la Bastille. Ce châtiment ne fit que donner plus d'éclat à ses galanteries, et le rendre plus cher

à un sexe qui a souvent la faiblesse d'estimer ceux qui le deshonorent. La rue S. Antoine était continuellement remplie de voitures, et il eut la plaisante idée de faire appeler la Bastille, hôtel de Richelieu. Enfin le Régent s'aperçut que les corrections étaient infructueuses, qu'elles ne servaient au contraire qu'à étendre la réputation du héros qui en était l'objet.

Si Richelieu ne se fût fait connaître que par des actions de ce genre, il n'occuperait point une place dans cette Galerie; mais, par un privilége qui n'appartient peut-être qu'aux seuls Français, il passa du sein de la mollesse et des plaisirs au milieu des hasards et des combats. Il déploya les talens du politique et la valeur du guerrier. Chargé de présider les états de Languedoc en 1754, il pacifia les troubles qui allaient s'élever dans les Cévennes, en faisant accorder aux Protestans une tolérance secrète; mesure d'autant plus sage que l'on parlait de renouveler ces dragonnades qui avaient deshonoré la fin du règne de Louis XIV. En 1756, il s'empara de Minorque, et la défaite de l'amiral Byng lui facilita la prise de Mahon, conquête qu'il dut à la manœuvre la plus savante et à l'intrépidité de soldats trop braves pour calculer les dangers. Les Anglais, comme les Carthaginois, punissant le malheur, Byng fut sacrifié à la politique d'un gouvernement qui aimait mieux supposer un traître que de laisser penser que la marine natio-

nale pût éprouver des revers. Richelieu écrivit pour la justification de l'Amiral. Cette démarche l'honora et ne sauva point une victime dévouée. Sa conduite en Hanovre ne fut point aussi généralement approuvée : il avait succédé dans le commandement au maréchal Destrées, et il avait chassé le duc de Cumberland du duché de Verden ; il avait enfermé les Anglais et les Hanovriens sous les murs de Stade, les avait serrés de si près que l'armée ennemie, forte de 50,000 hommes, se serait rendue à discrétion, si le général français avait eu la patience ou la volonté de la réduire à cette extrémité. La convention de Closter-Severn, rédigée d'une manière obscure et ambigue, fit perdre à la France les avantages d'une brillante campagne. Lorsque cette convention fut rompue par l'Angleterre, le maréchal de Richelieu écrivit au prince Ferdinand, qui lui en donnait avis, une lettre où il dit que pour se venger de l'infidélité des Hanovriens, il mettrait en cendres les palais, les maisons royales et jardins, saccagerait les villes et les villages, sans épargner la plus petite cabane. Cette lettre n'a pas besoin d'autre commentaire que l'indignation qu'elle excite dans toutes les ames sensibles : d'ailleurs la conduite du Maréchal répondit à ces affreuses menaces. L'électorat d'Hanovre fut le théâtre de ses dévastations ; et, malgré le peu d'intérêt que Louis XV pre-

nait à la gloire de la nation, il fut obligé de rappeler son favori.

La conduite qu'il tint à Gènes lui valut le titre de noble Génois, et cette république lui fit élever une statue : il était entré dans la ville sous le feu de la flotte anglaise ; il avait battu les ennemis, mis les côtes en sûreté, et délivré la république du joug autrichien.

Richelieu eut une grande influence à la cour de Louis XV, et jamais influence ne fut plus funeste ; au lieu d'employer son esprit à inspirer au Monarque le sentiment de sa dignité, l'amour du travail, il fortifia son goût pour l'indolence ; il ne le tira de son apathie que pour le plonger dans de honteuses voluptés.

Richelieu avait vu les derniers jours du règne de Louis XIV, et il vécut presque jusqu'à la fin du règne de Louis XVI.

Il fut membre de l'Académie française, honneur dont il n'était pas plus indigne que Dubois ; mais le Cardinal-Ministre ne fut point loué par Voltaire, et ce grand poète eut la faiblesse de vanter autant Richelieu que s'il avait été un Turenne ou un Catinat.

L....e





SULLY.

Porbus pinx.t *Landon direx.t*

SULLY.

La mémoire de ce grand homme est impérissable comme celle de l'excellent monarque dont il fut le ministre et l'ami. Mal apprécié par la plupart de ses contemporains, il a obtenu depuis longtemps de l'équitable postérité le rang qui lui était dû. Il n'est point de noms qui retracent mieux que le sien l'idée des plus grandes vertus, des qualités les plus rares dont l'humanité puisse s'honorer.

Maximilien de Béthune, baron de Rosni, duc de Sully, naquit à Rosni, le 13 décembre 1560, de François de Béthune, baron de Rosni. Sa mère était fille d'un président à la chambre des Comptes de Paris. La maison de son père, déja connue honorablement du temps des Croisades, était alliée aux principaux souverains de l'Europe; mais, malgré ces avantages, c'est à Sully qu'elle doit sa plus grande illustration. A 11 ans, Sully, présenté par son père à Henri IV qui en avait 18, lui jura une fidélité inviolable; et ses conseils, son sang, ses biens furent prodigués pour tenir ce serment sacré. Sully, encore enfant, vit les guerres civiles désoler sa patrie. Il n'avait que 12 ans, à l'époque de la Saint-Barthélemy, et il fut près d'être une des victimes de cette horrible journée. Elevé dans la religion protestante qu'il professa toujours, il étudiait à

Paris au collége de Bourgogne, dont le principal lui sauva la vie, en le tenant quelque temps caché dans sa chambre. La guerre ayant recommencé avec un nouvel acharnement, Sully servit d'abord comme volontaire dans l'armée du roi de Navarre. Ce bon prince, qui dès-lors prenait à lui le plus vif intérêt, le fit souvent retirer des dangers où sa valeur le précipitait. Au siége de Marmande, il accourut lui-même à son secours et l'arracha à une mort inévitable. Sully, à son tour, fut un des premiers qui, à Eause, petite ville d'Armagnac, dégagèrent le roi du milieu des ennemis, où il s'était précipité presque seul.

Par l'ordre que le jeune Rosni mettait dans ses affaires, il se vit en état d'avoir plusieurs gentilshommes à sa solde, et il faisait ainsi pressentir ce qu'il serait un jour à la tête de l'administration, en se rendant plus utile dans les camps. A Coutras, il contribua à la victoire en dirigeant habilement la faible artillerie du roi. Dans la journée décisive d'Arques, où Henri battit une armée dix fois plus nombreuse que la sienne, Sully, à la tête de 200 chevaux, soutint et rendit inutiles tous les efforts de la cavalerie des ligueurs. A Yvri, blessé en sept endroits, et laissé pour mort sur le champ de bataille, il n'apprit la victoire de Henri que par quatre officiers de la ligue qui se rendirent à lui. Lorsque le lendemain il arriva à Rosni, porté sur un brancard couvert de son sang, et accom-

pagné de prisonniers et de domestiques portant des drapeaux ennemis, et ses armes fracassées, le roi courut au devant de lui, et *l'embrassa des deux bras*, en présence des chefs de son armée.

Sully, devenu trop redoutable aux courtisans, n'obtint pas toujours les récompenses que ses services méritaient. Mais le temps et la noble obstination qu'il mettait à tout entreprendre pour son prince et sa patrie triomphèrent des complots de ses envieux. Lorsque la guerre éclata, en 1600, contre le duc de Savoie, Sully, alors grand-maître de l'artillerie, s'empara de Charbonnières et de Montmélian, forteresses que l'on jugeait imprenables. C'est ainsi qu'il confirma l'opinion des hommes éclairés qui le regardaient comme le plus habile officier de son temps pour l'attaque et pour la défense des places.

Les qualités militaires de Sully auraient suffi à la gloire de tout autre; et toutefois elles sont, pour ainsi dire, éclipsées par les talens qu'il montra comme négociateur et comme homme d'état. Jeune encore, il suivait toutes les intrigues de la cour de France, et transmettait à Henri des avis sûrs d'après lesquels ce prince dirigea souvent ses démarches, dans les momens les plus difficiles. Il eut la plus grande part au rapprochement de ce prince et de Henri III. Henri, reconnu roi de France, avait encore des ennemis distingués et redoutables; Sully en désarma plus d'un par la

persuasion : on peut citer, parmi les plus illustres, le duc de Guise, fils de celui qui avait été assassiné à Blois, et l'amiral Villars-Brancas, gouverneur de Rouen. En 1601, Sully, muni de pleins pouvoirs, alla conférer avec la reine Elizabeth sur les moyens d'abaisser la maison d'Autriche. Enfin, il ramena plus d'une fois dans le devoir les chefs protestans qui, par défiance ou par esprit de sédition, menaçaient la France de nouveaux troubles. Le bien de l'état était toujours sa loi suprême : attaché à sa religion, il n'en crut pas moins devoir conseiller à Henri IV une abjuration dont il espérait que la paix publique serait le résultat.

Les finances étaient dans le plus affreux désordre, lorsque le roi chargea Sully d'arrêter le cours des dilapidations. Son premier travail fut de se transporter dans les principales provinces, de voir par ses propres yeux le mal et les ressources. L'envie, la haine, les calomnies l'assaillirent. En butte aux clameurs des traitans, des grands seigneurs, des maîtresses de Henri que l'inflexible probité, que l'austère économie du Ministre épouvantaient, Sully poursuivit sa marche avec calme et constance. Il diminua l'intérêt de l'argent, il s'opposa à la multiplicité des offices qui surchargent l'état sans lui être utiles, à la création d'impôts onéreux. Il tendit surtout vers le grand but qu'il s'était proposé : l'encouragement de l'agriculture. Enfin, en

quinze ans d'administration, il diminua les tailles et les droits intérieurs, il fit face à toutes les dépenses, augmenta les revenus de quatre millions, et acquitta toutes les dettes publiques, montant à trois cent dix millions.

Quel avenir ne présageait pas à la France, dont les malheurs étaient déja effacés, l'union de deux grands hommes, uniquement occupés à la rendre heureuse au dedans et redoutable au dehors ! Un crime affreux vint lui rendre les discordes et la misère. Le 14 mai 1610, Henri IV est assassiné : tout change de face. Sully, accablé de douleur, veut en vain honorer la mémoire de son maître, en servant le jeune prince qui lui succède ; il est bientôt forcé de s'éloigner d'une cour corrompue où l'on ne dissimule pas même la joie que cause l'événement dont son cœur est déchiré.

Le 26 janvier 1611, Sully se démit de ses charges de surintendant des finances, et de gouverneur de la Bastille. Il se retira dans ses terres et ne parut plus à la cour qu'à de longs intervalles, avec répugnance, et sur les ordres positifs du roi. Un jour que Louis XIII l'avait mandé, les jeunes courtisans crurent devoir le railler sur son habillement et son maintien : « Sire, dit Sully au prince, lors-
« que le roi votre père, de glorieuse mémoire, me
« faisait l'honneur de me consulter sur ses grandes
« et importantes affaires, au préalable, il faisait
« sortir tous les bouffons et baladins de cour. »

x *

La retraite de Sully fut de 30 années. En 1634, on lui donna une marque tardive et insignifiante de ressouvenir, en le nommant maréchal de France. Il mourut à Villebon, le 22 décembre 1641, à l'âge de 81 ans, et fut enterré à Nogent-le-Rotrou, par ordre de la duchesse, son épouse, qui mourut à Paris, en 1659, âgée de 97 ans.

Sully a laissé des *Mémoires* qui sont un des plus précieux monumens de l'histoire de son siécle. C'est dans cet excellent recueil qu'on trouvera les plus touchans témoignages de l'amitié de Henri IV pour Sully. On connaîtra de quels plans vastes et importans l'un et l'autre étaient sans cesse occupés. En suivant Sully dans toutes les parties de son administration, dans sa vie extérieure, on le voit grand sans orgueil, ami du bien et de la vérité, infatigable au travail, digne en un mot de la confiance sans bornes que le bon Henri lui avait accordée. Le style de ces Mémoires a vieilli, et il y règne une sorte de confusion ; mais ils doivent être préférés à l'espèce de *Version* que l'abbé de l'Ecluse en a donnée dans un français plus moderne. Cet éditeur a eu le tort d'altérer sensiblement plusieurs faits importans.

Louis XVI fit faire, en 1777, la statue en marbre de Sully. L'Académie française avait également honoré sa mémoire, plusieurs années auparavant, en proposant son *Eloge* pour sujet de prix. Thomas est auteur de l'ouvrage couronné. D. D.

HIST. D'ANGLETERRE.

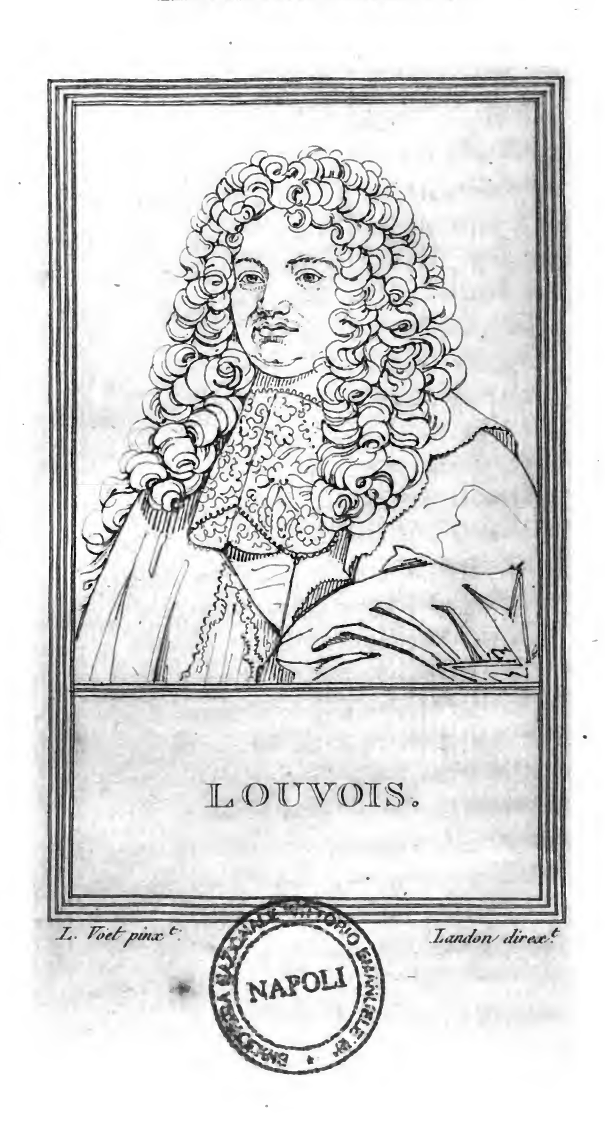


CAMDEN.

William Camden, né à Londres en 1551, fut un des plus savans hommes de son siécle, et mérita par ses ouvrages les surnoms de *Strabon*, de *Varron* et de *Pausanias* de l'Angleterre. Après dix années de travail, après des recherches assidues et des courses multipliées dans toutes les parties de la Grande Bretagne, il publia en 1586 son ouvrage intitulé *Britannia*, dans lequel il se propose de donner une description exacte des îles britanniques, et surtout de recueillir avec exactitude tout ce qui appartient à l'histoire des anciens peuples qui les ont habitées. La *Britannia* obtint les suffrages de toute l'Europe savante et fut fréquemment réimprimée en Angleterre et en Allemagne. Les meilleures éditions sont en latin celle de 1607, et en anglais, celle de 1732. Camden aussi modeste dans ses prétentions qu'infatigable dans ses travaux, s'était longtemps contenté de la modique place de sous-régent de l'école de Westminster. L'évêque de Salisbury lui donna, en 1588, la prébende d'Ilfarcombe, et la reine Elizabeth le nomma, en 1596, roi d'armes d'Angleterre sous le titre de *Clarence*. Camden consacra à la recherche des anciens historiens de sa nation le loisir que lui laissait son nouvel emploi, et en 1603, il en fit imprimer un recueil in-f.° qui fut reçu avec applaudissement. Dès 1597,

il avait entrepris, d'après les instances de lord Burleigh, d'écrire en latin les Annales du règne d'Elizabeth. Cet ouvrage dont le premier volume parut à Londres en 1715, et dont le deuxième ne fut publié qu'après la mort de l'auteur, mit le sceau à sa réputation. Camden y est à la fois écrivain élégant et clair, historien exact et judicieux. On a prétendu cependant que le roi Jacques I sous le règne duquel ces *Annales* parurent, y fit faire plusieurs changemens en faveur de Marie Stuart sa mère : assertion qui, vraie ou fausse, entretient encore le Pyrrhonisme historique à l'égard des aventures de cette princesse. Non content d'avoir consacré sa vie entière au service de la république des lettres, Camden voulut encore y employer une partie de sa fortune, et fonda en 1622 une chaire d'histoire dans l'université d'Oxford. Il mourut l'année suivante, et fut enterré avec pompe dans l'abbaye de Westminster. Camden joignit aux talens de l'homme de lettres, les vertus du citoyen et du philosophe. Sincère, doux, affable, étranger aux sentimens de l'envie et de la haine, il haïssait, dit Bayle, la médisance de la langue et celle de la plume. Il fut assez modeste pour refuser le titre de chevalier, dédaigna de combattre quelques obscurs détracteurs, et vécut heureux et paisible malgré ses succès littéraires. Il comptait au nombre de ses amis les hommes les plus illustres de son temps, notamment notre célèbre historien *De Thou*.

F.



LOUVOIS.

LOUVOIS.

François Michel Le Tellier, marquis de Louvois, naquit à Paris en 1641. A 12 ans, il eut la survivance de la charge de secrétaire d'état pour le département de la guerre que possédait alors son père, Michel Le Tellier, depuis chancelier de France. Après avoir assez mal profité des soins que l'on prit de son éducation, Louvois n'apporta d'abord à la cour que le goût de la dissipation et des plaisirs: la peur de perdre sa place le rendit docile aux remontrances de son père, et développa cette ardeur infatigable pour le travail, cette application soutenue aux affaires, cette extrême facilité et cette vive pénétration qui l'ont distingué entre tous les ministres. Le Tellier, qui connaissait les talens de son fils et l'opinion que le roi avait des siens, l'avait présenté à ce prince comme un jeune homme capable de s'instruire si sa Majesté daignait le diriger : Louis XIV, flatté d'être créateur, donna des leçons à Louvois qui les reçut en novice. Une faveur marquée récompensa des progrès rapides; et le jeune ministre en suggérant avec adresse à son maître ses propres vues, et surtout en lui persuadant que c'était lui qui fesait tout, fit bientôt faire tout ce qu'il voulait lui-même. En 1666, Le Tellier voyant le crédit de son fils solidement établi, lui

céda le titre de secrétaire d'état qu'il conservait encore. Au département de la guerre Louis XIV joignit d'abord la surintendance des postes, puis, en 1683, après la mort de Colbert, celle des bâtiments, arts et manufactures.

Louvois porta également dans ces nombreux emplois, qu'il exerça toujours par lui-même, la vigilance et l'activité qui le caractérisaient : mais ses grands talens éclatèrent surtout dans l'administration de la guerre. Il est, sous ce rapport, le créateur de l'armée française; et comme ses institutions ont été plus ou moins imitées par les autres puissances, on peut le regarder comme le fondateur de ce vaste système d'armées permanentes qui pèse aujourd'hui sur toute l'Europe. Pour avoir une juste idée de ce que fit Louvois dans cette partie, il suffit de comparer l'état militaire de la France un demi-siècle avant lui et sous son administration. Après la paix de Vervins, en 1698, Henri IV avait à peine 8000 hommes de troupes; à la paix des Pyrénées en 1660 Louis IV conserva 125,000 hommes. En 1610, l'armée destinée à agir sous les ordres de Henri IV contre la maison d'Autriche, ne montait pas à 30,000 hommes; Louis XIV, en 1672, attaqua la Hollande à la tête de 130,000 combattans. En 1635, au milieu de la guerre de 30 ans, Louis XIII, dirigé par les conseils de Richelieu, eut sur pied cinq armées formant à peu près 100,000 hommes; en 1684, en pleine paix, Louis XIV avait 158 mille hommes de troupes,

et dans la guerre de 1688 à 1697, l'armée française fut portée jusqu'à 396,000 hommes. On sent facilement combien, dans ce court espace de temps, un accroissement si rapide des forces militaires dut compliquer les détails de l'administration. Le Tellier y porta des vues nouvelles, et sentit la nécessité de la soumettre à des règles générales et uniformes. Il s'occupa le premier de la solution de ce problême qui depuis plus d'un siécle absorbe l'attention de tous les gouvernemens : *Quel est le meilleur moyen d'entretenir le plus grand nombre possible de troupes au meilleur marché possible?* Mais ce qu'il n'avait pu que projeter, Louvois seul l'exécuta. Grâce au génie puissant, à l'infatigable activité et à la volonté absolue de cet homme supérieur, la France eut en peu d'années l'armée la plus nombreuse, la mieux constituée, la plus instruite, la mieux approvisionnée et la plus facilement disponible de l'Europe. Dans son département, Louvois embrassait depuis les moindres détails jusqu'aux plus grandes opérations. L'uniforme, la composition, l'instruction et l'administration des corps furent déterminés par des ordonnances dont l'exécution fut exactement maintenue, au moyen d'une surveillance graduée qui aboutissait au ministre. Deux hommes uniques, chacun dans leur genre, *Fourilles* et *Martinet*, formèrent à l'envi l'un la cavalerie, l'autre l'infanterie : on donna à celle-ci des grenadiers qui furent armés de fusils à bayonnette ; on construisit des

pontons de cuivre que l'on transportait à la suite des armées : la maison du roi réformée et augmentée devint elle-même une armée redoutable. Les brigandages et les négligences furent réprimés; des réglemens, furent faits pour les étapes, pour les marchés, pour les quartiers, pour tous les détails de la police des troupes. On établit sous le nom de compagnie de cadets de véritables écoles militaires. L'avancement eut des loix fixes; la solde fut réglée et payée avec exactitude; des pensions furent assurées aux officiers blessés ou vétérans; le magnifique établissement des Invalides offrit une retraite honorable aux soldats que le sort de la guerre mettait hors d'état de servir. Louvois introduisit le premier cette méthode avantageuse que la faiblesse du gouvernement avait jusqu'alors rendue impraticable, de faire subsister les armées par magasins. Quelques siéges que le roi voulût faire, de quelque côté qu'il tournât ses armes, les approvisionnemens en tout genre étaient toujours prêts. L'habile ministre portait dans ce service important le secret, l'adresse et la promptitude au point qu'en 1672, ce fut aux Hollandais mêmes qu'il acheta les munitions destinées contre eux. L'artillerie reçut avec un accroissement considérable une instruction perfectionnée, et fut servie avec plus d'exactitude que jamais; des magasins établis dans toutes les places de guerre, furent fournis d'une quantité prodigieuse d'armes et de munitions de toute espèce. Préparée à la dé-

fense comme à l'attaque, la France vit s'élever, sur ses frontières, une triple enceinte de forteresses, tracées ou perfectionnées par *Vauban*. Près de 300 places furent réparées, 33 furent construites en entier; et dans cette partie comme dans toutes les autres, l'ordre et la régularité prévinrent les malversations. Tandis que le génie de Louvois donnait à tous les services de l'armée une forme nouvelle et une vigueur jusqu'alors inconnue, son inflexible sévérité établissait et maintenait dans ce vaste corps la discipline qui en est l'ame. Inexorable sur les loix du devoir, sa fermeté et sa vigilance y assujettissaient tout le monde : *il faut prendre parti*, disait-il à ceux qui croyaient que leur naissance ou leur crédit les dispensait de l'exactitude du service, *ou se déclarer courtisan, ou s'acquitter de son devoir quand on est officier*. Jamais peut-être ministre ne donna mieux l'exemple; jamais on ne montra plus d'application et de dévouement dans les fonctions de sa place. Habile à connaître les hommes et sachant les employer à propos, impénétrable dans ses desseins, toujours bien informé de ceux de l'ennemi et toujours prêt pour les prévenir, l'esprit de détail ne nuisait chez Louvois ni à la grandeur des vues ni à la rapidité des mesures. Celui qui surveillait avec un soin en apparence si minutieux l'état et la tenue d'un régiment, d'une compagnie, traçait en même temps le plan général des opérations militaires,

f*

dressait de savantes instructions pour les chefs qui devaient y prendre part, en assurait le succès par le concours de tous les moyens qui dépendaient de lui.

Après avoir rendu à Louvois la justice qui lui est due comme ministre de la guerre, on doit convenir qu'il s'en faut de beaucoup qu'il ait droit aux mêmes éloges comme homme d'état, et surtout comme homme et comme citoyen. Il n'est point de ministre, dans les temps modernes, qui ait porté plus loin que lui l'orgueil, l'arrogance, le despotisme, la dureté et même la cruauté; il n'en est point qui ait entraîné son prince dans plus de fautes et qui ait fait plus de mal à son pays. « Cette ame féroce, « dit Duclos, eût immolé l'état à son ambition, « à son humeur, au moindre élan de l'amour propre. » Jaloux de la faveur que Colbert devait aux heureux résultats de son administration, Louvois vit que pour la lui enlever, il fallait éloigner Louis XIV des soins d'un gouvernement pacifique, et son unique étude fut de lui inspirer la passion de la guerre, d'en faire un conquérant. Ce fut lui qui persuada au roi de s'emparer de la Franche-Comté et des Pays-Bas Espagnols, au mépris des renonciations les plus solennelles. Ce fut lui qui fit résoudre cette guerre de 1672, plus injuste encore et surtout plus impolitique. Ce fut lui qui, au moment où la Hollande désolée implorait la clémence de Louis XIV, joignit l'insulte à la dureté, et dicta ces conditions intolérables qui inspirèrent aux vain-

cus le courage du désespoir. Il semblait craindre que son maître n'eût jamais assez d'ennemis sur les bras: sans cesse sa rudesse et son arrogance, en rendant la soumission plus humiliante et les droits de la victoire plus odieux, aigrissaient d'anciens ressentimens ou provoquaient de nouvelles haines. Il détermina par ses intrigues le duc de Savoie à s'unir aux confédérés; il porta l'insolence jusqu'à menacer Heinsius, envoyé de Hollande et depuis grand pensionnaire, de le faire mettre à la Bastille; en sortant de son audience, le doge de Gênes disait: *le roi ôte la liberté à nos cœurs par la manière dont il nous reçoit, mais son ministre nous la rend.* Il accomplit, il est vrai, avec beaucoup d'habileté le dessein formé de donner Strasbourg à la France; l'or, l'intrigue et la terreur, qui lui avaient ouvert les portes de tant de villes, préparèrent son entrée dans la capitale de l'Alsace: mais ces réunions, opérées en pleine paix, par la violence et par la corruption, armèrent presque toute l'Europe contre Louis XIV, et la ligue d'Augsbourg ralluma en 1688 le flambeau de la guerre. L'anecdote si connue de la croisée de Trianon dévoile les sentimens et la conduite de Louvois à cette époque mémorable: *je suis perdu*, disait-il, *si je ne donne de l'occupation à un homme qui se transporte sur des misères; pardieu! il aura la guerre, puisqu'il la faut à lui ou à moi.* Comme si ce n'était pas assez des maux qu'elle traîne nécessairement après elle, Louvois prenait plaisir à la rendre encore plus cruelle. Dans

un siécle éclairé, sous un prince humain et généreux, plus d'une fois il ouvrit des avis ou donna des ordres dignes des temps de la barbarie. En 1672, forcé de renoncer à la conquête de la Hollande, il osa proposer de l'ensevelir sous les eaux. *Si l'ennemi brûle un de vos villages*, mandait-il au maréchal de Boufflers, *brûlez-en dix des siens*. En 1675, il avait déja fait incendier une partie du Palatinat; en 1689, il résolut de nouveau de faire un désert de ce beau pays : son ordre portait, *de tout réduire en cendres*, et il ne tint pas à lui que cet ordre, qui couvrait d'opprobre Louis XIV et le nom français, ne fût exécuté dans toute sa rigueur. La docilité apparente et la souplesse de Louvois avaient jeté les premiers fondemens de sa puissance; ses talens et ses succès la portèrent au comble. « Sans être précisément premier ministre, « dit Saint-Simon, il abattit tous les autres, sut « mener le roi comme il le voulut et fut en effet le « maître. » En étendant presque sans limites l'autorité des secrétaires d'état, en leur attribuant des prérogatives et des honneurs jusqu'alors inconnus, il fut le fondateur du despotisme ministériel. Malheur à qui voulut se soustraire à celui de Louvois : ne pas rechercher sa protection était déja un moyen sûr de s'attirer son inimitié. Jaloux de tout crédit qui ne dérivait pas du sien, de tout mérite qui pouvait briller sans son appui, il faisait épier les généraux jusques dans leurs moindres démarches, les opposait avec art les uns aux autres pour les

soumettre plus sûrement à sa domination, et ne récompensait leurs services qu'en raison de leur dévouement à ses volontés. Il les avait assujettis à lui rendre compte directement; Turenne seul refusa de se conformer à cette règle nouvelle. Ne pouvant écarter un pareil homme, ni lutter ouvertement contre lui, Louvois se borna à le traverser sans cesse, et fut le seul en France qui ne le regretta pas : plus libre dans la manifestation de sa haine contre Luxembourg, il le persécuta avec acharnement. Après que le funeste ascendant de ses conseils eut entraîné Louis XIV dans des guerres continuelles, il ne lui restait plus, pour achever la dépopulation et la ruine de la France, que d'armer ce prince contre son propre peuple; et c'est ce qu'il fit. Colbert avait protégé les Réformés comme des sujets utiles; ce fut assez pour que Louvois voulut les perdre comme des rebelles. Son père s'unit à lui pour l'exécution de ce funeste dessein, et Louis XIV qui prétendait régner jusques sur les consciences, et qui croyait extirper l'hérésie en envoyant des dragons contre les hérétiques, signa, en 1685, la révocation de l'édit de Nantes. Louvois fut le digne exécuteur de cet acte de proscription; on le reconnaît dans ces lignes atroces adressées aux gouverneurs des provinces : *Sa Majesté veut qu'on fasse éprouver les dernières rigueurs à ceux qui ne voudront pas être de sa religion.* 500,000 protestans sortirent de France, malgré les précautions que

l'on avait prises pour prévenir leur émigration, et ce fut surtout ceux à qui l'industrie assurait de quoi vivre partout : si tous eussent pu fuir, le roi perdait plus de 2 millions de sujets.

Louvois avait empêché Louis XIV de déclarer son mariage avec madame de Maintenon : cet acte de courage, en le rendant odieux à la favorite, donna la première atteinte à son crédit. Le roi, qui l'avait toujours plus estimé qu'aimé, commençait à sentir tout le poids du joug qu'il s'était imposé. On lui peignit les fureurs exercées dans le Palatinat; elles excitèrent son indignation : une présomption insolente et des tracasseries de détail achevèrent de l'aigrir. Après le siége de Mons, il ne dissimula plus son mécontentement et son humeur : mais la mort de Louvois prévint sa disgrace. Le 16 juillet 1691, au milieu d'un travail avec le roi, il se trouva si mal qu'il fut obligé de se retirer. Son fils qu'il demanda en rentrant chez lui, accourut, et le trouva mort. Il avait 50 ans. On a quelque raison de croire que le poison termina ses jours; mais on ne sait sur qui faire porter des soupçons que repousse d'ailleurs le caractère connu de Louis XIV. Celui-ci ne témoigna pas le moindre regret de la perte d'un ministre alors si nécessaire, et le soir même il offrit sa place à *Chamlay*, officier généralement estimé, qui fut assez généreux pour la refuser. Le jeune *Barberieux*, second fils de Louvois, et qui avait depuis 6 ans sa survivance, lui succéda et le fit bientôt regretter. F.



PÉLAGE.

N.... pinx.t *Landon direx.t*

PÉLAGE.

Pélage, premier roi de Léon, vivait dans le huitième siécle. On ne sait rien de certain sur son origine ; on croit qu'il sortait de ces anciens Visigoths qui furent quelque temps la terreur de l'Europe, et qui, après avoir régné plusieurs siécles sur l'Espagne, cédèrent aux armes victorieuses des Musulmans. Pélage se soumit d'abord à la domination des Sarrasins ; mais c'était l'obéissance de la nécessité, celle d'un héros qui courbe la tête en frémissant, et qui épie le moment de rompre ses chaînes. Les sectaires de l'Islamisme avaient pour eux l'enthousiasme que commande une nouvelle religion, le mépris des périls, résultat du dogme de la fatalité, et l'audace qu'inspire une longue suite de triomphes; ils étaient unis par la même croyance, par des intérêts communs ; et les Chrétiens, divisés par des opinions théologiques, par l'esprit de secte, par les vues particulières de leurs princes, ne pouvaient offrir qu'une faible résistance.

Les montagnes des Asturies servirent de retraite à une foule de braves qui fuyaient l'oppression, et qui n'attendaient qu'un chef capable de tirer parti de leur courage et d'assurer leur indépendance ; Pélage se mit à leur tête; le titre de roi lui fut donné par la reconnaissance. Il eut le bonheur de vaincre les Maures qui étaient habitués à marcher de

triomphe en triomphe. Il jeta les premiers fondemens du royaume des Asturies, de Léon, et d'Oviede; il régna depuis 717 jusqu'en 757.

Quelques historiens le surnomment *le Saint,* sans motiver ce titre. Comme défenseur de son pays, Pélage eût mérité des autels chez les Grecs. On n'examine ici que l'intention qu'il manifesta de soustraire ses compatriotes à un joug étranger, car il paraît que les parties de l'Espagne qui restèrent sous la domination des Chrétiens ne furent pas plus heureuses que celles qui passèrent sous celle des Maures. Ce ne serait point un paradoxe que de prétendre que les Espagnols durent aux Arabes la plus brillante partie de leur gloire. Ce sont les efforts qu'il firent au quinzième et au seiziéme siécles pour les expulser de leur pays qui donnèrent naissance à leurs héros les plus illustres, à leurs plus grands capitaines. Le courage qui leur fit vaincre leurs anciens dominateurs en Europe les rendit capables quelques temps après de s'ouvrir de nouvelles régions, de conquérir un Nouveau Monde; et leur littérature, qui n'eut qu'une courte époque, dut ses plus brillantes productions aux jours d'héroïsme qui accompagnèrent ou suivirent de près les victoires remportées sur les Maures.

Pélage était proche parent de ce malheureux Rodrigue qui perdit la couronne et la vie par l'effet de la vengeance du comte Julien dont il avait déshonoré la fille.

L...e

TABLE

De la dixième livraison.

Avis au Relieur.

Ce feuillet doit être supprimé, en faisant brocher ou relier le volume.

---

1. Auguste.
2. Madame de Mazarin.
3. Chatam.
4. Bernin.
5. Marc-Aurèle.
6. Ferdinand et Isabelle.
7. Alexandre le Grand.
8. Bayard.
9. Eugène.
10. Rancé.
11. Wycherley.
12. Olivarès.
13. Alexandre Sévère.
14. Louis Racine.
15. Montfort.
16. Philippe V.

17. Réaumur.
18. Le Grand Condé.
19. Régnier.
20. Alexandre VI.
21. Guichardin.
22. Germanicus.
23. Le Connétable de Bourbon.
24. Vignole.
25. Albéroni.
26. Machiavel.
27. Sanson.
28. Anson.
29. Magellan.
30. J. J. Rousseau.
31. Van der Meulen.
32. Le Maréchal de Richelieu.
33. Sully.
34. Camden.
35. Louvois.
36. Pélage.


233.
B.
15.

